

ABÉCÉDAIRE GÉOGRAPHIQUE

Pierre VINARD

MARS 2024

SOMMAIRE

A comme Andalousie

Article à paraître dans le 76 de la revue « Largevision Découverte »

A comme Angkor

Extrait du roman « Quelques nouvelles de toi », publié aux éditions Encre bleue,

B comme Belgrade

Article publié dans le numéro 57 de la revue « Largevision Découvertes »

B comme Berlin

Article publié dans le numéro 43 de la revue « Largevision Découvertes »,

B comme Bilbao

Article publié dans le numéro 69 de la revue « Largevision Découvertes ».

D comme Douala

Extrait du roman « Le voyage d'Oumarou », publié aux éditions Encre bleue,

Ou comme Dubrovnik

Article paru dans le numéro 54 de la revue « Largevision Découvertes »,

G comme Grenade

Article paru dans le numéro 38 de la revue « Largevision Découvertes »,

G comme Guadeloupe

Article paru dans le numéro 61 de la revue « Largevision Découvertes »

H comme Hanoï

Article publié dans le numéro 35 de la revue « Largevision Magazine »,

Ou comme Hué

Article publié dans le numéro 50 de la revue « Largevision Découvertes »,

L comme Las Palmas de Gran Canaria

Article à paraître dans le numéro 73 de la revue « Largevision Découvertes »

L comme Lisbonne

Article publié dans le numéro 63 de la revue « Largevision Découvertes »,

M comme Madère

Article publié dans le numéro 52 de la revue « Largevision Découvertes »,

Ou comme Marie-Galante

Extrait de la nouvelle « Chez Anastasie », non publiée,

Ou encore comme Mékong

Article publié dans le numéro 46 de la revue « Largevision Découvertes »,

P comme Porto

Article publié dans le numéro 72 de la revue « Largevision Découvertes »

Ou P comme Prague

Article publié dans le numéro 66 de la revue « Largevision Découvertes »

S comme Saïgon

Article publié dans le numéro 40 de la revue « Largevision Découvertes »,

T comme Tay Minh

Extrait du roman « Quelques nouvelles de toi », publié aux Éditions Encre bleue,

T comme Turin

Article publié dans le numéro 59 de la revue « Largevision Découvertes »

V comme Vientiane

Extrait du roman « Quelques nouvelles de toi », publié aux éditions Encre bleue,

Ou V comme Vienne

Article publié dans le numéro 48 de la revue « Largevision Découvertes »,

Y comme Yaoundé

Extrait du roman « Un meurtre oublié », publié aux éditions Encre Bleue.

Introduction

Il m'a paru intéressant de rassembler dans une même publication les diverses descriptions de lieux que j'ai rédigées à l'occasion d'articles pour la revue « Largevision Découvertes », ou encore dans le cadre de mes romans. Ce sont des endroits qui me sont chers et que j'ai pris plaisir à décrire. Peut-être est-ce d'ailleurs la raison principale qui m'a poussé à écrire dès l'adolescence : retrouver par la magie de l'écriture les lieux que j'ai visités, où j'ai rencontré des personnages qui m'ont marqué, et où parfois je suis tombé amoureux ? Sur la vaste carte du monde, ces lieux ne sont évidemment pas un choix délibéré, mais plutôt le résultat de hasards heureux liés à mes activités professionnelles, ou tout simplement à des opportunités de voyage : l'Asie du Sud-est, l'Afrique centrale, l'Europe. D'Angkor à Yaoundé si l'on suit l'ordre alphabétique, de Vientiane à Marie-Galante si l'on accompagne la course du soleil, de Berlin à Douala si l'on va du nord au sud... Bien sûr il manque de nombreux lieux que j'ai visités et appréciés, mais que je n'ai pas encore pris le temps de décrire : Lisbonne Barcelone ou Madrid par exemple. Mais je pense que cette série de portraits de villes (car ce sont essentiellement des villes, à l'exception de l'île de Marie-Galante et du Mékong) reflète fidèlement la géographie de mes passions. Puissent-ils donner une image de la grande diversité du monde, mais aussi de sa profonde unité ! En effet, partout j'y ai vu la peine des hommes et des femmes au travail, la force des inégalités qui structurent les espaces et les relations sociales, les multiples dégradations de l'environnement qui ravagent les terres et les fleuves. Mais partout j'ai aussi constaté l'ingéniosité et le dynamisme qu'y déploient les populations pour survivre, ainsi que la multiplicité des gestes de solidarité qui permettent aux gens de cohabiter en bonne intelligence dans ces lieux. C'est donc d'abord à ces habitants anonymes, qui m'ont en général accueilli avec compréhension et indulgence, que je veux modestement rendre hommage. Mais aussi à la beauté de ces villes qu'ils ont construites au fil des siècles pour en faire des lieux qu'admirent aujourd'hui les touristes du monde entier, sans que ces derniers réalisent toujours la somme de courage et de sacrifices que leur édification représente.

Ces descriptions n'auraient pu voir le jour sous une forme ou sous une autre sans le soutien indéfectible des Éditions Encre bleue, ainsi que de leurs principaux animateurs, Corinne Mongereau et Claude Four. Qu'ils soient ici très chaleureusement remerciés pour leur fidélité et leur amitié !

Pierre VINARD

A comme Andalousie

Introduction

L'Andalousie, qui occupe tout le sud de l'Espagne, constitue la partie la plus méridionale de l'Europe. Pensez que 14 kilomètres seulement la sépare de l'Afrique par le détroit de Gibraltar. L'Andalousie n'a pas pu ne pas être marquée par cette proximité, tant du point de vue climatique, géographique qu'historique.

Géographie

L'Andalousie, bordée à la fois par la mer Méditerranée et l'océan Atlantique, peut être séparée en trois bandes parallèles, orientées du Nord-Est au Sud-Ouest.

– La Sierra Morena, modeste chaîne de montagne qui sépare l'Andalousie de l'Espagne centrale,

– La vaste plaine du Guadalquivir, qui prend sa source dans la Sierra de Carzola et se jette dans l'Atlantique,

– Les cordillères bétiques au sud, dont la fameuse Sierra Nevada où se dressent les plus hauts sommets espagnols : le Mulhacén (3 479 mètres d'altitude) et le Veleta (3 396 mètres).

Cette géographie tourmentée donne une grande variété de paysages, des sommets enneigés aux plages de sable blond, du désert de Tabernas aux marais de l'embouchure du Guadalquivir, en passant par les plaines fertiles de Cordoue et de Séville. Cette diversité affecte même les bords de mer, tantôt accidentés et rocheux dans sa partie méditerranéenne, tantôt bas et sableux dans sa partie atlantique.

Histoire et culture.

La situation de l'Andalousie, à la confluence de l'Europe et de l'Asie, ne pouvait que provoquer un peuplement très hétérogène et une histoire complexe, des premières tribus d'Ibères venus sans doute d'Afrique à l'occupation romaine deux siècles avant Jésus-Christ, de l'installation d'un royaume wisigoth à partir de l'an 484 après Jésus-Christ à l'établissement d'un Califat à Cordoue en 756, pour finir par la chute de Grenade le 2 janvier 1492. Ces occupations successives ont donné à l'Andalousie un caractère unique, permettant pendant plusieurs siècles la cohabitation de trois religions – chrétienne, islamique et juive – et une fusion de quatre cultures, si on y ajoute la culture gitane. Elles ont eu aussi pour résultat une civilisation urbaine à nulle autre pareille, qui s'épanouira dans de nombreuses villes, dont les plus célèbres sont Séville, Cordoue et Grenade. Mais les querelles de succession entre les dynasties des Almoravides et des Almohades, entre Arabes et Berbères, donnèrent l'opportunité pour les rois chrétiens, réfugiés tout au nord de l'Espagne, de reconquérir peu à peu la péninsule, dans un mouvement de plusieurs décennies appelé la Reconquista. La chute finale des royaumes maures en 1492 à Grenade n'effaça cependant pas toute trace de ce mélange culturel, comme en témoigne le style

mudéjar, un mélange subtil d'art gothique et d'art musulman, dont la cathédrale de Séville ou la Mezquita de Cordoue en sont les plus beaux témoignages.

Malheureusement l'unification de l'Espagne ne fut pas seulement politique. La volonté d'unité religieuse s'est concrétisée par la repli des populations musulmanes vers le Maghreb et par la conversion forcée de la population juive. Une sinistre institution vit même le jour pour s'assurer la réalité de ces conversions – l'inquisition ! – qui ne laissa le choix à ceux qui voulaient continuer de pratiquer leur foi que l'exil... ou la mort !

Cette période douloureuse voit cependant émerger un autre mouvement paradoxal, celui de la découverte du vaste monde, avec des motivations diverses : la curiosité intellectuelle pour certains, le goût de l'aventure pour d'autres, enfin la volonté de richesses et de pouvoir pour le plus grand nombre. Et l'Andalousie fut au cœur de ce mouvement dès la fin du XV^{ème} siècle, par sa situation exceptionnelle au sud du continent et grâce à sa façade atlantique. C'est de Séville que partirent les caravelles de Christophe Colomb pour rejoindre les Indes par l'ouest. C'est aussi de Séville qu'embarqua le plus grand marin de tous les temps, Magellan, pour ce qui fut le premier tour du monde. Il est assez étonnant d'ailleurs que ces deux capitaines ne fussent pas andalous ni même espagnols. L'un était génois, l'autre portugais, mais assurément les équipages et les financements provenaient essentiellement d'Espagne. Et la découverte puis la conquête des Amériques provoquèrent un afflux d'or et d'argent vers le royaume d'Espagne dont les églises andalouses, de Séville à Cadix, de Cordoue à Malaga, portent témoignage dans leur magnificence.

Cette période faste culmina avec les règnes de Charles Quint et de Philippe II, ce qu'on a appelé le Siècle d'or. Mais l'histoire fut cruelle, avec l'Espagne en général, et l'Andalousie en particulier. Le vent de modernité sembla pendant plusieurs siècles passer loin de l'extrémité de la péninsule, dont la stagnation économique fut accrue par la perte des possessions coloniales et des richesses concomitantes. La société se replia sur ses hiérarchies et ses castes, les privilèges de certains et les traditions de tous, dominée par un clergé particulièrement conservateur, qu'ébranlèrent à peine les campagnes napoléoniennes et la guerre d'Espagne. Et il fallut attendre l'après-guerre, le développement du tourisme de masse et surtout la mort de Franco pour que l'Andalousie se réveille et devienne, au-delà de la culture toujours vivace du flamenco et de la corrida, à la pointe du modernisme. Et donne l'image d'une société jeune, dynamique, ouverte au monde d'aujourd'hui !

Le peuplement gitan

Le portrait de l'Andalousie ne serait pas complet si on n'y ajoutait pas l'influence des gitans. L'origine de ce peuple est contestée. Si, pour la plupart des spécialistes, il viendrait du nord de l'Inde, d'où les invasions mongoles les auraient chassés, d'autres mettent en avant l'étymologie du mot « gitan », qui voudrait dire... égyptien ! Les premiers gitans arrivèrent en Andalousie au milieu du XV^{ème} siècle,

suscitant d'abord la curiosité par leurs coutumes, puis l'agacement et enfin le rejet par leur mode de vie non conforme aux canons de l'époque. La liste des mesures vexatoires érigées par le pouvoir royal ou l'église catholique à leur rencontre serait trop longue à dresser ici. Ils prirent pied malgré tout en Andalousie, se sédentarisèrent pour la plupart dans les quartiers périphériques des villes, et se consacrèrent aux travaux les plus pénibles ou à l'artisanat. Pourtant, savoureuse victoire, leur culture a conquis peu à peu ses lettres de noblesse, à laquelle rend hommage le grand poète Federico Garcia Lorca et elle est devenue aujourd'hui incontournable pour qui se rend en Andalousie. Et en premier lieu, le Flamenco, danse expressive et chant déchirant mêlés, expression de la tragédie de la vie mais aussi de sa beauté que l'on pourra apprécier tant dans les bars du quartier Triana à Séville que dans les théâtres troglodytes du quartier de Sacromonte à Grenade !

Une passion andalouse

De Séville à Grenade, en passant par Cadix ou Malaga, l'Andalousie ne serait pas l'Andalousie sans le rituel des tapas. S'il s'agit d'une habitude espagnole qui concerne toute l'Espagne, elle prend un tour particulier dans le sud. En effet pas un restaurant où on ne vous propose pas à la carte ces délicieuses spécialités qui peuvent constituer un apéritif... ou un repas ! En effet la carte présente en effet pour le même met trois parts possibles : tapas proprement dite, dont plutôt une part individuelle, ½ ración à partager à deux, enfin ración qui constitue là un plat à part entière. Et bien sûr tout cela accompagné soit d'une bière pression appelé caña ou bien un verre de vin blanc de Jerez produit dans l'extrême sud de la péninsule, ou tout simplement une verre de vin rouge de Rioja. Les tapas se prennent en groupe, le plus nombreux possible, soit en famille, soit entre amis ou bien entre collègues. Et il n'est pas rare de trouver à une heure avancée du vendredi après-midi une foule de jeunes cadres en costume et cravate attablés bruyamment sur les terrasses de café qui bordent le Guadalquivir. Et si l'économie de l'Espagne n'était pas la huitième économie du monde, on se poserait la question suivante : « mais quand est-ce qu'on travaille ? ».

Les tapas offrent « en petit » une image presque complète de la gastronomie andalouse, dont nous ne donnerons que quelques exemples :

– la tortillas bien sûr, omelette à la pomme de terre, mais qu'on peut trouver aussi dans certains quartiers accommodée avec de la cervelle ou des rognons blancs,

– la charcuterie sous toutes ses formes mais le plus souvent en jambon (*jamón iberico ou serrano*) ou encore en chorizo,

– les poissons comme les anchois marinés (*appelé Banquerones*), les sardines à l'huile (*sardinas en aceite*) ou les calamars grillés (*a la plancha*),

– les légumes comme les pommes de terre en sauce (*patatas bravas y aioli*) ou les épinards (*espinacas*) ou les fèves (*habas*)

– Les croquettes au jambon serrano ou au fromage, les fameuses croquetas,

– Etc.

Une cuisine roborative donc, mais gouteuse et surtout conviviale, à apprécier en toutes circonstances et sous toutes ses formes... Bon appétit !

Séville, la ville aux orangers

Séville, capitale de l'Andalousie, 4^{ème} ville d'Espagne, mérite à elle seule le voyage. Sa topographie est structurée par le Guadalquivir, ce fleuve mythique et majestueux qui draine dans ses eaux vertes toute une partie de l'histoire de la ville. En effet, navigable jusqu'à l'océan, c'est de ses berges que partaient les grandes expéditions pour l'Amérique, comme en témoigne une maquette à taille réelle de caravelle au pied de la Torre del Oro. Comment tant de marins pouvaient tenir sur des bateaux aussi petits, sans véritable abri contre le vent, la pluie et le froid ?

Le Guadalquivir sépare la ville en deux parties : sur la rive gauche la partie historique, celle des quartiers de Santa Cruz , d'Alfafa et d'El Arenal, et sur la rive droite le quartier populaire de Triana, célèbre pour ses fabriques de céramiques, dont les fameuses azulejos qui ornent tous les palais sévillans. C'est par le fleuve et ses différents ponts que l'on découvre le mieux Séville : au nord le pont de Chapina qui relie la pointe méridionale du quartier Triana à la place d'Armes et au musée des Beaux-Armes, au centre le pont Isabel où palpite le cœur de la ville – entre le marché San Jorge et la plaza de toros, enfin au sud le pont de San Telmo d'où l'on peut accéder par la Puerta de Jerez au quartier historique de Santa Cruz.

La situation géographique de Séville fit que la ville fut convoitée successivement par les Phéniciens, les Grecs, les Romains puis les Arabes qui s'y installèrent dès le VIII^{ème} siècle, et cela jusqu'à 1248, date de la prise de Séville par les troupes castillanes. On l'a vu, cette période donna naissance à une culture unique faite de la cohabitation des trois religions. Même si chacun restait dans son quartier, les échanges marchands mais aussi intellectuels et artistiques se développèrent. Et la reconquête par les rois très chrétiens n'étouffa pas totalement cette culture. En revanche le mouvement des grandes découvertes provoqua un afflux de richesses qui permit un embellissement de la ville à nul autre pareil, avec la magnificence de ses églises et de ses palais, dont on citera en particulier la Casa de Pilatos et surtout le Palacio de las Dueñas. Et l'exposition hispano-américaine de 1929 permit l'aménagement de la magnifique plaza de España et la construction des nombreux pavillons en matériaux nobles et en formes élégantes devant accueillir les pays hôtes au milieu d'un magnifique parc aux allées tracées au cordeau.

La cathédrale de Séville

Comme beaucoup d'édifices chrétiens, la cathédrale de Séville fut construite au XV^{ème} siècle sur l'emplacement d'une mosquée édifiée au XII^{ème} siècle. Il n'en reste rien sinon l'ancien minaret – appelé la Giralda et transformé en clocher –. Ce qui impressionne d'abord, ce sont les dimensions du lieu : 130 mètres de long, 76 mètres de large, 56 mètres pour les plus hautes voutes. La cathédrale de Séville est ainsi considérée comme la troisième plus grande église catholique du monde, symbole à l'époque de la victoire incontestable de la chrétienté sur l'islam.

Le visiteur s'extasiera bien entendu sur la richesse des chœurs, la profusion des colonnes, l'élégance du retable (le plus grand du monde) et la sombre beauté des tableaux religieux. Et il se rendra sûrement sur le tombeau de Christophe Colomb, magnifique mausolée à la gloire du navigateur, entouré de quatre statues de chevaliers d'albâtre représentant les quatre principaux royaumes d'Espagne : la Castille, l'Aragon, la Navarre et le Léon. Et malheur à celui qui mettra en doute la présence du vrai corps de Christophe Colomb dans le cercueil, que se disputent Saint-Domingue et l'Andalousie !

Un autre point incontournable est la visite de la Giralda qui culmine à plus de 100 mètres au-dessus de la ville. Pour monter au sommet point d'escalier, mais une rampe circulaire qui permettait au muezzin de gagner les hauteurs à dos d'âne. Désormais il faut marcher à petits pas dans une file compacte qui croise la file qui descend comme aux heures les plus fréquentées du métro parisien. Mais là-haut quel spectacle : les toits de la cathédrale, les boucles du Guadalquivir, et surtout les jardins de l'Alcazar qui alignent leurs allées bordées de bosquets, de haies et de bassins ! Et si on est essoufflé après une descente correspondant environ à 35 étages d'une tour de la Défense, on pourra se reposer dans le magnifique « patio de los Naranjos », cour réservée naguère aux ablutions des musulmans et désormais ornées d'orangers dont les fruits parfument toute la ville.

Le Real Alcazar

Il existe des lieux magiques dans le monde, que l'honnête voyageur du XX^{ème} siècle devait avoir l'opportunité de visiter au moins une fois dans sa vie¹. On pense bien sûr à la cité d'Angkor, à la muraille de Chine, ou au Machu-Picchu pour ne citer qu'eux. L'Andalousie a la chance d'en posséder trois dans un périmètre de moins de 300 kilomètres : l'Alhambra de Grenade, la Mezquita de Cordoue, et l'Alcazar de Séville.

Sans nul doute il s'agit d'un des chefs d'œuvre de l'architecture mudéjare, c'est-à-dire d'une fusion de l'art mauresque et de l'art gothique. Tout commença par

¹ Nous évoquons un temps où la situation écologique et géopolitique permettaient de rêver à des pérégrinations sans contraintes et sans obstacles.

une forteresse du X^{ème} siècle construite par le calife Admerraman III dont il reste quelques pierres d'ici de là. Puis, au fil du temps, califes ou monarques, mahométans ou chrétiens, y ajoutèrent leur marque dans un enchevêtrement de patios et de palais, de jardins et de bassins. Le visiteur pourrait s'y perdre au milieu des allées bordées d'orangers, ou encore dans les couloirs débouchant sur des salles aux colonnes élancées et de stucs finement ciselés. Avec un peu d'imagination il pourrait même y voir un Christophe Colomb quémendant les moyens de son expédition auprès de la reine Isabelle, ou bien un Charles Quint mélancolique malgré la possession d'un empire où le soleil ne se couche jamais. Le Palais abrite encore la famille royale lors de ses visites à Séville et ses appartements privés se visitent, bien sûr en son absence.

En sortant de l'Alcazar, on musardera dans les rues étroites de l'ancien quartier juif, avec ses placettes bordées d'orangers dont les fruits constellent le sol dallé, ses façades blanches colorées de plantes vertes, ses balcons en fer forgé richement travaillés. Et si vous trouvez qu'on s'y bouscule, pensez à ce qu'il en serait sans l'œuvre de Napoléon qui y fit abattre de nombreux édifices pour faire circuler ses troupes ! Bien sûr il s'agit aujourd'hui d'une autre occupation, celle de ces milliers de touristes qui s'y pressent pour la Semaine sainte ou la Feria, ou encore de ses échoppes de souvenirs frelatés « made in China » et de ses marchands de glace ou de churros...

La vie sévillane

Une fois ces endroits incontournables parcourus et son devoir de touriste accompli, on peut partir à la découverte des parties moins connues mais tout aussi fascinantes de la ville, avec pour guide le Guadalquivir. Soit longer le fleuve vers le sud, avec ses espaces verts magnifiquement aménagés pour l'exposition hispano-américaine de 1929 et ses pavillons qui ont survécu à l'usure du temps. Ou bien longer le fleuve vers le nord, dépassant la Torre del Oro pour gagner la Plaza del Toro et le marché d'El Arenal, magnifique découverte au charme fou et désuet. Ou enfin se résoudre à traverser le fleuve et s'enfoncer dans le quartier populaire de Triana, à l'heure de l'apéritif de préférence. Là les trottoirs se couvrent de tables et de chaises, où la population sévillane se presse pour déguster les fameuses tapas accompagnés le plus souvent d'une caña ou d'une sangria. Et ce n'est pas simplement le plaisir d'une jeunesse dorée ou estudiantine... On y rencontre des gens de tout âge et de toute condition, quand ce ne sont pas des familles avec grands-parents et petits-enfants. On peut alors apprécier vraiment l'art de vivre sévillan, où le flamenco n'est pas simplement un folklore pour touristes, mais une passion autochtone et authentique, et la convivialité une évidence.

Cordoue, la ville aux trois cultures

« Jamais je n'atteindrai Cordoue, bien que j'en connaisse le chemin ! ».
Federico Garcia Lorca.

Les routes d'Andalousie sont devenues plus sûres et l'on peut désormais sans risque atteindre Cordoue. Et de Séville il suffit de remonter le cours du Guadalquivir pour atteindre cette cité qui fut la plus grande ville d'Europe au Xème siècle. On ne le regrettera pas ! Fondée en 169 avant JC par les Romains, la ville fut prise en 711 par les Maures et tomba sous le joug des rois d'Aragon et de Castille en 1212. Cinq siècles donc de présence musulmane qui fit de Cordoue (Córdoba en castillan), plus encore que de Séville et de Grenade, un joyau de cette culture née de la cohabitation harmonieuse entre les religions chrétienne, juive et musulmane. En témoignent ces deux grandes figures de la pensée universelle, Averroès le musulman et Maïmonide le juif, qui virent le jour entre ses murs, tous deux érudits, médecins et philosophes, et que de modestes statues honorent aujourd'hui.

Il convient de découvrir la ville au petit matin du majestueux pont romain qui enjambe la Guadalquivir, avec le soleil levant dans le dos, et avec à sa droite la silhouette massive de la sublime Mezquita et à sa gauche l'Alcazar des rois très chrétiens, qui ne tient pas la comparaison avec le Real Alcazar de Séville. Longer ensuite les rives broussailleuses du fleuve pour admirer les ruines d'un moulin à eau romain, qui abritent une noria de chats qui se prélassent au soleil sur les restes des aubes à roue. Enfin grimper les petites rues en pente douce de la Juderia, l'ancien quartier juif, pour découvrir les maisons blanches aux volets verts serrées les unes contre les autres, les placettes plantées d'orangers et, au détour d'une rue, une ancienne synagogue ouverte au public ou une lutherie encore en activité.

La Mezquita-Catedral

Ce nom est en soi un oxymore et révèle la complexité du lieu. Ce fut d'abord une basilique wisigothe jusqu'à ce qu'en 756 un émir déchu et exilé à Cordoue décide de bâtir là une mosquée en mesure de rivaliser avec les plus grandes mosquées du Maghreb ou du Moyen-Orient. Il n'y réussit pas tout à fait, mais la Mezquita constitue le plus grand monument islamique d'Occident, et une pure merveille architecturale, que les rois chrétiens n'osèrent pas détruire lors de la conquête de la ville. Ils bâtirent donc à l'intérieur de la Mezquita une immense chapelle centrale et transformèrent l'ensemble en... cathédrale, laissant intactes la plupart des colonnes (854 sur 1000), les doubles voûtes finement ciselées, les portes richement ouvragées. Même si le minaret fut habillé en clocher et la cour des ablutions rituelles transformée en orangerie pour satisfaire la gourmandise de la Reine Isabelle, la Mezquita reste une merveille architecturale qui mérite bien son inscription au patrimoine mondial de l'humanité.

Le quartier de la Juderia

Il faut se perdre dans ce labyrinthe de rues du plus vieux quartier de Cordoue, qui abrita la communauté juive la plus importante d'Europe avant 1492 et cette expulsion fatale des Juifs vers le Maghreb, et visiter cette modeste synagogue du début du XIII^{ème} siècle qui fut redécouverte par hasard à l'occasion de travaux faits par un particulier dans sa maison. On y trouve aux murs du rez-de-chaussée des inscriptions hébraïques effacées par endroit, et au premier étage un balcon de poutres branlantes réservé aux femmes ! Et on ne peut être qu'ému par le surgissement au-delà des siècles de la trace d'une des plus anciennes communautés religieuses que les rois catholiques et l'inquisition voulurent effacer à jamais !

Oui, à cheval, en train ou en voiture, il faut atteindre Cordoue, et cela quoiqu'il advienne !

Grenade, la ville-écriin au pied de la Sierra Nevada

Quelques éléments d'histoire

Il faut, pour découvrir Grenade, quitter les rives du Guadalquivir pour s'enfoncer tout à l'est au milieu de ces cordillères bétiques qui barrent l'accès à la mer méditerranée bien qu'elle n'en soit distante que de quelques dizaines de kilomètres. Grenade, c'est d'abord une vision, celle qu'embrase un voyageur qui débouche des riches plaines aux senteurs d'orangers d'Andalousie et qui découvre la ville enserrée dans un écrin de collines, avec comme toile de fond les sommets enneigés de la Sierra Nevada. Et sur la plus haute et la plus emblématique de ces collines, une suite de palais qui s'étire au milieu des oliviers et dont le nom suffit à enflammer l'imaginaire : l'Alhambra ! Vision magique au soleil couchant, vision irréelle d'un monde d'harmonie, où la terre semble partir à l'assaut du ciel, où le vert des jardins se mêle à la blancheur des façades et au brun irisé des montagnes. On en oublierait presque les massacres qui y furent commis par les maîtres des lieux, qu'ils fussent musulmans ou chrétiens, ces derniers n'ayant pas le monopole de la barbarie !

En effet, pour qui s'intéresse à l'histoire, la date fatidique du 3 janvier 1492 résonne encore dans les rues étroites qui bordent la Cathédrale et la Chapelle royale, contre les murs blanchis des maisons du quartier de l'Albaicín et sur les rives étroites du Darro au pied de la colline de l'Alhambra. C'est la date de la chute du dernier royaume musulman d'Espagne, sous les assauts des troupes des très chrétiens rois Ferdinand et Isabelle. Avec la défaite de Baodbil – l'ultime représentant de la dynastie des Nasrides – c'est surtout à la fin d'une civilisation à laquelle on assiste, civilisation de tolérance et de grande culture, qui sut faire cohabiter en bonne intelligence musulmans, juifs et chrétiens, et dont Grenade fut le symbole. S'ensuivit un siècle de répression qui, de l'expulsion des juifs aux conversions forcées des musulmans, conduisit à l'unification politique et religieuse du royaume d'Espagne et

enveloppa la ville dans une chape de plomb rythmée par les œuvres de l’Inquisition et les dictats royaux restreignant chaque année un peu plus la liberté de conscience. Et pourtant, malgré la transformation des mosquées en églises et la reconfiguration des rues des quartiers maures, Grenade garde de cette période privilégiée une atmosphère syncrétique qui en fait un lieu unique aux portes d’une Europe parfois trop frileuse.

Les différents visages de Grenade

Grenade, pour le voyageur d’aujourd’hui, n’est pas une, mais multiple, ville plurielle et changeante aux infinis visages. Il y a d’abord la ville catholique avec sa Cathédrale, sépulture pleine de magnificence de Ferdinand et Isabelle, construite à la place de la grande Mosquée, avec ses palais baroques chargés d’or et de stucs, avec ses monastères austères et ses universités cachées derrière de lourdes portes ferromières... Son animation aussi de ville espagnole moderne, où les grandes artères embouteillées alternent avec les rues piétonnes, et les magasins de vêtements élégants se disputent aux bazars de souvenirs bon marché. Ville qui s’assoupit entre midi et dix-sept heures, et qui sort de sa torpeur dès que la chaleur tombe pour lancer une foule bruyante à l’assaut des terrasses de café et des étals des marchands de glace.

Il y a ensuite l’ancienne ville mauresque autour de la colline de l’Albaicín, dédale d’escaliers et de ruelles tortueuses aux pavés dissymétriques qui tordent les chevilles des promeneuses à talons hauts, bordées de maisons blanches aux balcons fleuris, refuge hier des dernières familles musulmanes et aujourd’hui lieu d’une vie intellectuelle et artistique intense.

Et enfin, si on s’éloigne un peu en longeant les rives abruptes du Darro, il y a la ville gitane qui s’est établie dans le quartier de Sacromonte, avec ses modestes maisons troglodytes – souvent transformées en taverne où l’on peut boire de la sangria tout en écoutant quelques accords de flamenco – et ses chiens errants qui vous quémangent une caresse.

L’Alhambra

Mais évidemment Grenade ne serait pas Grenade sans l’Alhambra, dernier palais des princes maures qui excita l’imagination des écrivains français du XIX siècle : Chateaubriand bien sûr, mais aussi Victor Hugo, Théophile Gautier ou Alexandre Dumas, auteurs qui contribuèrent à façonner la légende du lieu et à favoriser sa restauration. L’Alhambra est en réalité une succession de constructions d’âges et de fonctions différentes juchées sur un grand éperon rocheux qui domine la ville et son fleuve d’ouest en est. Il y a d’abord – à l’extrémité ouest – la partie la plus ancienne et la plus massive : l’Alcazaba. Forteresse réputée imprenable, on a peine à croire qu’elle fut laissée à l’abandon des siècles durant, livrée aux pilleurs de pierre et aux mendiants qui y trouvaient refuge. Elle offre aujourd’hui quelques-uns des plus

beaux panoramas sur la ville, au milieu des vols de corbeaux et des exclamations des touristes.

Le bâtiment suivant est le palais que fit construire Charles Quint pour asseoir son autorité sur la ville, dans un style Renaissance qui paraît incongru à côté des autres constructions de l'Alhambra, même si l'on se doit d'admirer l'élégance de sa cour intérieure entourée d'un double étage de galeries. Mais il n'est pas nécessaire au touriste pressé de s'attarder en ce lieu, tant la suite de la visite le stupéfiera. La suite, ce sont évidemment les fameux Palais nasrides, dont la visite provoque un choc que personne ne peut effacer de sa mémoire. Au souvenir de cet éblouissement, les images se bousculent et il est vain d'essayer de les classer : successions de patios, de salles de réception et de jardins à en donner le vertige ; forêts de colonnades finement ciselées soutenant des féeries de chapiteaux en stuc ; fenêtres de dentelles de pierre s'ouvrant sur la ville en contrebas et délivrant une lumière tamisée qui se joue des parois polychromes ; bassins entourés de dalles de marbre et veillés par des lions saisis à jamais dans la pierre et qui se mirent dans l'eau verte qu'agite une frêle ondulation. Comment tant de beautés et d'harmonies peuvent-elles se concentrer en un même lieu ? On en oublierait presque que le gentil Boabdil fit assassiner dans une de ces salles plus de 35 membres de la famille rivale des Abencerrajes !

Nombre de voyageurs pensent qu'ils ont vu là une des plus belles œuvres humaines au monde, et ils ont raison. Pourtant ils ne sont pas au bout de leurs surprises ! Il leur reste à découvrir le Generalife, c'est-à-dire la résidence d'été des monarques musulmans, au-delà des derniers jardins des palais nasrides, sur la pointe la plus élevée de la colline. On trouve là des bâtiments blanchis à la chaux dont l'apparente simplicité invite au repos, au milieu de jardins luxuriants égayés par le clapotis de l'eau qui coule de bassin en bassin et du gazouillis des oiseaux... On comprend que dans ce lieu enchanteur, au pied d'un pin aux senteurs enivrantes, une des épouses de Boabdil pût tomber amoureuse d'un Abencerrajes, provoquant peut-être le massacre évoqué plus haut !

Après une telle visite, épuisé mais les yeux emplis de merveilles, il ne reste plus au voyageur qu'à se laisser entraîner lourdement par la pente raide de la cuesta de Gomerez – qui abritait naguère les luthiers les plus célèbres de la ville – jusqu'à la plaza Nueva et de s'attabler à une terrasse de café pour commander une caña bien fraîche. Et si c'est la bonne heure, il aura la chance de déguster quelques tapas gracieusement offertes, puisque Grenade est la dernière ville d'Espagne à honorer cette tradition, ce qui lui donne – si besoin en était – un charme supplémentaire !

La maison de campagne de Federico Garcia Lorca

Au milieu du parc public qui porte aujourd'hui son nom, la Huerta de San Vincente fut la résidence d'été de la famille Lorca pendant plus de 10 ans, jusqu'à l'arrestation de Federico, en août 1936. D'une grande simplicité, on y trouve des traces de l'activité intellectuelle intense qui y régna et qui permit à l'auteur des *Noces de Sang*

d'y écrire quelques unes de ces plus grandes œuvres. Gravures, dessins, peintures ornent les murs, tandis que la salle de musique résonne encore des pièces de piano qui y furent jouées et que l'on croit entendre les conversations joyeuses qui s'y déroulaient, avant qu'une balle franquiste brise le destin du grand poète andalou.

Le monastère Saint-Jérôme

Décidée au lendemain de la conquête par les rois très catholiques, la construction de ce monastère fut achevée par l'épouse du *Gran Capitán*, pour y enterrer dignement son mari, l'un des principaux artisans de la victoire des troupes castillanes et aragonaises sur les Maures. Particulièrement remarquable par ses deux cloîtres, le monastère Saint-Jérôme offre au voyageur un troublant mélange d'art gothique, Renaissance et *mudéraj*², et un repos salvateur.

Le Corral del Carbon

Au cœur de la ville, cet ensemble au milieu duquel trône une belle place carrée fut au temps de la splendeur de la civilisation musulmane un caravansérail, à l'image de ceux que l'on peut visiter aux portes du désert. Le rez-de-chaussée abritait des entrepôts pour les marchandises, tandis que le premier étage offrait des logements pour les marchands de passage. Le caravansérail fut ensuite transformé en théâtre, puis en lieu de pesage pour le charbon (d'où son nom). Il abrite aujourd'hui des expositions temporaires, mais constitue toujours une halte appréciée des touristes.

La casa de los Tiros

Maison d'art mudéjar élevée une trentaine d'années après la chute de Grenade, la Casa de los Tiros doit son nom – "maison des coups de feu" – aux canons qui ressortent d'entre ses crénelures. Dans un quartier calme de Grenade à l'ombre de l'Alhambra, elle offre dans un musée « gratuit pour les ressortissants de l'Union européenne » (sic) de belles collections de gravures et d'objets qui retracent l'histoire de la ville à travers les siècles, de sa période glorieuse à son oubli, puis à sa redécouverte au milieu du XIX^e siècle grâce aux écrits de Chateaubriand et de Washington Irving, l'auteur des immortels « contes de l'Alhambra »³.

Textes et photographies
Pierre VINARD

² Architecture et art qui se sont développés au lendemain de la Reconquête en Andalousie, et qui s'inspirent des motifs mauresques et des techniques arabo-musulmanes.

³ Éditions Phébus, collection Libretto, 9€60.

A comme Angkor

Nous avons le lendemain une journée de libre, consacrée bien entendu par les différentes délégations à la visite des temples d'Angkor. Les représentants de l'Organisation pour la zone avaient parcouru plusieurs fois le lieu, et ils profitèrent de l'occasion pour s'échapper. Je me retrouvais donc seul avec Birgit. Je fus surpris de son attitude. Autant j'étais excité à l'idée de découvrir ce site, sans doute un des plus grandioses au monde, autant elle paraissait lasse, presque blasée. Cela semblait pour elle une contrainte, au même titre que la soirée protocolaire du premier jour. Pourtant Brunet, le conseiller culturel français qui nous avait quittés le matin même au petit déjeuner, avait prononcé une phrase forte que je garde encore en mémoire : « vous avez de la chance, vous allez découvrir Angkor pour la première fois ! ». Comme si toutes les visites qu'il avait faites depuis ne pouvaient effacer l'impression qu'il avait ressentie lors de sa première visite, comme la première nuit où l'on fait l'amour, ou le premier matin où l'on tient son enfant dans les bras. En effet, comment ne pas s'émerveiller devant cet espace de plus de mille kilomètres carrés conquis sur la jungle et les marécages, assaini et irrigué par des successions de bassins et de canaux, parsemé de temples et de palais aux monumentales structures de pierre et aux bas-reliefs ciselés comme de la dentelle, capitale de sept cent mille âmes alors que Paris n'était qu'un gros bourg, et que se disputèrent des générations d'empereurs et de peuples, tour à tour bouddhistes et hindouistes, aussi peu tolérants que pouvait l'être l'Inquisition au temps des rois catholiques espagnols, comme en portaient témoignage ces Bouddhas décapités ou ces Apsaras défigurées ? Comment ne pas être fasciné par cette manifestation grandiose d'une civilisation qui s'éteignit aussi rapidement qu'elle naquit, laissant la jungle envahir les temples, soulever les pierres, ensevelir les bas-reliefs avant d'être redécouverte par de téméraires explorateurs au XIX^{ème} siècle, pillés par quelques romanciers en mal de gloire au début du XX^{ème} siècle et enfin dégomés à la mitraillette par les troupes adolescentes et ignares des Khmers rouges dans les années 70 ? J'allais enfin découvrir Angkor et je ressentais une émotion de gamin, celle de la période d'avant Noël, quand on ignorait encore que les jouets étaient fabriqués en Asie par des enfants qui avaient à peine notre âge, et transportés par des porte-conteneurs qui préféraient dégazer en pleine mer plutôt que de payer les taxes portuaires.

Pendant tout le trajet en *tuk-tuk*, Birgit évoqua les courriels qu'elle avait à écrire et des coups de téléphone à passer. Comme si son absence pendant quelques heures allait mettre l'Organisation en péril. Je crois surtout qu'elle appréhendait de se retrouver ainsi face à une journée désœuvrée, où elle n'aurait à jouer ni son rôle de secrétaire générale efficace, ni celui d'une mère de famille exemplaire. J'écoutais son babillage d'une oreille discrète, sentant en moi monter l'excitation des premiers marins traversant l'Atlantique et découvrant les côtes de ce qu'ils croyaient être les Indes. Nous commençâmes la visite par le temple d'Angkor Vat, sinon le plus beau, en tout cas le plus impressionnant. Comme nous l'avait recommandé le conseiller culturel, le chauffeur de *tuk-tuk* nous déposa non pas à l'entrée monumentale située à

l'ouest du temple, mais à l'opposé, du côté est. Une longue allée de palmiers déserte menait à des bâtiments effondrés qui encadraient l'arrière-cour du temple. Judicieux conseil de Brunet, dont je regrettais l'absence à nos côtés pour ses connaissances et son humour désabusé : en effet en ce début de journée le soleil brillait dans notre dos et nous ne croisâmes le flux de touristes qu'à mi-chemin de la visite, ce qui nous permit d'avoir pendant plus d'une heure comme seuls compagnons que des cynocéphales effarouchés et quelques humbles serviteurs du temple.

Birgit parcourut les allées et les escaliers du monument d'un pas pressé, tandis que je m'efforçai de ralentir son rythme en prenant des photos de tout ce qui nous entourait, avec une application qui n'avait d'égale que son agacement. Comme sans doute les premiers découvreurs du temple, je fus émerveillé par la succession des vestibules, des corridors, des coursives et des autels bouddhistes, par l'alternance des bassins aux eaux croupies et des parterres herbeux, par l'amoncellement des motifs sculptés des bas-reliefs évoquant tour à tour les fastes de la cour et les batailles menées, les divinités hindous et les scènes de la vie paysanne. Pour le voyageur qui survole le monde et collectionne les destinations comme les images de footballeurs que l'on trouvait dans les tablettes de chocolat de mon enfance, il faut imaginer l'équivalent du Château de Versailles construit en pleine jungle six siècles auparavant, avec des techniques qui nous paraissent aujourd'hui dérisoires. Œuvre monumentale que ses habitants délaissèrent soudainement ainsi que toute la ville sans qu'on en connaisse trop les raisons : migration vers l'est pour éviter les méfaits des incursions thaïs, épuisement des sols, assèchement des canaux, impossibilité de nourrir une telle population, rivalités, disputes, conflits royaux ? Les hypothèses fleurissent sans qu'aucune ne soit réellement convaincante. C'est ainsi que disparut l'une des plus belles civilisations d'Asie, laissant sur place au milieu des temples et des palais désertés que quelques serviteurs et familles paysannes, trop attachés aux lieux pour les laisser redevenir poussière, même si leurs coups de balais dérisoires n'empêchèrent pas l'avancée inexorable de la jungle et le long pourrissement des pierres.

À Angkor le visiteur n'est jamais au bout de ses admirations, et les pages glacées des magazines que l'on feuillette dans les avions et les salles d'aéroports rendent bien mal compte de cette quintessence de la création humaine ! Si Angkor Vat impressionne par sa taille, il est loin d'être à mes yeux le temple le plus émouvant. Nous retrouvâmes notre chauffeur de *tuk-tuk* à l'entrée principale, qui nous attendait patiemment. Le soleil commençait à taper, malgré l'auvent qui surmontait notre véhicule et le visage de Birgit prenait des teintes rougeâtres inquiétantes. « Une allergie au soleil », me dit-elle, un brin agacée de se trouver ainsi prise en défaut de perfection. Heureusement nous trouvâmes chez un marchand d'objets de pacotille un chapeau de paille à sa taille, qui lui allait d'ailleurs à ravir. Je la pris en photo et elle esquissa son premier sourire de la journée. Puis nous partîmes pour Angkor Thom, ville dans la ville, ceinte de murailles et de fossés supposés infranchissables, qui fut pourtant tant de fois conquise, et dont on ne peut comparer la démesure qu'au Machu Pichu ou à l'Alhambra. On y pénètre par un pont bordé de

dragons sculptés monumentaux, puis on passe sous une immense porte dont les pierres chancelantes abritent dans leurs interstices une multitude de nids de corbeaux. Le *tuk-tuk* nous arrêta devant la Terrasse des Éléphants, vaste terre-plein qui permettait d’embrasser l’ensemble du site d’un seul regard. À quelques pas de nous les blocs de granit du Baphouon – un des lieux les plus sacrés de la cité avec Angkor Vat – gisaient encore par terre au milieu des arbres, tel un puzzle gigantesque que les savants de l’école française d’Extrême-Orient s’épuisaient à remettre sur pied au prix d’un travail titanesque. Et on discernait sur la gauche la montagne de pierres finement sculptée que constituait le Bayon, avec ses visages de Bouddha tournés aux quatre coins de l’horizon comme les sentinelles des temps immémoriaux. Malgré son chapeau de paille, Birgit eut comme un étourdissement. Aucun arbre proche ne pouvant nous abriter, elle s’assit quelques minutes contre l’épaisse muraille, cherchant une ombre dérisoire au soleil de midi. Mais je crois que plus encore que le soleil et la chaleur, elle ne supportait pas cette oisiveté forcée, et elle s’en voulait de cette plage de temps libre qu’elle avait laissée dans le programme du séminaire. Après s’être aspergée d’eau, elle se leva de mauvaise grâce, sans doute plus pour me faire plaisir que dans la perspective de découvrir de nouveaux monuments...

Dois-je raconter chaque étape de cette visite ? D’autres sans doute ont fait comme moi le même circuit et en parleraient aussi bien que moi. Quelques mots malgré tout du temple de Ta Phrom, sans doute l’endroit le plus émouvant d’Angkor, avec ses pierres enserrées dans les racines des grands fromagers, et qui semble promis une disparition inéluctable sous la pression de cette nature envahissante. Il y avait non loin de là un petit restaurant en planches et en tôle à la devanture criarde, où nous fîmes halte avec Birgit pour nous restaurer après la visite du temple. Nous eûmes la surprise de trouver la délégation vietnamienne attablée au fond de la salle. Nous nous saluâmes de façon un peu protocolaire, puis nous nous installâmes avec Birgit dans un recoin. De l’endroit où j’étais assis je pouvais apercevoir Lua et nos regards se croisèrent à plusieurs reprises. Sa délégation repartait le soir et je profitai de cette opportunité pour l’observer une dernière fois. Il me semblait deviner dans cette rencontre inopinée comme une promesse, et cette image, au milieu de l’aréopage de Vietnamiens, me hanta toute l’après-midi, et le soir encore...

*Extrait du roman « Quelques nouvelles de toi », publié aux éditions Encre bleue,
Janvier 2014*

B comme Belgrade

Au cœur des Balkans à l'histoire compliquée, Belgrade et la Serbie ne sont pas des destinations privilégiées pour les touristes européens. S'ils visitent l'ex-république de Yougoslavie, ils préfèrent en général les montagnes verdoyantes de la Slovénie ou les côtes riantes de la Croatie... Ou bien ils survolent prudemment la région pour atteindre la Grèce, la Crète et les îles de la mer Égée. Et pourtant qui sait que Belgrade est une des villes les plus animées d'Europe, que ses environs recèlent des joyaux de l'art religieux orthodoxe, ou bien que les rives de la Sava et du Danube sont des lieux de villégiature idylliques dès le printemps venu ? Et qu'ils y trouveront un accueil aussi chaleureux que surprenant de la part d'une population jeune et avide d'ouverture internationale ? Et cela malgré les événements tragiques que l'opinion publique mondiale a en mémoire, et l'incompréhension dont souffrent les Serbes entre leur pays et le reste de l'Europe...

Belgrade est une grande cité au confluent du deuxième fleuve le plus long d'Europe, le Danube, et d'un de ses principaux affluents, la Sava, du nom du Saint fondateur de la Serbie. On retrouve dans la ville et ses environs l'influence de ses principaux occupants – les Ottomans et les Austro-hongrois – ainsi que des restes du réalisme socialiste à la mode titiste dont le mausolée dédié au fondateur de l'ex-Yougoslavie témoigne. Mais, malgré ces périodes sous des jougs étrangers, Belgrade a su garder son caractère fondamentalement slave, que l'on peut retrouver si l'on fréquente ses gargotes au bord du fleuve ou que l'on visite ses magnifiques églises orthodoxes, ou encore que l'on déambule dans les rues du centre-ville. Là, le visiteur ne peut être qu'étonné par le nombre de musées qu'offre la ville, que ceux-ci soient consacrés à l'histoire mouvementé du pays qu'aux sciences et aux techniques. Ainsi notre visiteur pourra-t-il visiter le musée dédié à Nicolas Tesla, sans doute l'un des plus grands génies du XXème siècle, à qui l'on doit d'avoir permis la domestication de la fée Électrique, musée abrité dans une belle maison du début du siècle dernier que Tesla n'a d'ailleurs jamais habité. Ou encore le musée de l'histoire de Serbie, où le même visiteur apprendra combien le peuple serbe a dû lutter contre les différents envahisseurs pour conquérir sa liberté, et combien dans ce combat il fut proche de la France et des idéaux de la Révolution française. On trouve même au-dessus de la forteresse de Kalemegdan qui surplombe les rives du Danube un monument dédié... à l'amitié franco-serbe ! Il faut savoir qu'en 1914, l'armée de Pierre 1^{er} de Serbie, pourchassée par les troupes autrichiennes, dut traverser dans des conditions épouvantables les montagnes albanaises avant d'être recueillie sur les bords de l'Adriatique par la marine française. Remise sur pied avec l'aide de la France, cette armée farouche ne tarda pas à reprendre le combat depuis la Grèce pour libérer la mère patrie. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si l'on retrouve à Paris une avenue

Pierre 1^{er} de Serbie et un monument à la gloire de ce grand roi. Pour comprendre l'âme serbe, on n'omettra pas de visiter l'Église Saint-Sava, la plus grande cathédrale du monde orthodoxe, ou bien si l'on préfère un peu d'intimité, une de ces multiples petites églises nichées au coin des rues, où l'on mesure la foi sincère qui anime la population serbe. Une autre approche est de rechercher à travers la ville l'influence turque, du palais de la princesse Ljubica à ce kiosque oriental au bout de la rue Skadarlija, une des plus animées de Belgrade. Mais bien sûr, quand le temps le permet, on n'oubliera pas d'aller boire une bière sur les bords de la Sava, remarquablement aménagés pour la détente, le vélo et la baignade. Ou bien d'aller déguster la délicieuse charcuterie serbe dans une de ces cafés aux abords des marchés. Et puis, dès la nuit tombée, d'aller écouter de la musique tzigane ou du jazz dans un de ces multiples clubs qui se sont ouverts dans les caves du centre-ville ou bien dans les usines désaffectées de la proche banlieue. Cependant les allergiques à la fumée devront s'abstenir, la cigarette n'étant malheureusement pas encore prohibée dans les lieux publics...

Mais tous les Serbes vous le diront, le véritable cœur de la Serbie bat dans les campagnes profondes où la population de Belgrade aime à se ressourcer pendant les week-ends, ou plus encore pendant les vacances. Les plus courageux des touristes descendront vers le sud, admirer Nis, la ville natale de l'Empereur Constantin qui convertit l'Europe au Christianisme, avec sa forteresse, ses ruines romaines et cette tour terrifiante érigée avec les crânes des soldats serbes tombés au combat contre les Turcs. Mais on peut aussi s'arrêter à mi-chemin pour visiter Topola, le berceau de la dynastie des Karadjordjevic, ou alors aller vers le nord, à quelques heures de Belgrade, dans la région du Fruska Gora, à condition d'être muni dans les deux cas de bonnes cartes ou d'un GPS, tant les indications routières manquent et que les échanges avec les villageois peuvent être compliqués pour qui ne parle pas serbe, malgré la bonne volonté évidente de tous.

Le Fruska Gora est un massif de collines boisées qui marque la limite de la Serbie proprement dite avec la région autonome de la Voïvodine. Réputé pour ses monastères et ses vignes, il est devenu depuis quelques années un parc national apprécié. Le touriste n'est pas obligé de visiter les 16 monastères construits dans cette région protégée des exactions ottomanes au XV^{ème} et au XVI^{ème} siècle, mais il est bon de faire au moins une halte dans deux de ses monastères les plus célèbres : Krusedol et Hopovo. C'est à Krusedol qu'est enterré le dernier représentant régnant de la famille Obrénovitch, Milan, et on admirera les fresques qui ornent la nef de l'église, dont une procession des rois serbes et des scènes du nouveau testament. Plus impressionnant encore est le site sacré de Hopovo, avec deux édifices voisins : Staro Hopovo et Novo Hopovo. Le plus ancien, Staro Hopovo, recèle les reliques de

plusieurs saints. Au lendemain de la révolution russe il hébergea aussi de nombreuses nonnes russes proches de la famille du tsar. Mais ses plus belles icônes furent brûlées pendant la seconde guerre mondiale par les Oustachis, ces milices collaborationnistes croates qui cherchèrent – entre autres – à éradiquer la culture serbe. Non loin de là se trouve l'imposant bâtiment du Novo Hopovo, dont on découvre la vaste façade ocre entourée de collines verdoyantes au détour d'un virage. Détruit par les Turcs, le monastère fut reconstruit au XVIIIème et constitue depuis un centre d'études et de copie des textes sacrés orthodoxes réputé dans tous les Balkans... Le voyageur intrépide poussera enfin jusqu'à la ville de Sremski Karlovci, lieu important pour l'édification de la foi du peuple serbe. Cette petite Rome orthodoxe recèle une belle cathédrale, de nombreuses églises, un séminaire et surtout le premier lycée serbe, fondée en 1791 par un métropolite grâce aux dons d'un riche marchand, et qui possède l'une des plus belles bibliothèques du pays. Le charme que l'on ressent à parcourir les larges rues de la ville n'est pas sans danger, puisque la légende prétend que le voyageur qui boit de l'eau de la Fontaine aux lions qui se trouve sur la place de la Cathédrale sera condamné à revenir à Sremski Karlovci et à s'y marier !

Si l'on décide de quitter Belgrade pour le Sud, il ne faut pas rater à Topola le site d'Oplenac, la plus haute colline du lieu où se trouve le mausolée de la famille Karadjordjevic, dont les membres alternèrent sur le trône de Serbie avec leurs ennemis jurés, les Obrénovitch... L'occasion de découvrir l'histoire mouvementée et souvent sanglante de la Serbie. Les Karadjordjevic furent en effet les derniers rois de Serbie, avec l'accession au pouvoir de Pierre 1^{er} de Serbie en 1903 à la suite de l'assassinat d'Alexandre Ier Obrénovitch et de sa femme Draga. Puis ce fut au tour du fils de Pierre 1^{er} de monter sur le trône sous le nom d'Alexandre 1^{er} de Yougoslavie, avant d'être assassiné à Marseille en 1934 par des indépendantistes croates. Son fils Pierre II de Serbie étant trop jeune pour régner, il fut assisté d'un régent connu sous le nom du Prince Paul. Celui-ci ne put rien faire contre l'invasion de son pays par les troupes allemandes et l'avènement d'un régime fasciste dans la Croatie voisine. Et Maréchal Tito, en 1945, à la suite de la victoire de ses partisans contre les Nazis, mais aussi contre les dernières troupes royalistes de Yougoslavie, fit prononcer la fin de la monarchie. Près de 30 membres de cette dynastie qui marqua la Serbie de son empreinte reposent désormais dans la crypte de l'Église Saint-Georges d'Oplenac, le fondateur de la dynastie Karadode et le plus illustre des rois de Serbie Pierre 1^{er} ayant quant à eux les honneurs de la nef, sous les transepts richement décorés de peintures dédiées à la foi orthodoxe.

Si l'histoire des Obrénovitch et des Karadjordjevic ne vous intéresse pas plus que celle des Capulets et des Montaigu, vous pouvez toujours vous promener autour du site, admirer la magnifique vue sur la campagne environnante, ainsi que le

bel alignement des vignes qui descendent en pente douce vers la vallée et qui produisent un des meilleurs vins de Serbie. Au printemps surtout, l'endroit vous paraîtra enchanteur, et vous comprendrez sûrement la raison pour laquelle cette terre fut si disputée depuis la conquête romaine jusqu'aux événements récents des années 1990, et combien la paix retrouvée depuis une décennie est précieuse à ce peuple fier, particulièrement attaché à son indépendance et à ses traditions.

Article publié dans le numéro 57 de la revue « Largevision Découvertes »

B comme Berlin

Toutes les villes d'Europe sont marquées par leur passé, souvent tragique. Partout des lieux commémorent des victoires ou des défaites, des libérations ou des massacres, des explosions de joie ou de grandes épidémies. Mais nulle part ailleurs qu'à Berlin l'Histoire ne s'inscrit autant dans les pierres, les rues, les parcs et les perspectives. Et nulle part ailleurs elle ne semble mise en scène pour l'édification des contemporains et des générations futures, comme s'il s'agissait d'exorciser ce passé si douloureux qui peut resurgir à tout moment. Si vous avez un doute, quelques jours à Berlin vous en persuaderont !

Au départ, peu de choses destinaient cette bourgade sur les bords de la rivière Spree au milieu des marais à ce destin historique au centre de l'Europe. Comptoir actif à la croisée de routes commerciales, elle se développe lentement jusqu'à l'installation de la famille des Hohenzollern qui, tour à tour princes-électeurs, rois de Prusse et empereurs d'Allemagne, en firent leur capitale, la dotant de murailles et traçant quelques unes des grandes perspectives que l'on admire encore aujourd'hui (dont le boulevard Unter den Linden). L'un d'entre eux, Frédéric Guillaume (1640-1688) – nommé le Grand Électeur –, eut même l'intelligence de favoriser l'installation de familles juives et protestantes pourchassées de pays européens moins tolérants (dont la France), ce qui contribua au dynamisme de la ville. Son fils Frédéric III, qui fut le premier à se proclamer roi de Prusse sous le nom de Frédéric 1^{er}, bâtit pour son épouse le château de Charlottenburg dont on visite aujourd'hui les appartements ornés de dorures et de stucs. Et c'est à Frédéric II (1740-1786) que l'on doit la construction de l'Opéra, de la Cathédrale Sainte Edwige et surtout de l'Université Humboldt. Ce passé prussien est encore bien présent à Berlin quand on traverse l'île des Musées⁴ entre les bras de la Spree, que l'on emprunte le boulevard Unter den Linden jusqu'à la porte de Brandebourg, ou que l'on pousse jusqu'à la Gendarmenmarkt avec son église française où résonne encore la liturgie en français des Huguenots chassés par la révocation de l'Édit de Nantes et qui trouvèrent refuge à Berlin. À moins que l'on préfère prendre le U-Bahn⁵ pour découvrir Charlottenburg avec sa façade ocre, sa statue en pied de Frédéric et ses jardins à la française, lieu de promenade apprécié des Berlinoïses.

Pourtant ce n'est pas à cette image de Berlin que s'attachent en général les touristes. En effet la ville fut emblématique des déchirements qui secouèrent l'Europe au XX^{ème} siècle, de la fin de la guerre mondiale à la guerre froide, en passant par la grande crise de 1929, de la prise du pouvoir par Hitler et la seconde guerre mondiale. Aucune ville ne porte plus que Berlin les stigmates de ces différents drames, qu'un urbanisme soucieux d'Histoire met en lumière. Faut-il alors commencer par le Reichstag, brûlé en 1933 par les nazis, resté en ruine pendant toute la guerre froide et

⁴ Nommée ainsi car elle compte plusieurs des plus beaux musées allemands, dont le fameux Musée de Pergame qui contient des collections antiques de premier ordre.

⁵ Le U-Bahn est le métro souterrain de Berlin, et le S-Bahn le métro extérieur. Mais il arrive que le U-Bahn remonte à la surface, tandis que le S-Bahn disparaît sous terre...

trionphalement restauré à l'issue de la réunification ? De nouveau siège du Parlement, distant de quelques centaines de mètres de la Chancellerie flambant neuve, le Reichstag est désormais surmonté d'un dôme de verre, symbole de la renaissance de la ville et de la transparence affichée de ses institutions, que l'on peut visiter au prix de quelques heures de queue, et d'où l'on peut admirer les changements de la cité. Ou commencer par l'Alexander Platz, cœur de la ville dans l'entre deux-guerres, complètement détruite par les bombardements alliés, et reconstruite par le régime communiste de la République démocratique allemande, avec sa tour de télévision, ses larges artères bordées d'immeubles au style stalinien qui s'enfoncent vers la partie orientale de la ville, et ses fresques murales à la gloire des travailleurs comme sur les façades de la Maison des enseignants ? Ou simplement essayer de s'attacher à suivre la ligne de démarcation qui sépara pendant plus de 40 ans les deux parties de la ville et où se dressa, entre 1961 et 1989, un mur infranchissable pour la plupart des citoyens de l'est du pays ? Si l'on prend cette dernière option, il faut faire preuve d'une certaine dose d'obstination tant les pouvoirs politiques qui se sont succédés depuis la chute du Mur ont remodelé l'espace... Ainsi en est-il du no man's land qui se trouvait derrière la Porte de Brandebourg et qui accueille désormais un mausolée dédié à l'Holocauste. Vaste terre-plein hérissé de parallélépipèdes inégaux en béton, cet édifice abrite en son sous-sol un musée particulièrement émouvant, qui témoigne à travers la vie d'une douzaine de familles juives de toute l'Europe de la volonté de destruction totale d'une population et de sa culture. Bel exemple de la volonté du peuple allemand de regarder son histoire en face, et de contribuer à ce devoir de mémoire tant magnifié ! Plus anecdotique est au bout de la Friedrich Strasse la casemate de guet reconstitué de Check Point Charlie, qui marquait le seul point de passage autorisé en voiture, et encore pour quelques privilégiées, et où stationnent désormais pour les touristes des bateleurs en uniforme américain. Non, pour voir vraiment à quoi ressemblait le Mur, il faut longer la Spree vers le sud-est jusqu'au Oberbaumbrücke⁶, au bout de la Warschauer Strasse ! Là, le long de la Mühlen Strasse (la rue des Meuniers), se trouve le tronçon le mieux conservé du Mur, livré désormais sur plusieurs centaines de mètres au pinceau des artistes, qui font preuve d'un sens consommé de la dérision pour ce qui fut le symbole de la Guerre froide.

Bien évidemment Berlin n'est pas resté figé dans les séparations de l'après-guerre, même si des esprits experts peuvent trouver encore des différences entre la partie est et la partie ouest de la ville : une architecture plus classique et une exubérance commerciale moindre d'un côté, des immeubles plus rutilants et des artères plus animées de l'autre. Et même si « l'ostalgie »⁷ conduit certains citoyens à regretter des produits de l'ex-RDA aujourd'hui introuvables et fait le succès de quelques musées « kitch » consacrés à cette période. Il est d'ailleurs significatif qu'un des premiers actes de la nouvelle Allemagne fut la destruction du Palais de la République, autre symbole de l'ancien régime sur les rives de la Spree, face à

⁶ Le Pont Oberbaum

⁷ Néologisme qui désigne la nostalgie de certains citoyens de l'est pour le mode de vie de l'ancienne RDA

l'antique quartier de Saint Nicolas, officiellement à cause du taux élevé d'amiante du bâtiment. À la place il est prévu de reconstruire à l'identique l'ancien château de Berlin, détruit en 1945. Ce qui laisse sceptique un certain nombre d'urbanistes et de marbre les statues de Karl Marx et de Friedrich Engels qui furent épargnées au lendemain de la chute du Mur – contrairement à celle de Lénine – et qui regardent le début des travaux de l'autre côté de la Spree. Berlin est devenu un grand chantier, de la nouvelle « Hauptbahnhof »⁸ au quartier futuriste de la Potsdamer Platz, avec le dôme impressionnant en forme de parabole du Sony Center, ou encore des grands magasins le long de la Friedrich Strasse – parmi lesquels on compte plusieurs enseignes françaises – ou à la réhabilitation des immeubles qui entourent « l'Alex », comme disent les vrais Berlinois.

Pourtant – et bien heureusement – de nombreux quartiers ont gardé leur charme discret, à l'image du quartier de Charlottenburg ou de Wannensee, avec de larges rues bordées par des immeubles cossus dont certains remontent à l'époque prussienne. On ne s'étonnerait pas d'y voir rouler d'élégantes calèches avec des dames en crinoline, et on oublierait presque que c'est à Wannensee que fut décidé en janvier 1942 – dans le plus grand secret – la solution finale. Les anciens quartiers ouvriers en revanche ont été pris d'assaut par une population jeune et branchée, comme à l'est les quartiers de Prenzlauerberg et de Weissensee, ou à l'ouest le quartier de Kreuzberg, population qui a trouvé là des appartements à des prix abordables, dans des immeubles sombres⁹ mais agrémentés de coursives qui leur donnent malgré tout une ambiance conviviale. Les cafés et les bars s'y sont multipliés, offrant toutes les cuisines du monde, même s'il reste possible de déguster un « curry wurst »¹⁰ sous le pont du métro¹¹ ou d'aller voir un film dans une ancienne brasserie reconvertie en cinéma¹². Kreuzberg offre un frisson supplémentaire : haut lieu de la contre-culture dans les années 60-70 adossé au Mur, lieu de prédilection pour la scène rock ouest-allemande dans sa période de gloire qui attira David Bowie et Iggy Pop¹³, elle est aujourd'hui un quartier cosmopolite où la population turque, majoritaire, se mêle à des communautés vietnamienne, grecque ou de l'ex-bloc oriental.

Une fois que l'on a parcouru la ville en tous sens grâce à son réseau de transport exceptionnel, on peut s'asseoir en toute quiétude dans un salon de thé du quartier Mitte afin de déguster un « Käsekuchen mit Schlagsahne »¹⁴ et répondre enfin à la question existentielle suivante qui vous taraude depuis votre arrivée à Berlin : d'où vient le charme indéfinissable de cette ville, qui donne presque envie d'y vivre ? Ni le temps – froid et humide en hiver, vite étouffant en été – ni la beauté des

⁸ Gare principale

⁹ Les anciennes « Mietskasernen » qui furent construites au milieu du XIX^e siècle pour loger la population ouvrière venue des campagnes ou de l'étranger, dans des conditions souvent éprouvantes.

¹⁰ Il s'agit de saucisses accompagnées d'une sauce au curry que l'on déguste le plus souvent debout et en plein air.

¹¹ La meilleure adresse semble le Konnopke's Imbiss à la station d'Eberwalder.

¹² Dénommée la Kulturbrauerei, au 36 de la Schönhauser Allee.

¹³ En fait, ils habitaient dans le quartier limitrophe de Schöneberg.

¹⁴ Gâteau au fromage accompagné de crème fouettée

immeubles et la richesse architecturale qui ne tiennent pas la comparaison avec d'autres capitales européennes, ne militent en effet pour une installation pérenne à Berlin ! Et pourtant on ne compte plus les écrivains, les sculpteurs, les peintres français, américains, anglais, etc. qui ont élu domicile dans la capitale de la nouvelle Allemagne. Sans doute faut-il chercher la réponse dans le sentiment de liberté que l'on éprouve à marcher dans ces rues désormais rendues à la paix, à observer la sérénité et le respect que manifestent les habitants de la ville pour leur environnement et leurs semblables, et enfin de cette proximité avec la nature que l'on ne rencontre dans aucune autre grande métropole européenne. N'oublions pas que Berlin reste une capitale à taille humaine – moins de quatre millions d'habitants – construite sur une vaste étendue de lande ! La campagne n'est jamais bien loin, et s'il en a le loisir, le Berlinois peut faire pousser ses légumes dans des vastes jardins ouvriers à quelques kilomètres du centre-ville. Ou bien partir dans les forêts environnantes et se baigner dans un des nombreux lacs du Brandebourg. Il pourra y trouver au détour d'une route de campagne un modeste mausolée en mémoire des soldats soviétiques tombés au combat dans les premiers mois de l'année 1945, ou encore un petit musée discret dans un ancien camp de pionniers est-allemands au temps du socialisme triomphant, preuve qu'à Berlin l'Histoire n'en finit pas de se rappeler au bon souvenir de ses habitants.

Article publié dans le numéro 43 de la revue Largevision Découvertes

B comme Bilbao

Ville phare de la culture mondiale

Rien ne prédisposait Bilbao à devenir une ville phare de la culture mondiale ! Fondée au tout début du XIV^{ème} siècle, cette modeste cité du nord de l'Espagne prospéra jusqu'à devenir la capitale de la province de Biscaye grâce au commerce et son accès à la mer par le Nervion. Mais les ressources en minerai de fer de la région la transformèrent au XIX^{ème} siècle en une ville sidérurgique active, en particulier pour alimenter la révolution industrielle anglaise. Ses berges se constellèrent d'usines et d'entrepôts, et une population de tout le pays accourut, attirée par la perspective d'un emploi. Les grandes fortunes s'y firent et se défirent, comme en témoignent les belles constructions du nouveau quartier Ensanche, en dehors des limites de la ville historique. Mais les événements tragiques du XX^{ème} siècle n'épargnèrent pas la ville. La guerre d'Espagne, tout d'abord, avec son cortège d'abominations comme le bombardement de la ville toute proche de Guernica, ou bien comme la répression franquiste qui transforma le couvent des Escolapios en centre de détention pour les survivants de l'armée républicaine et s'abattit sur le mouvement indépendantiste basque ! La disparition du franquisme aurait pu signer la fin des malheurs de la ville. Mais la crise de l'industrie lourde affecta la ville dès le début des années 70, transformant ses quais en friches industrielles abandonnées à la pollution et entraînant sa cohorte de chômeurs.

Bilbao et ses habitants auraient pu alors baisser les bras et sombrer dans la sinistrose. Il n'en fut rien. Bilbao lança en 1989 un plan de renaissance urbaine de plus de 750 millions d'euros. Ce plan trouva sa quintessence en 1991 par le dépôt de la candidature de la ville auprès de la fondation Guggenheim pour accueillir son antenne pour l'Europe. Bilbao fut retenu et le musée conçu par l'architecte Frank Géry ouvrit ses portes en 1997, dans un temps record et avec un budget parfaitement maîtrisé. De nombreux autres édifices furent parallèlement construits, donnant aux rives du Nervion son caractère futuriste : le pont de la Salva, avec son arc rouge conçu par le plasticien Daniel Buren, la passerelle Zubizuri (« le pont blanc » en langue basque) avec sa silhouette incurvée, ou encore l'impressionnante tour Iberdrola, œuvre de l'architecte Cesar Belli. La ville historique ne fut pas oubliée, avec le développement des rues piétonnes et la rénovation d'antiques maisons basques, ou encore la réalisation d'une halle moderne dédiée à l'alimentation et la restauration.

C'est à ce contraste saisissant, mais aussi à sa qualité de vie, que Bilbao doit son succès et que l'appellation « l'effet Bilbao » fit florès, donnant des idées à de nombreuses villes de la vieille Europe comme Valenciennes avec l'antenne du Louvre ou bien Marseille avec le Muséum. Les touristes du monde entier viennent pour parcourir les quais du Nervion qui lui permettent de remonter le temps, à moins qu'ils préfèrent prendre le funiculaire d'Artxanda pour embrasser des collines qui dominent

la ville l'ensemble de la boucle de la rivière... Avant d'aller déguster sur une des terrasses de la Plaza Nuevo les fameux pintxo¹⁵ qui font l'objet d'une éternelle rivalité entre Bilbao et Saint-Sébastien !

À voir

Le quartier Ensanche et le musée Guggenheim

Ensanche, qui veut dire mot à mot extension, est le nom générique pour les nouveaux quartiers des villes espagnoles. À Bilbao cette appellation a pris une place essentielle puisque c'est dans ce nouveau quartier, dont l'origine remonte au XIX^{ème} siècle, que se sont déployées les réalisations modernes qui ont renouvelé la réputation de la ville. La plus connue – mais loin d'être la seule – est constituée par le site du musée Guggenheim, dédié à l'art moderne. Il s'agit d'un bâtiment monumental aux lignes brisées composé en pierre, en verre et surtout en plaques de titane aux reflets dorés, posé comme la nef d'un navire fantomatique sur les bords du Nervion. Un certain nombre d'installations extérieures signent son originalité : le Puppy de Jeff Koons, un imposant fox-terrier en acier recouvert de fleurs, la Maman de la sculptrice Louise Bourgeois, en fait une immense araignée aux pattes protectrices, ou encore une nappe de brouillard permanente qui s'élève au-dessus des bassins, installation due au Japonais Fuyiko Nakaya. L'intérieur est dédié à de nombreuses expositions temporaires, mais aussi à une collection permanente où s'illustrent de nouveau Jeff Koons avec un immense bouquet de tulipes d'acier, ou encore l'artiste contemporain américain Richard Serra avec son labyrinthe fait de panneaux métalliques intitulé « the Matter of Time ».

On préférera peut-être, pour ce qui est de la peinture, le Musée des Beaux-Arts voisin, à l'architecture moins flamboyante, mais à la collection de peintures tout à fait impressionnante, de Goya à Gauguin, du Greco à Tapies ou Sorolla. On en profitera aussi pour parcourir le quartier Ensanche et découvrir au coin d'une de ses larges avenues une belle construction de style « art nouveau » qui témoignent des richesses passées de la ville.

Casco Viejo (La vieille ville)

Il est bon – après ce bain de modernisme – de plonger dans les quartiers historiques de Bilbao. On appréciera les rues piétonnes bordées de bars et de restaurants populaires, où l'on peut commander des pinxhto à toute heure du jour ou de la nuit, ou encore la Plaza de Unamuno où courent les enfants sur les pavés, entre les terrasses de café et les fontaines. Mais on n'oubliera pas de visiter la Cathédrale Saint-Jacques, enserrée dans les ruelles étroites de la vieille ville, mais dotée d'un joli cloître et d'une façade de la Renaissance que l'on dit inspirée par Notre Dame de

¹⁵ On appelle ainsi les tapas basques, composées souvent d'une mince tranche de pain et de savantes compositions à basse de charcuterie ou de fruits de mer.

Caudebec en Caux en Normandie. À moins qu'on préfère visiter l'église Saint Nicolas de Bari dont la façade baroque marque la reconnaissance de ville au saint patron des marins. L'occasion de tomber face à l'Hôtel de ville sur une manifestation syndicale, ou encore de nationalistes basques, tant cette ville est restée rebelle à l'ordre établi et au pouvoir central...

Aux environs de Bilbao

Si l'on veut sortir de la ville, plusieurs ballades sont possibles. D'abord en descendant le Nervion, on atteint à l'embouchure sur la mer de Cantabrique les deux villes jumelles de Gexto et Porugaleta : la banlieue chic d'un côté, avec sa marina, ses cafés branchés et ses belles demeures ; la banlieue ouvrière de l'autre, avec les vestiges de cette période industrielle qui fit la fortune et le désastre de la région. Et entre les deux, un pont transbordeur classé au patrimoine de l'humanité appelée Puente Colgante. Ce pont, construit par un disciple de Gustave Eiffel, d'une hauteur de 46 mètres, permet aux piétons et aux voitures de franchir grâce à une nacelle le Nervion et d'apprécier la beauté du paysage.

Il convient aussi d'aller visiter la ville martyre de Guernica. Immortalisée par un tableau de Picasso, elle témoigne de la barbarie nazie. C'est le 26 avril 1937 qu'à l'invitation de Franco les avions de la trop fameuse légion Condor écrasèrent la ville sous un tapis de bombes, inaugurant ainsi un des aspects les plus abjects des guerres modernes. Des ruines fumantes de ce qui fut un des bastions de la culture basque, on retira des centaines de cadavres. Un modeste kiosque entourant un arbre calciné, unique reste de l'antique place du marché, permet de commémorer cet événement, tandis qu'un musée de la paix concourt à l'éducation des nouvelles générations afin que de telles tragédies ne s'oublient pas, à défaut de ne plus jamais se reproduire...

Article publié dans le numéro 69 de la revue « Largevision Découvertes »,

D comme Douala

Le minicar japonais traverse les faubourgs industriels de Douala. Les structures métalliques des usines détachent leur sombre silhouette dans le crépuscule rougeoyant, tandis que brûlent au loin les torchères. Oumarou écarquille les yeux, pas encore rassasié de tant de nouveautés. Depuis le matin, c'est un spectacle ininterrompu qui se déroule devant lui, des hauts plateaux bamilikés aux riches plaines des Mbos, des villes actives et commerçantes de l'Ouest aux villages languissants de la côte. Et maintenant cette ville tentaculaire, redoutée et fascinante à la fois, qu'il devine dans les derniers méandres du fleuve. La circulation se fait plus dense, les maisons se rapprochent, le ciment remplace le bois et le torchis. Le minicar s'engage sur un grand pont qui semble s'élancer vers l'océan. Les véhicules roulent au pas, les chauffeurs de taxis s'apostrophent, des coups de sifflet stridents retentissent. Encore un contrôle de police, puis on repart pour la dernière portion du voyage. Sur l'autre rive de grandes constructions forment une barre à l'horizon, et les premières lumières de la cité commencent à scintiller dans le ciel obscurci. Oumarou se tasse un peu plus au fond de son siège. Sa petite taille lui a valu d'être à l'avant, entre le chauffeur et un militaire monté à Nkongsamba et qui sent la bière. Ce car brinquebalant est le dernier lien qui rattache Oumarou à son village. Dans quelques minutes l'enfant devra affronter la ville menaçante, s'engager dans un quartier inconnu, retrouver cet oncle dont le visage se perd dans la brume de ses souvenirs.

On longe maintenant une grande avenue : Oumarou n'a jamais vu tant d'animation, d'échoppes et de races rassemblées. On dirait un grand marché nocturne à Foubot, qui s'étendrait sur des kilomètres et des kilomètres. Des hommes du Nord en robe foulani et à la mine austère côtoient des filles du Sud aux cheveux tressés et aux vêtements moulants, des commerçantes à l'embonpoint respectable surveillent du coin de l'œil des adolescents à l'air retors, des ménagères aisées en boubou font porter leurs paquets par des enfants amaigris au regard luisant. Une musique assourdissante s'échappe des débits de boisson bondés, tandis que l'odeur du maquereau cuit sur des braseros de fortune chatouille cruellement les narines d'Oumarou. Le minicar pénètre maintenant dans le stationnement. Là se pressent des dizaines de véhicules de toutes marques et de tous âges, au milieu d'une foule de porteurs occasionnels, de voleurs à la tire, de marchands de cassettes et de montres de contrefaçon venues du Nigeria. L'obscurité rend ce rassemblement plus inquiétant encore, avec les lueurs des lampes à pétrole et les cris des rabatteurs, qui retentissent comme le hurlement des cynocéphales dans la forêt de Baïgom. Oumarou descend du minicar en se rappelant les recommandations du chauffeur : tenir son sac bien près de soi, prendre l'air assuré de celui qui sait où il va, ne répondre ni aux sarcasmes ni aux invitations. Il lui faut d'abord patauger dans la boue une centaine de mètres, puis longer en équilibriste un coin de bitume troué de flaques d'eau. Il pleut sur Douala depuis une semaine. Une pluie qui a transformé les quartiers poussiéreux en un vaste cloaque où la moindre sortie se transforme en expédition. Les employés de bureau retroussent le bas de leur pantalon au pli impeccable ; les élégantes tiennent leurs chaussures à talon haut à la main ; les enfants font des glissages sur des morceaux de carton.

Le ventre d'Oumarou gargouille étrangement. Il n'a presque rien mangé depuis le matin, sinon les quelques bâtons de manioc glissés par sa mère dans son sac. Mais il ignore jusqu'au prix des choses dans cette grande ville et il ne veut pas écorner son maigre capital ! Il s'enquiert auprès d'une vendeuse de prunes de la direction du quartier Bamoun. La femme éclate de rire, comme si sa question était saugrenue :

– Prends cette avenue et marche toujours tout droit. Quand tu verras une grande mosquée, cela sera là !

Oumarou a l'impression d'aller à contre-courant d'un grand fleuve. Son sac ballote de gauche à droite, se cognant contre les jambes des passants. On le pousse, on le bouscule, on l'injurie. L'air lui manque, comme s'il se noyait dans cette foule hostile, tandis que l'humidité le pénètre de part en part sous sa mince chemise de coton. Dix fois, il se trouve rejeté sur le bitume, manquant de peu de se faire emporter par une mobylette ou un autobus, quand il ne plonge pas le pied dans une grande mare d'eau nauséabonde. Enfin il voit le dôme de la mosquée : El Hadj Omar ne devait pas être plus soulagé quand il découvrit La Mecque ! Le bâtiment vient d'être repeint ; il règne à ses abords un calme étrange, presque surnaturel. Oumarou lit sur un panneau en français que la mosquée est fermée pour travaux. Il y voit un mauvais présage et n'arrive pas à dissimuler une profonde lassitude. Un jeune homme s'approche, qui porte la chéchia bamoun traditionnelle. Il est petit, noiraud, avec une grosse tête et un regard qui pétillait de malice :

– Tu as besoin de quelque chose ? lui demande-t-il en bamoun.

Oumarou est soulagé de pouvoir s'exprimer dans la langue de son village.

– Je cherche mon oncle Fiésa, de Baïgom ... Savez-vous où il habite ?

Le jeune homme répond d'un ton assuré :

– L'oncle Fiésa... Bien sûr que je le connais ! Suis-moi, je vais te mener chez lui...

Oumarou est éperdu de reconnaissance. Enfin la chance lui sourit dans cette ville immense ! Il remarque que son compagnon boite, ce qui le remplit de commisération. Ensemble ils traversent le carrefour de la Mosquée et s'engagent dans une ruelle mal éclairée bordée de maisons en planches et de constructions inachevées. Tout à coup le jeune homme s'arrête et prend un air entendu :

– Dis, mon frère, tu es encore jeune. On ne peut pas aller chez un homme aussi important que l'oncle Fiésa les mains vides. Il faudrait lui acheter de la bière ou du whisky... Tu as de l'argent sur toi.

Oumarou hésite.

– Ma mère m'a donné du gâteau de haricots pour mon oncle...

Le jeune homme éclate de rire.

– Et tu crois qu'un homme aussi important que l'Oncle Fiésa mange encore du gâteau de haricots ! Ce n'est plus un villageois... Non, donne-moi mille francs, on va prendre de la bière. Et il vaut mieux que j'y aille, tu te ferais voler par le marchand. Ces Bamilékés, je les connais trop !

Oumarou hésite, mais le jeune homme le regarde avec une telle bonhomie qu'Oumarou s'en veut de paraître aussi méfiant. Il sort précautionneusement de sa poche l'enveloppe dans laquelle se trouve la lettre adressé à son oncle et tend son dernier billet de mille francs.

– Merci, gamin ! s'exclame le jeune homme en saisissant prestement le billet. Et surtout attends-moi là ! Je suis de retour de cinq minutes.

Le jeune homme disparaît sur la grande place en sautillant tel un moineau blessé. Oumarou regarde autour de lui, un peu inquiet. Les gens ne s'attardent pas dans cette ruelle, et personne ne semble faire attention à lui. Le temps passe et Oumarou frissonne de nouveau. Son compagnon ne revient toujours pas. Oumarou se hasarde à gagner la grande place. Maintenant la nuit est totalement tombée. Il y a une vente-à-emporter au carrefour suivant, dont le néon jette un halo verdâtre sur le trottoir. Les gens se bousculent près du comptoir, la musique couvre à peine les cris des hommes excités par l'alcool et les rires des filles. Oumarou cherche désespérément son compagnon des yeux, mais le jeune homme a disparu. « Je me suis fait gruger ! » réalise Oumarou. À l'entrée du bar, protégée par un auvent de fortune, une femme fait braiser du poisson. Elle est grande, forte, avec une belle tête qui inspire confiance. « Mais peut-on faire encore confiance à quelqu'un dans cette ville ? » se demande Oumarou. L'enfant compte ses derniers sous : trois pièces de cent francs et quelques pièces jaunes. Décidément, il a vraiment trop faim. Il s'approche de la commerçante et demande un maquereau avec des bâtons de manioc. Celle-ci le regarde avec bienveillance :

– Mais que fais-tu dehors à cette heure ? Où sont tes parents ?

Oumarou ne sait plus ce qu'il faut répondre. Il reste là, muet. La femme n'insiste pas. Elle lui tend dans un papier journal le maquereau et les bâtons de manioc.

– Cela fait deux cents francs... Mais ne reste pas là, planté comme un imbécile au milieu du trottoir ! Assieds-toi ici !

Elle pousse son derrière corpulent et lui laisse une petite place sur le banc. Oumarou sent la chaleur du brasero le gagner. Il déguste lentement chaque bouchée de poisson, se refusant de penser au lendemain, à son voleur ou à l'oncle Fiésa. La femme lui tend une bouteille d'eau.

– Alors tu ne veux pas me dire d'où tu viens ?

– De Baïgom...

– Ah, mais c'est chez les Bamouns, ça ! Moi, je suis bafia. Je m'appelle Philomène... Et tu vas où ?

– Chez mon oncle Fiésa... Mais je ne sais pas où il habite...

– A mon avis, ce n'est pas ce soir que tu le trouveras. Tu sais au moins où tu vas dormir ?

Oumarou secoue la tête, au bord des larmes. Et il se met à raconter son aventure avec le jeune homme bamoun. Philomène hoche la tête. « Voler comme cela son petit frère... Mais c'est une honte ! ». Elle lui tend de nouveau un maquereau enveloppé dans une feuille de papier journal. « Ce soir, tu viendras à la maison ! Et demain, on cherchera ton oncle Fiésa ».

*Extrait du roman « Le voyage d'Oumarou », publié aux éditions Encre bleue,
Septembre 2002*

Ou D comme Dubrovnik

Surnommée la « Perle de l'Adriatique », l'antique Raguse se trouve à l'extrême sud de la Croatie, dans une enclave entre la république bosniaque et le Monténégro, isolée du reste de la Croatie par l'unique accès de la Bosnie à la mer. À cette situation particulière au milieu des Balkans, on imagine sans peine que l'histoire de Dubrovnik fut loin d'être un fleuve tranquille, même si les habitants se sont efforcés inlassablement au fil des siècles d'effacer les traces de ces meurtrissures...

Étonnante histoire en effet que celle de Dubrovnik, qui sut conserver coûte que coûte son indépendance, au gré des accords avec les Vénitiens d'abord, les Ottomans ensuite. Même l'occupation des troupes napoléoniennes, puis le rattachement à l'Empire austro-hongrois, n'entacha pas son particularisme, que renforcèrent sa puissance maritime et son habileté commerciale. Et c'est tout naturellement qu'à l'éclatement de la Yougoslavie les habitants de cette partie excentrée de la Dalmatie demandèrent leur rattachement à la Croatie nouvellement indépendante. Cela ne fut pas du goût du gouvernement serbe de Milosevic, on s'en doute ! Il s'en suivit entre 1991 et 1992 un siège particulièrement violent qui dura plusieurs mois. Bombardée par les troupes serbes et monténégrines du haut du mont Srd (prononcez Seurd) qui domine Dubrovnik, la cité vécut alors une période sombre : plusieurs centaines de morts, les chefs d'œuvre architecturaux détruits, l'ensemble des toits en tuile rouge effondrés. Mais les habitants de Dubrovnik tinrent bon : une timide solidarité internationale s'organisa, des cohortes d'intellectuels européens se rendirent sur place malgré les risques, et surtout des centaines de jeunes gens prirent les armes pour défendre les faubourgs de la ville. Depuis la paix est revenue, la ville a été reconstruite, les palais ont retrouvé leur splendeur d'antan, et les touristes sont revenus. Sans doute en nombre trop important à certaines périodes de l'année et à certaines heures de la journée, mais c'est le prix à payer pour cette prospérité retrouvée.

Il faut arriver à Dubrovnik par bateau : on découvre alors la ville au dernier moment, cachée par de nombreux îlots et encastrée au pied d'une chaîne de montagnes qui plonge de façon vertigineuse dans les eaux bleues de l'Adriatique. L'emplacement initial était une île, à l'image de ce millier d'îles que se vante de posséder la Croatie, même si certaines ne sont que des rochers dépassant à peine des flots. D'épaisses murailles qui font encore l'admiration des touristes ont été bâties, le canal séparant la ville du continent a été comblé, enfin des palais et des églises ont poussé comme des champignons, signe de la prospérité de la cité qui rivalisait alors avec les grandes villes commerçantes d'Italie sur les routes maritimes de la Méditerranée. Une fois passée la porte principale qui donne sur le port, encadrée par la Tour Saint-Luc et le Fort Saint-Jean, on débouche sur l'une des plus belles places de la ville, le Palais Sponza situé à droite – bâtiment qui n'a rien à envier en finesse aux palais vénitiens – et l'Église Saint Blaise à la gauche, avec entre les deux une surprenante statue de Roland – oui, celui de Roncevaux ! – qui aurait libéré Dubrovnik de la présence ottomane et qui est devenu depuis le héros de

l'indépendance de la ville. En face, le fameux Stradum, qui est à Dubrovnik ce que sont les Champs Élysées à Paris, bordé de palais Renaissance transformés en enseignes de luxe, avec un prix de la tasse de café qui n'a rien à envier à la plus belle avenue du monde. Une grande rue piétonne aux dalles blanches et luisantes, qui débouche sur la fontaine ronde d'Onofrio où le touriste assoiffé peut en été remplir sa gourde. Si on s'aventure à remonter le Stradum à contre-sens, ce qui à certaines heures relève de l'inconscience, on trouvera sur la droite, non loin de l'entrée de la ville, le Palais des Recteurs, qui fut longtemps le siège des édiles de Dubrovnik, et dont la visite permet d'avoir un aperçu du gouvernement plutôt démocratique qui existait dès le XV^{ème} siècle. Ainsi le Recteur (l'équivalent du Doge de Venise) était-il élu pour un mois renouvelable une fois et, durant cette période, il lui était interdit de recevoir sa famille dans ses appartements, car il devait se consacrer exclusivement à la gestion de sa ville. Un exemple à méditer encore aujourd'hui ! Et puis, au-delà du Palais des Recteurs, se trouve la grande cathédrale de Dubrovnik, un des nombreux bâtiments religieux de la ville, car la religion catholique a su y rester omniprésente, malgré les menaces orthodoxe et musulmane. La visite de la ville ne se limite pas à déambuler dans les petites rues touristiques, à déguster des glaces et à acheter des souvenirs fabriqués en Chine : on se doit aussi de faire le tour des remparts, une marche de près de deux heures qui demande une bonne condition physique, et qu'il vaut mieux éviter l'été sous le soleil de midi. Il faut enfin prendre – si on a un peu de temps – le nouveau téléphérique pour gagner le sommet du mont Srd (l'ancien a été détruit lors du siège de Dubrovnik par les troupes serbo-monténégrines). De là on contemple le joyau dans son écrin de collines, avec ses toits de tuiles rouges réhabilitées grâce à la solidarité de la ville de Toulouse, ses clochers qui marquent l'attachement indéfectible de la ville à la foi catholique, et surtout ses murailles qui l'ont protégée de tant d'envahisseurs et qui ont été très justement classées au patrimoine mondial de l'humanité.

Quitter Dubrovnik vers le sud, en voiture ou en bateau, réserve d'autres surprises intéressantes, pour le meilleur, mais aussi pour le plus triste : l'île de Lokrum qui fut le lieu de villégiature de l'archiduc Maximilien d'Autriche (celui-là même qui fut fusillé par les Mexicains à la suite d'une aventure coloniale malheureuse soutenue par Napoléon III) et qui est désormais une magnifique réserve naturelle ; Srebreno, la plus grande et la plus moderne cité balnéaire du temps de la Yougoslavie, qui fut méthodiquement détruite par les armées serbes et monténégrines, et qui présente aujourd'hui son paysage de désolation le long d'une des plus belles plages de l'Adriatique ; le charmant village de pêcheurs de Mlini, avec sa piscine naturelle de water-polo, ses maisons accrochées à la colline et son église au toit rouge qui domine les eaux turquoises du port ; Cavtat, lieu de villégiature des riches habitants de Dubrovnik à la Renaissance, et qui recèle encore quelques merveilles architecturales le long des rues désertes qui grimpent vers le cimetière, dans une quiétude uniquement troublée par le décollage des avions de l'aéroport de Dubrovnik.

On atteint alors la frontière extrême de la Croatie, pour gagner le Monténégro, avec la visite incontournable des bouches de Kotor, une baie profonde

encastrée dans les montagnes, dont on a dit – à tort puisqu’elles n’ont pas été creusées par un glacier – qu’elles constituent le fjord le plus méridional d’Europe. Il s’agit surtout d’un lieu préservé des incursions ennemies, qui a longtemps abrité la marine austro-hongroise, puis yougoslave aux heures glorieuses du maréchal Tito. Si le site naturel est merveilleux, les chantiers navals à l’abandon, les villages aux maisons délabrées et les hideuses constructions pour touristes russes en détruisent l’harmonie. La vieille ville de Kotor, aux murailles escaladant la montagne, a gardé pourtant son charme grâce à une restauration habile qui lui permet d’accueillir régulièrement des tournages de film. De même, au niveau du village de Perast, semblant flotter au milieu des eaux, deux bouts de terre se font face, l’îlot de Saint-Georges avec un monastère bénédictin interdit au public, et l’îlot de Notre-Dame-du-Rocher gagné artificiellement sur la mer, avec une charmante chapelle dédiée à la protection des marins en mer... Un paysage de carte postale lorsqu’une brume estivale en estompe délicatement les contours, avec en arrière-fond les hautes montagnes boisées du Monténégro qui ont donné son nom au pays. On peut cependant s’interroger sur ce curieux État, à peine peuplé de 650 000 habitants, qui utilise l’Euro sans faire partie de la zone éponyme, dont le nom de la capitale est inconnu de la plupart des diplomates européens (il s’agit de Podgorica, anciennement Titograd), et où l’on parle dans les magasins touristiques de la côte plus souvent le russe que le serbe ou le monténégrin ! C’est donc avec soulagement que l’on regagne la rassurante Croatie, heureux du tour pris par l’Histoire, et en espérant que celle-ci accorde à la « Perle de l’Adriatique » encore quelques décennies de répit !

À paraître dans le numéro 54 de la revue « Largevision Découvertes »

G comme Grenade

3 janvier 1492 : cette date fatidique semble résonner encore dans les rues étroites qui bordent la Cathédrale et la Chapelle royale, contre les murs blanchis des maisons du quartier de l'Albaicín et sur les rives étroites du Darro au pied de la colline de l'Alhambra. C'est la date de la chute du dernier royaume musulman d'Espagne, sous les assauts des troupes des très chrétiens rois Ferdinand et Isabelle. Avec la défaite de Baodbil – l'ultime représentant de la dynastie des Nasrides – c'est surtout à la fin d'une civilisation à laquelle on assiste, civilisation de tolérance et de grande culture, qui sut faire cohabiter en bonne intelligence Musulmans, Juifs et Chrétiens, et dont Grenade fut le symbole. S'ensuivit un siècle de répression qui, de l'expulsion des Juifs aux conversions forcées des Musulmans, conduisit à l'unification politique et religieuse du royaume d'Espagne et enveloppa la ville dans une chape de plomb rythmée par les œuvres de l'Inquisition et les dictats royaux restreignant chaque année un peu plus la liberté de conscience. Et pourtant, malgré la transformation des mosquées en églises et la reconfiguration des rues des quartiers maures, Grenade garde de cette période privilégiée une atmosphère syncrétique qui en fait un lieu unique aux portes d'une Europe trop frileuse.

Grenade, c'est d'abord une vision, celle d'un cavalier qui déboucherait des riches plaines aux senteurs d'orangers d'Andalousie et qui découvrirait la ville enserrée dans un écrin de collines, avec comme toile de fond les sommets enneigés de la Sierra Nevada. Et sur la plus haute et la plus emblématique de ces collines, une suite de palais qui s'étire au milieu des oliviers et dont le nom suffit à enflammer l'imaginaire : l'Alhambra ! Vision magique au soleil couchant, vision irréaliste d'un monde d'harmonie, où la terre semble partir à l'assaut du ciel, où le vert des jardins se mêle à la blancheur des façades et au brun irisé des montagnes. On en oublierait presque les massacres qui y furent commis par les maîtres des lieux, qu'ils furent musulmans ou chrétiens, ces derniers n'ayant pas le monopole de la barbarie !

Grenade, c'est aussi les poèmes de Federico García Lorca qui y naquit dans un milieu bourgeois et cultivé, et qui y mourut fusillé au petit matin par la soldatesque franquiste, payant ainsi ses sympathies pour la République espagnole, mais aussi son talent, son cosmopolitisme et son homosexualité. Grenade fut pour le poète le symbole de la liberté et de la tolérance, dans cette première moitié du XX^{ème} siècle aux prises avec tous les totalitarismes. Federico García Lorca, dont on peut visiter la petite maison de campagne familiale, dans un parc situé aujourd'hui au milieu de la ville, à l'intérieur de laquelle on mesure le climat de sérénité et de stimulation intellectuelle dans lequel il eut la chance de grandir.

Grenade, pour le voyageur d'aujourd'hui, n'est pas une, mais multiple, ville plurielle et changeante aux infinis visages. Celui de la ville catholique avec sa Cathédrale, sépulture pleine de magnificence de Ferdinand et Isabelle, construite à la place de la grande Mosquée, avec ses palais baroques chargés d'or et de stucs, ainsi que ses monastères austères et ses universités cachées derrière de lourdes portes

ferronniers. Son animation aussi de ville espagnole moderne, où les grandes artères embouteillées alternent avec les rues piétonnes, et les magasins de vêtements élégants se disputent aux bazars de souvenirs bon marché. Ville qui s'assoupit entre midi et dix-sept heures, et qui sort de sa torpeur dès que la chaleur tombe pour lancer une foule bruyante à l'assaut des terrasses de café et des étals des marchands de glace. Le visage de l'ancienne ville mauresque autour de la colline de l'Albaicín, dédale d'escaliers et de ruelles tortueuses aux pavés dissymétriques qui tordent les chevilles des promeneuses à talons hauts, bordées de maisons blanches aux balcons fleuris, refuge hier des dernières familles musulmanes et aujourd'hui lieu d'une vie intellectuelle et artistique intense. Et enfin, si on s'éloigne un peu en longeant les rives abruptes du Darro, le visage de la ville gitane qui s'est établie dans le quartier de Sacromonte, avec ses modestes maisons troglodytes – souvent transformées en taverne où l'on peut boire de la sangría tout en écoutant quelques accords de flamenco – et ses chiens errants qui vous quémangent une caresse.

Mais évidemment Grenade ne serait pas Grenade sans l'Alhambra, dernier palais des princes maures qui excita l'imagination des écrivains français du XIX^e siècle : Chateaubriand bien sûr, mais aussi Victor Hugo, Théophile Gautier ou Alexandre Dumas, auteurs qui contribuèrent à façonner la légende du lieu et à favoriser sa restauration. L'Alhambra est en réalité une succession de constructions d'âges et de fonctions différentes juchées sur un grand éperon rocheux qui domine la ville et son fleuve d'ouest en est. Il y a d'abord – à l'extrémité ouest – la partie la plus ancienne et la plus massive : l'Alcazaba. Forteresse réputée imprenable, on a peine à croire qu'elle fut laissée à l'abandon des siècles durant, livrée aux pilliers de pierre et aux mendiants qui y trouvaient refuge. Elle offre aujourd'hui quelques uns des plus beaux panoramas sur la ville, au milieu des vols de corbeaux et des exclamations des touristes. Le bâtiment suivant est le palais que fit construire Charles Quint pour asseoir son autorité sur la ville, dans un style Renaissance qui paraît incongru à côté des autres constructions de l'Alhambra, même si l'on se doit d'admirer l'élégance de sa cour intérieure entourée d'un double étage de galeries. Mais il n'est pas nécessaire au touriste pressé de s'attarder en ce lieu, tant la suite de la visite le stupéfiera. La suite, c'est évidemment les fameux Palais nasrides, dont la visite provoque un choc que personne ne peut effacer de sa mémoire. Au souvenir de cet éblouissement, les images se bousculent et il est vain d'essayer de les classer : successions de patios, de salles de réception et de jardins à en donner le vertige ; forêts de colonnades finement ciselées soutenant des féeries de chapiteaux en stuc ; fenêtres de dentelles de pierre s'ouvrant sur la ville en contrebas et délivrant une lumière tamisée qui se joue des parois polychromes ; bassins entourés de dalles de marbre et veillés par des lions saisis à jamais dans la pierre et qui se mirent dans l'eau verte qu'agite une frêle ondulation. Comment tant de beautés et d'harmonies peuvent-elles se concentrer en un même lieu ? On en oublierait presque que le gentil Boabdil fit assassiner dans une de ces salles plus de 35 membres de la famille rivale des *Abencerrajes* !

Nombre de voyageurs pensent qu'ils ont vu là une des plus belles œuvres humaines au monde, et ils ont raison. Pourtant ils ne sont pas au bout de leurs

surprises ! Il leur reste à découvrir le Generalife, c'est-à-dire la résidence d'été des monarques musulmans, au-delà des derniers jardins des Palais nasrides, sur la pointe la plus élevée de la colline. On trouve là des bâtiments blanchis à la chaux dont l'apparente simplicité invite au repos, au milieu de jardins luxuriants égayés par le clapotis de l'eau qui coule de bassin en bassin et du gazouillis des oiseaux... On comprend que dans ce lieu enchanteur, au pied d'un pin aux senteurs enivrantes, une des épouses de Boabdil pût tomber amoureuse d'un *Abencerrages*, provoquant peut-être le massacre évoqué plus haut¹⁶ !

Après une telle visite, épuisé mais les yeux emplis de merveilles, il ne reste plus au voyageur qu'à se laisser entraîner lourdement par la pente raide de la cuesta de Gomerez – qui abritait naguère les luthiers les plus célèbres de la ville – jusqu'à la plaza Nueva et de s'attabler à une terrasse de café pour commander une « caña »¹⁷ bien fraîche. Et si c'est la bonne heure ou si sa tête agrée au patron, il aura la chance de déguster quelques tapas gracieusement offertes, puisque Grenade est la dernière ville d'Espagne à honorer cette tradition, ce qui lui donne – si besoin en était – un charme supplémentaire !

Article paru dans le numéro 38 de la revue « Largevision Découvertes »

¹⁶ L'honnêteté nous conduit à préciser que cette interprétation du massacre des *Abencerrajes* est fortement contestée, comme d'ailleurs la réalité du massacre lui-même. Pour certains chroniqueurs des riches heures de l'Alhambra, seuls deux membres de cette famille furent égorgés...

¹⁷ Bière à la pression.

G comme Guadeloupe

Au cœur de l'archipel de la Guadeloupe

Évoquer la Guadeloupe, c'est souvent la comparer avec sa « petite sœur » la Martinique. Plus grande et plus peuplée, elle ne fut cependant longtemps qu'une dépendance de sa voisine, cette dernière abritant successivement le siège de l'Amirauté, puis la première université et le rectorat d'académie Antilles-Guyane. Il fallut attendre 1997 pour que des rectorats autonomes soient créés en Guadeloupe et en Guyane, et cela d'ailleurs à la suite de manifestations d'exaspération d'enseignants guyanais contre la « mainmise » martiniquaise ! Il en est de même de l'influence économique entre les différents départements français d'Amérique, puisque la plupart des entreprises locales, en particulier dans le domaine de la grande distribution, du transport et du tourisme, appartiennent à des hommes d'affaires... martiniquais¹⁸.

Si l'on accorde à la Guadeloupe son caractère naturel et sauvage, le touriste pressé assure que les Martiniquais sont plus avenants, que le patrimoine historique y est plus important et que les plages y sont mieux entretenues. Nous allons essayer de démontrer dans cet article qu'il n'en est rien, et que la Guadeloupe n'a rien à envier à sa « petite sœur » martiniquaise. Disons-le tout de suite, la Guadeloupe administrative est en fait un archipel, composé de plusieurs îles : la Guadeloupe bien entendu, mais aussi les Saintes, la Désirade, Marie-Galante, et si l'on va plus au nord Saint-Barthélemy et Saint-Martin. Et même si on ne considère que la Guadeloupe proprement dite, à laquelle nous nous limiterons dans le cadre de cet article, elle comprend en fait deux îles séparées par un bras de mer – la Rivière Salée – et reliées uniquement par deux ponts : le pont de la Gabarre et plus récemment le pont de l'Alliance. Ces deux îles sont dénommées la Grande-Terre et la Basse-Terre. Mais, pour complexifier la situation, il faut préciser que la Basse-Terre est la partie la plus haute, puisqu'on y trouve le volcan de la Soufrière (1 467 mètres) et la plus étendue (848 km² contre 588 km²). Cependant chacune de ces parties est si différente de l'autre que l'on pourrait considérer qu'il s'agit là de deux pays distincts : à la Basse-Terre les côtes de sable noir, la forêt primaire tropicale, les plantations de café et de cacao, les belles demeures créoles au milieu des bananiers ; à la Grande-Terre les plages de sable doré, les étendues de plantations de canne à sucre parsemées de ruines d'anciens moulins, et les pointes rocheuses de la Grande Vigie et de la Pointe-des-Châteaux. Même le rhum les sépare : aux multitudes de producteurs de la Basse-Terre (Séverin, Langueteau, Bologne, Trois-Rivières) s'oppose la puissante distillerie Damoiseau, qui règne sans partage sur la Grande Terre et s'impose dans les rayons des supermarchés. Alors chacun aura sa préférence : les routes sinueuses à travers le parc régional de la Basse-Terre et sa forêt tropicale ou bien les longues lignes droites

¹⁸ Il s'agit d'un curieux retournement de l'histoire. À la Révolution française la Guadeloupe était française et la Martinique... anglaise. Ainsi, tandis que l'on coupait la tête aux nobliaux guadeloupéens, les colons martiniquais (appelés aussi « békés »), eux, prospéraient sur leurs plantations. Et tout naturellement, à la Restauration, ils comblèrent le vide laissé par les exécutions de la période révolutionnaire et implantèrent leurs affaires en Guadeloupe, prospérant dans les nouveaux secteurs comme la banque, les assurances ou le transport.

au milieu des champs de canne de la Grande-Terre ; les anses protégées par les cocotiers de la côte-sous-le-vent ou les plages bordées de résiniers de Sainte-Anne ou de Saint-François ; les vieilles rues animées de la ville de Basse-Terre qui semblent encore porter les stigmates de la dernière éruption de la Soufrière ou les centres villes alanguis des bourgades de Port-Louis ou de Petit-Canal ; la visite des habitations coloniales où on cultive encore la vanille, le café et le cacao, ou bien la dégustation à la sortie de la distillerie d'un verre de punch Damoiseau...

Une chose cependant réunit les deux parties de la Guadeloupe : l'Histoire, avec ses soubresauts et ses tragédies. On ne sait pas grand-chose des premiers habitants de l'île puisqu'ils furent décimés par les indiens Caraïbes, qui semblaient venir de l'actuel Guyane et dont on trouve quelques traces à l'endroit dit « les Pierres gravées », à l'entrée de la ville de Trois-Rivières. On décrit ces derniers comme d'affreux anthropophages, qui engraisaient leurs prisonniers de guerre pour mieux les déguster, mais il s'agit peut-être d'une légende, colportée par les envahisseurs espagnols. C'est en effet à eux, et en particulier au plus prestigieux d'entre eux, Christophe Colomb¹⁹, que l'on doit la découverte le 3 novembre 1493 de l'île. Un monument commémore d'ailleurs cet événement à l'entrée de la ville de Capesterre-Belle-Eau, ainsi nommée à cause du nombre de ses cours d'eau et de ses chutes, dans le lieu-dit de Sainte-Marie. Ces envahisseurs, constatant qu'il n'y avait pas d'or, ne s'attardèrent pas longtemps sur ce bout de terre, laissant la place 130 ans plus tard aux Français, qui virent tout le profit qu'ils pouvaient tirer de l'espace grâce à l'exploitation tout d'abord du tabac, puis d'une autre forme d'or : la canne à sucre. Quelques rejetons ratés de grandes familles nobles s'y établirent donc, introduisant le plus affreux des commerces, celui des esclaves. Arrachés de leurs villages et embarquant des côtes africaines, et en particulier de l'île de Gorée, des millions d'hommes, de femmes et même d'enfants traversèrent l'Atlantique pendant près de 3 siècles pour travailler d'arrache-pied dans les grandes plantations, sous la menace du fouet et des pires sévices en cas de rébellion ou pire encore de fuite²⁰. C'est cette histoire qui explique peut-être le caractère « rugueux » des relations humaines que l'on rencontre parfois en Guadeloupe, ainsi que la violence de certains mouvements sociaux. Un épisode – parmi d'autres – rendit cette histoire plus cruelle encore. La Révolution française – sous l'influence de la « Société des amis des Noirs » de l'Abbé Grégoire – abolit en 1794 l'esclavage. Mais Napoléon s'empressa – sous l'influence dit-on de Joséphine de Beauharnais – de rétablir cet odieux statut quand il le put. Or, de nombreux Noirs, dont certains s'étaient engagés dans les armées de la République, refusèrent ce retour à l'ordre ancien et prirent les armes, dont le fameux Louis Delgrès, officier métis de grand talent. Et c'est donc à coups de canons que les troupes napoléoniennes commandés par le tristement célèbre général Richepanse reprirent possession de la Guadeloupe. L'épisode se finit tragiquement par le sacrifice de Delgrès et de ses compagnons, sacrifice dont on commémore le souvenir dans la forteresse Basse-Terre qui porte désormais le nom de Fort-Delgrès. Il fallut donc

¹⁹ Qui était génois comme chacun le sait.

²⁰ Les esclaves qui réussissaient à s'enfuir et s'installer dans les montagnes étaient appelés « les esclaves marrons ». D'où le terme « marronner ». Leur fuite ne durait malheureusement pas bien longtemps !

attendre 1848 pour que l'esclavage soit définitivement aboli, sous l'influence d'un homme politique alsacien et protestant, Victor Schœlcher. Les fils et filles d'esclaves n'ayant plus beaucoup envie de travailler dans les plantations de canne à sucre – et on les comprend –, les colons décidèrent alors de faire venir des côtes indiennes une main d'œuvre dont le statut de « salarié » n'avait pas grand-chose à envier à l'ancien statut. Ces travailleurs indiens – dont les contrats assuraient théoriquement le retour – s'installèrent le plus souvent de façon définitive en Guadeloupe, contribuant ainsi à créer dans ce territoire un nouveau métissage qui en constitue un des charmes les plus évidents. On doit aussi à cette population d'origine indienne quelques-uns des plats les plus savoureux des Antilles : le colombo (qu'il soit de poulet ou mieux encore de chèvre), les accras, les samossas. Et de nouvelles plantations comme celle du melon qui fait le délice des marchés métropolitains en hiver...

Le voyageur qui lit ses lignes peut se poser une dernière question, avant de se plonger dans des guides plus documentés : quand visiter la Guadeloupe ? Chaque période à son charme, et ses particularités : en février la tradition du Carnaval, avec une préférence personnelle pour le défilé de Basse-Terre ; à Pâques celle des baignades en mer, quand toute la population transhume vers les plages de la Grande-Terre avec tentes, sonorisation et ustensiles de cuisine ; Toussaint avec le culte des morts et les processions, où l'on ne ratera pas la visite du magnifique cimetière de Morne-à-Eau. Ou enfin à Noël, où toutes les familles se retrouvent autour d'un jambon au miel, un plat de poids d'Angole, après avoir vibré à un « chanter-Noël »²¹ collectif. On évitera cependant les mois de juillet et d'août, à cause du retour de nombreux Antillais vivant en métropole, ce qui rend les billets d'avion et les locations inabordables, ou encore à cause des pluies tropicales et des cyclones qui ponctuent cette période. Encore que, là aussi, les traditions se perdent, et que les cyclones aux effets dévastateurs ne sont plus aussi systématiques à cette période de l'année !

Les accidents de l'histoire, mais aussi une géographie unique, ont fait de la Guadeloupe ce qu'elle est aujourd'hui, pour le plus grand bonheur du voyageur qui sait prendre le temps de la découvrir : une terre de métissage et de contrastes, une population accueillante et éruptive, une culture riche et attrayante. Il faut donc se laisser tenter par cette aventure vers un de ces derniers « confettis » de la France ultra-marine, qui réserve de bien bonnes surprises.

Article publié dans le numéro 61 de la revue « Largevision Découvertes »,

²¹ Il s'agit d'une tradition de bon voisinage, les familles se réunissant chez l'un ou chez l'autre pour entonner des cantiques de Noël connus de tous, cantiques auxquels se mêlent parfois les battements d'un ka, instrument importé d'Afrique au moment de l'esclavage et qui rythmait les rares moments de fête que pouvaient s'accorder les esclaves sur les plantations.

Pour aller plus loin :

Le p'ti punch : tradition incontournable des Antilles, le p'ti Punch peut se dénommer aussi CRS car il est fait avec un peu de citron vert, du sucre de canne, et bien sûr une dose de rhum agricole (blanc de préférence). Le p'ti punch se déguste encore mieux avec quelques accras de morue et du boudin noir épicé.

Le Mémorial ACTe : magnifique édifice inauguré en 2015, qui se situe sur la darse de Pointe-à-Pitre, à l'endroit même où se trouvait au siècle dernier l'usine de canne à sucre Darboussier. La visite de ce mémorial permet de mieux comprendre ce que fut la traite des noirs pendant près de 3 siècles.

Deshaies : Peut-être notre endroit préféré en Guadeloupe. Les accros à la série « Meurtres au paradis » reconnaîtront près de l'église la maison qui sert de décor au commissariat de l'île de Sainte-Marie. Des collines boisées qui plongent dans la mer, un port de pêche aux couleurs vives, une grande anse au sable blanc inhabituelle en Basse-Terre... Coluche et Robert Charlebois ne s'y sont pas trompés, qui ont élu domicile dans une magnifique demeure au sommet d'une colline, qui a été reconverti il y a quelques années en parc floral !

Les chutes de la Basse-Terre : elles sont si nombreuses qu'il est impossible de les énumérer toutes. C'est d'ailleurs pour cela que les indiens Arawak nommaient la Guadeloupe « Karukera », ce qui signifie « île aux belles eaux ». Citons cependant les chutes du Carbet, la hauteur Lézarde, la chute aux Écrevisses et le saut d'Akoma qui offriront toutes l'occasion d'un peu de fraîcheur et d'une baignade bienfaisante.

H comme Hanoï

En 2010 Hanoï célébrait le millénaire de sa fondation. Elle devait son nom originel - Thang Long, « le dragon qui prend son envol » –, au premier empereur de la dynastie des Ly, dynastie qui régna de 1010 à 1225 sur le Vietnam, durée particulièrement appréciable dans l'histoire mouvementée du pays. De cette époque glorieuse, il ne reste plus grand-chose, à part les deux merveilles que sont le Temple de la Littérature et la Pagode du Pilier unique. Il est vrai que les dynasties qui se succédèrent prirent un malin plaisir à abattre les œuvres de leurs prédécesseurs, en particulier les fortifications édifiées à grand frais, et il y eut même un temps où la capitale du Vietnam fut installée par la dynastie des Nguyen à Hué, dans le centre du pays. C'est d'ailleurs cette même dynastie qui baptisa la ville d'un nouveau nom, « Hanoï », sans doute parce que le premier nom constituait un défi à sa fièvre centralisatrice. La ville prit donc seulement à la fin du XIX^{ème} siècle, sous le protectorat français, sa forme définitive. Forme qu'elle put conserver bien heureusement au cours du XX^{ème} siècle, malgré les terribles bombardements subis lors de la guerre contre les États-Unis, qui épargnèrent miraculeusement ses principaux monuments.

Hanoï signifie « dans la boucle du fleuve » et cette appellation explique toute la géographie de la ville, enserrée sur la rive droite du Fleuve Rouge par des digues et des lacs. En cercles successifs, on distingue d'abord les rues anciennes qui entourent le lac Hoan Kiem, ensuite les grandes artères du quartier colonial établies par les Français, enfin les quartiers plus excentrés et une banlieue tentaculaire qui ne cesse de se développer, entre centres commerciaux, zones industrielles et immeubles résidentiels. C'est évidemment le quartier historique, dont les 36 rues regroupaient jadis par corporation autant de métiers artisanaux, qui draine aujourd'hui le flux le plus important de touristes. Dans cet enchevêtrement de ruelles encombrées et de passages étroits, envahies par les motocyclettes, les cyclo-pousses et les taxis, il est bien plus difficile de se frayer un chemin que de s'y perdre. Pourtant les commerces s'y multiplient, des agences proposant des croisières dans la Baie de Halong aux échoppes de T-shirt, en passant par les galeries de peinture et les magasins de reproduction d'affiches révolutionnaires de la période de Ho Chi Minh. Et cela dans un ordonnancement bien différent de ce que fut la maison commerçante traditionnelle de Hanoï, dont on peut découvrir un exemple – superbement rénové avec l'aide de la Ville de Toulouse – au 87 rue Ma May, avec sa pièce de stockage et son arrière-cour, son autel des ancêtres et l'appartement privé de son propriétaire. Pour trouver un calme tout relatif, il faut aller sur les bords du lac Hoan Kiem, dont le nom littéralement signifie « l'épée restituée ». Une légende veut en effet qu'une tortue géante confia une épée magique à un modeste pêcheur vietnamien qui l'utilisa pour chasser l'ennemi héréditaire, les Chinois. Devenu empereur, et alors qu'il se promenait sur les bords du lac, il laissa cette épée s'échapper de son fourreau, et celle-ci fut emportée à jamais par la tortue au fond du lac. La leçon de cette histoire est que rien ne dure sur cette Terre. Sauf peut-être l'amour que se jurent les jeunes couples qui prennent d'assaut les bancs qui bordent le lac à la faveur du week-end, ou

la vitalité des vieillards qui tous les matins font leur gymnastique dans les allées et qui vous affirment sans ciller que l'on peut voir au lever du soleil l'ombre de la tortue mythique.

Au sud du lac Hoan Kiem s'étend la ville coloniale, tracée au cordeau par les Français, et qui recèle quelques joyaux que le gouvernement vietnamien conserve scrupuleusement. L'Opéra bien sûr, qui semble l'œuvre d'un élève de Garnier. Mais aussi l'ancien Palais du Gouverneur général, ou encore l'ex-école d'Extrême-Orient transformée en un musée consacré à l'histoire du Vietnam. Ces bâtiments côtoient des hôtels ou des magasins de luxe qui montrent que désormais la roue a tourné et que le Vietnam se lance, après la Chine, dans un modèle de développement alliant dirigisme politique et liberté économique. Se greffant naturellement sur la nature travailleuse et méthodique du peuple vietnamien, cette philosophie fait du Vietnam « un dragon qui prend son envol » à défaut d'être un Parangon de démocratie. Si l'on s'éloigne encore du centre vers l'Ouest, on trouvera les deux monuments les plus anciens de la ville : le Temple de la Littérature, qui célèbre les lauréats d'un grand concours qui se déroulait tous les trois ans et qui visait à sélectionner les futurs fonctionnaires de la cour (« les mandarins ») sur les principes de méritocratie de Confucius, et la Pagode bouddhique du Pilier Unique. Si on y ajoute sur les bords du lac de l'Ouest le Temple taoïste de Quan Thanh et la Cathédrale – sans grand intérêt il est vrai – du centre-ville, on a là un beau résumé du syncrétisme de la capitale, sachant que le seul véritable culte auquel communient les habitants de Hanoï, comme ceux de tout le Vietnam, est celui des ancêtres ! Le Mausolée de Ho Chi Minh, tout en marbre, n'en est-il pas le meilleur exemple ?

Un aperçu de ces monuments n'explique en aucune façon la fascination que peut exercer Hanoï. Il faut s'être perdu dans ces rues des vieux quartiers qu'aucun plan ne retrace fidèlement, s'être assis quelques minutes dans un restaurant à même le trottoir pour déguster une soupe de vermicelles, ou admirer l'énergie, la débrouillardise et la gentillesse des habitants pour être conquis par cette ville. Bien sûr quelques esprits malveillants la compareront à sa grande rivale du Sud, Ho-Chi-Minh-Ville, capitale économique du pays, où les buildings poussent comme des champignons, et qui ferait passer Hanoï pour une aimable sous-préfecture. Bien sûr les boutiques de Hanoï ne peuvent rivaliser en luxe avec celles de l'ancienne Saïgon. Bien sûr les nuits sudistes sont sans aucun doute plus exaltantes que les soirées de Hanoï, tout compte fait bien sages. Mais n'oublions pas que c'est la métropole nordiste qui a su conserver l'indépendance du Vietnam, c'est sa ténacité qui a permis au pays de survivre au cours du XXème siècle à deux guerres coloniales et à deux envahissements successifs, celui des Japonais (en 1945), puis celui des Chinois (en 1979) qui voulaient laver l'affront fait à leurs protégés Khmers rouges, chassés du pouvoir par les Vietnamiens. Aujourd'hui les gens de Hanoï – comme tous les Vietnamiens – ne sont pas loin de penser comme Montesquieu « que le doux commerce porte à la paix », et il faut reconnaître qu'ils s'y adonnent avec talent. Espérons cependant qu'ils sauront garder, malgré cette fièvre consommatrice, ce côté « provincial » et « bon enfant » qui donne à Hanoï son charme indéfinissable !

Ou H comme Hué

Comme dans tout guide qui se respecte, on peut commencer cet article par la question suivante : comment se rendre à Hué, l'ancienne capitale du Vietnam, située juste au sud du fameux 17^{ème} parallèle ? La première façon, la plus rapide et la plus confortable, est de prendre l'avion à Saïgon ou à Hanoï et d'atterrir directement à Hué en à peine une heure de vol, avec une exactitude depuis longtemps oubliée dans les aéroports parisiens. La seconde, plus héroïque, est d'emprunter le train au départ d'une de ces deux villes et d'accepter de passer de très longues heures (de douze à vingt heures !) dans des wagons bondées et brinquebalants, à s'arrêter dans des endroits qui ne figurent même pas sur votre guide du Vietnam et à partager la vie de vos compagnons d'infortune. La troisième, sans doute la plus intéressante, est de se rendre d'abord à Danang par un moyen à sa convenance, et de là prendre la route qui mène à Hué. Une centaine de kilomètres à parcourir en trois-quatre heures, selon que l'on prend un bus pour touristes, un car local ou un taxi, que l'on passe par le Col des Nuages ou que l'on emprunte le tunnel de la nouvelle route. Quelque soit son choix, c'est à une véritable remontée dans le temps à laquelle invite ce parcours, de la ville futuriste de Danang aux ponts et aux gratte-ciels impressionnants à l'ancienne cité impériale désormais inscrite au Patrimoine mondial de l'Humanité, des plages de sable blanc du golfe de l'ancienne Tourane aux berges broussailleuses de la rivière des Parfums.

La ville d'Hué, située dans un écrin de collines sur les bords de la rivière Sông Hu'ong (qui signifie « rivière des Parfums »), fut d'abord la capitale d'une modeste lignée de seigneurs locaux, dont l'influence ne dépassait pas les limites de ce qu'il était convenu d'appeler l'Annam, c'est-à-dire le Vietnam central. Il a fallu près de vingt ans de guerre pour que Nguyen Anh puisse se faire proclamer en 1792 empereur de tout le Vietnam avec, il est vrai, l'aide d'un évêque à l'esprit guerrier et de quelques mercenaires français. Prenant en 1802 le nom de Gia Long, il commença en 1805 de gigantesques travaux sur les bords de la rivière, qui menèrent à l'édification d'une cité impériale sur le modèle – toutes proportions gardées – de celle de Pékin. Celle-ci fut progressivement embellie par ses successeurs, malgré les saccages menés par les troupes françaises lors de la conquête, et cela jusqu'à l'abdication de l'empereur Bao Dai et à la fin de la dynastie des Nguyen en 1945. Il faut dire que, depuis près d'un siècle, Hué n'était plus qu'une capitale « fantoche », tant la mainmise des autorités coloniales françaises sur le fonctionnement du pays était totale. Désertée par ses courtisans et ses mandarins, la cité impériale connut ensuite les outrages de la seconde guerre du Vietnam. En effet, en janvier 1968, les troupes du Viêt-Cong, soutenues par les Nord-Vietnamiens, lancèrent la fameuse offensive du Têt, échec militaire mais grande victoire politique. Ils prirent d'assaut la citadelle, hissèrent le drapeau du Nord-Vietnam sur le bastion appelé le « Cavalier du roi » et tinrent 28 jours sous un déluge de feu, avant d'être contraints d'évacuer les lieux devant les forces conjuguées du Sud-Vietnam et des États-Unis. On estime que plus des trois-quarts des édifices furent détruits à cette occasion. Et il a fallu un long

travail de restauration sous l'égide de généreux pays donateurs pour reconstituer très partiellement ce qui fut l'une des splendeurs du Vietnam.

La ville historique de Hué est constituée en fait de trois ensembles concentriques : la citadelle qui englobe l'ensemble, avec ses fossés et ses épaisses murailles, puis la cité impériale avec ses lieux de pouvoir et de culte, et enfin la cité pourpre interdite, espace d'habitation du souverain. Le tout est désormais ouvert au public, même si certains bâtiments sont encore en réfection, et que d'autres n'ont jamais pu être reconstruits. L'imposante « Porte du midi », percée de cinq entrées – dont l'entrée centrale était réservée exclusivement au souverain – permet d'accéder à une grande esplanade agrémentée de deux bassins, puis au Palais du Trône, miraculeusement épargnée par les bombardements américains. C'est là, au milieu des sombres boiseries et des colonnes richement décorées, que les empereurs recevaient leurs visiteurs, écoutaient leurs doléances ou faisaient part de leurs décisions, il est vrai de plus en plus virtuelles. Au-delà on pénètre – si bien entendu l'on appartenait à la famille royale ou à sa cohorte de concubines, de servantes ou d'eunuques – dans la cité pourpre interdite. La déception du visiteur peut être grande tant la plupart des bâtiments furent détruits. Le théâtre royal, le palais de la reine-mère et quelques galeries donnent cependant un petit aperçu de ce qui fut une des cours les plus raffinées au monde, avec ses rites et ses codes. Une cour où l'empereur se faisait – paraît-il – préparer son thé avec la rosée recueillie au petit matin par ses serviteurs, et où il disposait de pas moins d'une centaine de concubines pour satisfaire ses plaisirs, raison pour laquelle la moitié des habitants de Hué s'estime descendante de la famille royale !

Heureusement, malgré les dégâts du temps et des guerres, on peut continuer à se promener dans les jardins aux senteurs d'eucalyptus et de lauriers-roses jusqu'à l'autre extrémité de la cité, admirer les bassins aux eaux vertes recouvertes de nénuphars et se reposer à l'ombre d'un bougainvillier. Puis, en revenant sur ses pas et en bifurquant vers le sud-ouest, visiter le temple du culte des empereurs Nguyen. Parfaitement restauré, ce temple construit par l'empereur Minh Mang rend hommage aux différents membres de la dynastie à avoir régné. Et il est précédé par le « pavillon de l'éclatante bienveillance venue d'en haut », à la lourde charpente et aux murs ocre, qui domine de ces trois étages l'ensemble de la cité.

En sortant de la cité impériale, on peut voir le bastion du « Cavalier du roi » qui arbore toujours fièrement le drapeau vietnamien mais qui ne visite pas, une batterie de canons de bronze chinois, et un magnifique bâtiment en bois qui abrite le musée d'art royal de Hué. Mais la ville ne se résume pas à la citadelle. Il faut aussi se promener sur la rive droite de la rivière des Parfums, le long du boulevard Le Loi, pour admirer de magnifiques maisons coloniales transformées en hôtels ou en musées, ou passer devant le lycée qu'a fréquenté au début du siècle dernier un étudiant qui prendra quelques années plus tard le nom Hô-Chi Minh et mènera son pays à l'indépendance. Et goûter au charme de cette ville qui a su garder un caractère

provincial avec ses échoppes de soieries, ses cafés près des embarcadères et son inéluctable « quartier des routards ».

L'activité bâtisseuse des empereurs Nguyen ne se limita pas à la cité impériale. Ils manifestèrent le souci de leur sort après-trépas et édifièrent des tombeaux en dehors de la ville, plus magnifiques les uns que les autres. On peut visiter ceux-ci à partir de Hué en empruntant un taxi ou en louant un deux-roues (vélo ou motocyclette). Ou mieux encore en remontant la rivière des Parfums, dans une promenade qui n'a – de notre point de vue – d'autre équivalent qu'une croisière sur le Nil entre Louxor et Assouan, sinon par sa longueur – la rivière des Parfums ne fait qu'une vingtaine de kilomètres – du moins par la beauté de ses sites. En fait ces tombeaux étaient au départ plutôt des maisons de campagne que les empereurs fréquentaient de leur vivant, et où ils construisaient un espace plus restreint destiné à constituer leur sépulture à leur décès.

Si l'on décide donc de prendre le bateau, il convient de commencer par le tombeau de Tu Duc, qui régna plus de 35 ans au milieu du XIX^{ème} siècle et qui vit son pays progressivement dominé par les Français. Tu Duc fut loin d'être un personnage sympathique, puisqu'il massacra une partie de sa famille, pourchassa cruellement les chrétiens, et réprima dans le sang la révolte des ouvriers lors de la construction de son tombeau, mais il faut lui reconnaître un certain goût lorsqu'il choisit l'emplacement de celui-ci. La villégiature de Tu Duc – appelé aussi dans un doux euphémisme « le Palais de la Modestie » – se situe dans une courbe de la rivière des Parfums, au milieu d'immenses étendues de pins. Les superbes appartements royaux qui surplombent un lac artificiel furent transformés à la mort de l'empereur en temples pour les divers membres de sa famille : femme, belle-mère et neveux préférés. Tu Duc eut même l'obligeance d'édifier un sanctuaire pour le repos de l'âme de ses concubines – au nombre d'une centaine – bien qu'aucune d'entre elles ne pût lui donner un enfant car il avait été victime des oreillons après l'adolescence... Quant au tombeau proprement dit, un peu à l'écart, il surprend par son caractère austère : une succession d'enceintes nues qui protège une pierre tombale dont on dit qu'elle n'a jamais accueilli le corps de l'empereur, celui-ci préférant méditer sur ses erreurs et ses crimes dans un lieu resté secret.

D'autres tombeaux peuvent être visités, comme ceux de Thieu Tri (père de Tu Duc), de Khai Dinh (père du dernier empereur Bao Dai) ou encore de Gia Long, fondateur de la dynastie. Mais nous avons une affection particulière pour le tombeau de Minh Mang, d'une part parce qu'il est le plus éloigné de Hué sur le fleuve – ce qui offre l'opportunité d'une belle balade en bateau –, d'autre part parce qu'il est le plus en harmonie avec son environnement naturel et sans doute le mieux conservé des tombeaux. Pourtant il fut le seul que son destinataire ne put contempler de son vivant, le règne de l'empereur ayant été – raconte-t-on – écourté par les intenses sollicitations que lui infligèrent ses 350 concubines !

Au retour de cette croisière, on peut visiter – toujours sur la rive gauche de la rivière des Parfums – la pagode de Thien Mu, qui signifie « la pagode de la Dame céleste ». Outre sa situation à l'entrée de Hué, cette pagode a le mérite de connaître encore une activité spirituelle intense, avec une école bouddhiste qui accueille de nombreux enfants, ainsi qu'une vénération particulièrement pour Thich Quang Duc, bonze de Hué qui s'immola en 1963 par le feu en plein Saïgon pour protester contre le caractère dictatorial du régime sudiste. La superbe voiture Austin bleu pétrole de ce moine est d'ailleurs conservée comme une relique. Et si le temps manque pour s'arrêter, on peut malgré tout admirer du bateau le grand escalier d'entrée de la pagode, qui mène à la tour octogonale en briques rouges à sept niveaux correspondant aux sept réincarnations du Bouddha.

Pour le voyageur pressé, trois jours peuvent suffirent à connaître tous les lieux remarquables de la ville de Hué. Il n'est sans doute pas bon d'y rester plus longtemps car on risque alors de ne plus en repartir, tant la douceur des lieux, la gentillesse des gens et la saveur de la cuisine peuvent ensorceler l'imprudent à jamais !

Article publié dans le numéro 50 de la revue « Largevision Découvertes »

L comme Las Palmas de Gran Canaria

Las Palmas, une métropole insulaire

Qui sait que la 8^{ème} agglomération d'Espagne se trouve... à moins de 250 km du Sahara Occidental et des côtes africaines ? À Gran Canaria exactement ! Las Palmas, qui compte près de 700 000 habitants avec sa banlieue s'étend sur plus de dix kilomètres au nord de l'île, entre le ravin de *Guiniguada* au sud et la presqu'île d'*Isleta* à l'extrême nord. Qui sait-on aussi que Las Palmas est tous les 4 ans la capitale de l'archipel des Canaries, en alternance avec Tenerife et qu'elle possède sans doute la plus belle plage urbaine du monde, las Canteras, qui déroule sur plus de 3 kilomètres son sable blond, ses grands hôtels et ses cafés ? Enfin qui sait que Las Palmas recèle un trésor patrimonial incomparable, des quartiers historiques de la vieille ville au quartier Santa Catalina, en passant par Triana, la ville du XIX^{ème} siècle ? Le voyageur peut être désarçonné en atterrissant à l'aéroport international et en longeant la côte bordé d'une mer inhospitalière d'un côté, d'immenses centres commerciaux de l'autre. Mais il trouve rapidement ses marques dans une cité accueillante et bourdonnante, qui recèle mille trésors ignorés par la plupart des touristes qui se précipitent à tort vers les grandes plages du sud.

La fondation de la ville de Las Palmas de Gran Canaria remonte au 24 juin 1478, lors de la conquête de l'île par le capitaine castillan Don Juan Rejon. La ville fut initialement baptisée *El Real de Las Palmas*, car elle fut fondée à l'emplacement d'une importante palmeraie qui lui donna son nom. La fin de la lutte avec les aborigènes Guanches et l'intégration de l'île de Grande Canarie à la couronne espagnole en 1483 permit à la ville de connaître une croissance continue et de devenir le centre politique et administratif de l'île. Cette prospérité fut fondé essentiellement sur le commerce de la canne à sucre et les exportations agraires vers l'Europe et l'Amérique, ce qui ne l'empêcha pas de subir de nombreuses attaques de pirates, attaques qui se prolongèrent jusqu'au XVIII^e siècle.

Pour découvrir la ville, il faut évidemment commencer par les centre historique, et pourquoi pas par la Catedral Santa Ana et sa grande place, gardée par huit statuts de chien grandeur nature en bronze, dont on ne connaît d'ailleurs pas l'origine. La façade austère de l'édifice ne séduit pas au premier abord. Pour s'émerveiller, il faut franchir le grand portail et pénétrer dans la nef. Là, c'est une succession de colonnes cannelées, finissant par des voutes en forme de palmiers sur le fond blanc du plafond, qui donne l'impression d'une forêt tropicale. L'autel, tout en acajou et en dorure ciselée, est tout aussi ébouriffant de richesse et l'on comprend qu'il ait fallu plus de cinq siècles pour finir la construction de l'édifice...

En revanche le Palais épiscopal, de l'autre côté de la place, présente peu d'intérêt. Il vaut mieux se perdre dans le dédale de ruelles et de placettes derrière la cathédrale bordé de belles demeures et d'édifices religieux, dont le fameux ermitage de San Antonio Abad où Christophe Colomb allait se recueillir...

Mais, à quelques dizaines de mètres de là, l'édifice le plus intéressant du quartier est assurément la Casa Colon, construite au XV^{ème} siècle dans un style gothico-Renaissance, et qui reçut en 1492 la visite de Christophe Colomb en route... pour les Indes. Une fois admirée la façade ocre ornée de balcon en bois, il convient de franchir la grande porte finement ciselé de ce qui constitue désormais un musée inégalable, consacré aux voyages de Colomb bien sûr, mais aussi à la peinture du XVI^{ème} siècle et, ultime hommage à une civilisation détruite à la suite de la découverte des Amériques par Colomb, à l'art précolombien.

La maison est découpée en trois patios entourés de balustrades en bois peint et reliés par des couloirs en pierre. La végétation luxuriante au milieu de la ville apporte une fraîcheur inattendue et salutaire, tandis que des perroquets et des aras venus des Amériques caquètent au milieu de la cour. Et on imagine sans peine le plaisir que Colomb a pris à s'abriter dans ce havre de paix avant de partir pour sa grande traversée, rassuré par les travaux conduits par les charpentiers du port sur la Santa Maria, la Pinta et la Nina !

Avec un peu de chance, les visiteurs pourront profiter sur la place d'un concert ou de danses traditionnelles qui leur montreront la richesse du patrimoine canarien... Le quartier est aussi riche en musées comme le Centro Atlantico de Arte moderno et surtout le Museo Canario, considéré comme le plus important musée archéologique des Canaries, qui rend justice aux premiers habitants de l'île. À moins que lassés de tant de richesses et de culture, les visiteurs préfèrent se diriger vers les rues pavées qui bordent le grand marché de la Vegueta. C'est là un festival de couleurs et d'odeurs, une profusion de fruits et de légumes venant de trois continents, un bouquet de cris, d'exclamations et de coups de klaxons aussi. Mais ce sont sans doute les étals de poisson qui retiendront le plus leur attention, tant ils sont fournis et paraissent prêts à orner les tables des restaurateurs les tout proches, qui attendent avec impatience à l'heure de midi les premiers clients.

L'avenue Calvo Soteto – une autoroute urbaine comme on ne devrait plus en faire – marque la frontière avec le quartier plus récent de Triana, dont les riches immeubles du XIX^{ème} siècle marquent s'il en était besoin la période de prospérité qu'a connu la ville en cette époque, les pirates ayant disparu et le commerce avec l'Amérique du Sud et centrale étant à son zénith. Dans ce quartier anciennement peuplé de marins et d'ouvriers, on y trouve encore quelques belles églises et monastères baroques, désormais enserrés dans ce nouveau quartier livré aux arts (un peu) et au commerce (beaucoup). Nous ne citerons que l'église San Francisco, dont la magnificence égale les plus beaux édifices de la vieille ville.

Si on ne pourra éviter la Calle Triana, sorte de résumé kitch de tous les styles architecturaux du XIX^{ème} et XX^{ème} siècle, et malheureusement de toutes les franchises commerciales possibles et inimaginables, on se déportera légèrement vers

l'ouest pour admirer le théâtre Perez Galdos, bâtiment élégant inauguré depuis plus de 100 ans et toujours symbole de la culture canarienne.

Décidemment Benito Perez Galdos, né en 1843 à Las Palmas et mort en 1920 à Madrid, est le grand homme de l'île, en tout cas le plus consensuel si on ne veut pas rouvrir les débats autour de la personnalité contesté de Juan Negrin, président de la République espagnole en exil. Perez Galdoz est l'auteur de nombreux romans, dont son chef d'œuvre, Fortunata y Jacinta, comparé parfois, mais sans doute de façon excessive, à « Guerre et Paix » de Tolstoï. Sa maison natale est d'ailleurs toute proche – de l'autre côté de la Calle Triana – un charmant hôtel particulier avec un patio et une véranda posée sur de fines colonnes.

Dans le quartier, vous ne pouvez manquer l'Ilustrisimo Gabinete Literio, avec sa façade richement décorée, sa tour centrale et ses deux tourelles latérales. Il s'agit désormais d'un ancien théâtre transformé en restaurant, musée et salle d'exposition. Les rues avoisinantes regorgent d'hôtels particuliers de la fin du XVIIIème siècle et du début du XIXème, aux façades colorées, un vrai régal pour les yeux. En empruntant malgré tout la Calle Triana vers le nord, les visiteurs arrivent sur un grand espace vert entouré de demeures plus modernes, le Parque San Telmo. Avec son kiosque à musique, ses stands de fête foraine pour les enfants, il invite à un repos bien mérité sur une des terrasses centrales.

Mais il faut malgré tout jeter un œil sur son ermitage, jadis lieu de recueillement éloigné de la ville et aujourd'hui au cœur de la ville commerciale et administrative, et admirer son magnifique retable que contempla aussi Christophe Colomb ! Le nord du Parc San Telmo marque la fin de la ville au XIXème siècle et l'emplacement de l'ancien port. Au-delà c'est la ville moderne, construite au XXème siècle, avec le quartier de Santa Catalina et surtout la plage de las Canteras... Un quartier moderne, avec ses rues et ses avenues coupées au cordeau, qui ressemble à tous les quartiers récents des villes espagnoles. On y trouve bien sûr le gouvernement régional, le marché central, le nouveau port, de grands hôtels et des immeubles de bureau. Pourtant la présence à l'est d'une plage de sable doré de plus de 3km change tout ! La plage de Las Canteras est l'opposée des grandes plages du sud. Elle est fréquentée essentiellement par les habitants de Las Palmas, qui y viennent le soir après le travail, ou le week-end en famille. On y joue au volley-ball, on y mange des glaces, et dans les bars environnants on y boit la bière locale, avec d'autant plus de plaisir que la grande marque canarienne – la Tropical – faillit disparaître à la fin 2008. Endroit populaire, bruyant s'il en est, avec une population bigarrée venant d'Afrique ou d'Amérique Latine apportant sa cuisine et sa musique (on peut y goûter d'excellentes arepas vénézuéliennes par exemple).

Et si tout cela paraît fatigant, il est encore possible de monter sur les hauteurs résidentielles du quartier avec une vue à couper le souffle sur la vielle. Ou encore de se réfugier dans le parc de Santa Catalina pour trouver un peu de verdure et

de fraîcheur, parc où se trouve le plus bel hôtel de la ville, au nom éponyme. Construit en 1890 avec une architecture originale, l'hôtel San Catalina a accueilli les personnalités les plus prestigieuses de passage dans l'île. On dit même qu'Agatha Christie y avait ses habitudes et qu'elle y a écrit quelques-uns de ses romans. Rien que pour le coucher de soleil, il est bon de grimper jusqu'à sa terrasse pour découvrir le magnifique panorama du port, et avec un peu de chance, le plus haut sommet d'Espagne, le Teide, orgueil de la rivale de toujours, Tenerife, à près de 70 km de là.

Pour aller plus loin

Le centre de l'île.

Un voyage à Gran Canaria ne serait pas complet sans une excursion dans la partie montagneuse de l'île. Si l'on aime les routes pentues et étroites, si l'on aime les paysages grandioses de roches et de ravins, si l'on aime les villages aux maisons blanches et aux toits rouges nichés dans un creux de vallon autour de son église, alors il ne faut pas hésiter à prendre une voiture et partir à l'aventure, affrontant parfois les changements de temps, du brouillard et de la pluie à la canicule.

Une première étape incontournable est la petite ville de Teror, capitale religieuse de l'île, où l'on admirera la basilique de la Vierge du Pino, lieu de pèlerinage pour tous les catholiques de Gran Canaria et même au-delà. À l'extérieur relativement sobre s'oppose à l'intérieur une profusion baroque de peintures religieuses, de colonnes ouvragés et de chapiteaux sculptés, sans oublier pas moins de quatre autels, dont le fameux maître-autel ruisselant d'or, qui laisse pantois tous les visiteurs.

Il faut ensuite parcourir les rues pavées autour de la basilique, bordées de magnifiques demeures du XVII et XVIIIème siècle, aux balcons en bois et aux façades peintes. Tout cela témoigne de la prospérité de la région aux cours des siècles passés, due surtout au maraîchage et à l'agriculture.

Après Teror, la route continue à grimper en direction du sud, vers la Croix de Tejeda. C'est le point central de l'île, à ce titre incontournable. C'est également le point de départ de nombreuses randonnées. Il suffit d'emprunter le chemin face au parador quelques centaines de mètres pour bénéficier d'un point de vue imprenable sur ce paysage époustouflant de montagnes tourmentées et de vallées profondes. Avec en ligne de mire, entre les genêts par le vent légèrement balancés, les deux merveilles des lieux, la Roque Nublo et la Roque Bentayga. Sur la gauche la Roque Nublo est le symbole de l'île, un doigt triomphant de près de 80 mètres de haut, à plus de 1800 mètres d'altitude, tournée vers le ciel. Un peu plus bas sur la droite, moins élancée mais tout aussi impressionnante, la Roque Bentayga fut longtemps un refuge troglodyte et un lieu de prière pour les indiens Canarii. Et entre les deux

rochers se déroule un paysage majestueux propre à enthousiasmer les marcheurs, quand le temps s'y prête bien entendu !

En effet le temps peut être changeant et le paysage se noyer dans la brume, ne laissant surnager que la silhouette inquiétante de la Roque Nublo. Il est alors plus prudent de descendre vers Tejeda, village resplendissant au détour d'un lacet, avec ses maisons blanches et ses toits de tuile ocre, autour de son clocher immaculé. Certains préféreront éviter l'arrêt poursuivre jusqu'à Artenara, le village le plus haut de Gran Canaria, surplombant à plus de 1200 mètres une vallée profonde et tourmentée d'où l'on a une vue imprenable sur la Roque Bentayaga. Peu importe, il convient de savoir saisir la beauté des lieux et l'intensité du moment !

La longue descente vers Las Palmas par Moya permet enfin de découvrir au milieu d'une immense pinède la Caldera de Galdar. Une caldera est une vaste dépression circulaire résultant en général d'une éruption explosive, qui vide les poches sous-jacentes et provoque un effondrement. La végétation se développe sur les bords mais jamais vraiment au centre de la caldera.

De la Caldera de Galdar on peut voir jusqu'à la côte au milieu d'une mer de nuages, mais aussi avec un peu de chance le mont Teide, le plus haut sommet d'Espagne qui culmine à 3718 mètres d'altitude, mais qui a la mauvaise idée de se trouver à... Tenerife, soit plus de 70 km de Gran Canaria !

Le coup de cœur : Telde

On ne quittera pas Gran Canaria sans visiter Telde, la seconde ville de l'île. Sur la route côtière du sud, mais légèrement à l'intérieur, elle constitue sans doute la meilleure synthèse de la richesse patrimoniale des Canaries, mais aussi des désordres circulatoires d'une croissance urbaine mal maîtrisée. Mais si on parvient au sommet de la ville et on réussit à s'y garer, c'est un enchantement tant la rénovation du centre historique a été menée avec succès. De l'Iglesia San Juan au musée León y Castillo, ces quartiers traditionnels offrent en effet au promeneur une agréable détente, avec leurs rues calmes et ombragées et leurs jardins fleuris à la lisière de la campagne qui invitent le promeneur à la flânerie.

À paraître dans le numéro 73 de Largevision Découvertes

L comme Lisbonne

Entre nostalgie et optimisme...

Lisbonne, la capitale la plus occidentale de l'Europe continentale, aux confins du nord de l'Afrique, avait dès l'origine vocation à se tourner vers le large. Sur les bords du Tage, à quelques encablures de l'océan, il n'y avait pas meilleur endroit pour partir à la conquête de la route des Indes ou du Nouveau Monde. C'est ce que firent d'ailleurs les célèbres marins Vasco de Gama et Magellan, l'un doublant le Cap de Bonne Espérance pour atteindre les Indes, et l'autre entamant le premier tour de la Terre²². En revanche un des rois du Portugal avait refusé quelques années auparavant les services d'un certain... Christophe Colomb, qui avait le tort d'être génois et de penser que la Terre était ronde. En désespoir de cause, celui-ci gagna la confiance du roi d'Espagne et partit de Séville afin d'atteindre les Antilles puis les côtes américaines. Le Portugal se consola par l'annexion du Brésil grâce au traité de Tordesillas signé avec l'Espagne, ainsi que par la conquête de nombreuses colonies en Afrique et en Asie. Celles-ci firent sa gloire et pendant quelques temps sa fortune, avant que la malédiction d'un afflux trop important d'or ne paralysât son économie.

Des malheurs, Lisbonne en connut beaucoup d'autres, du tremblement de terre de 1755, raconté par Voltaire dans son roman « Candide », à l'incendie de 1988 qui dévasta le centre-ville, en passant par la dictature de Salazar, un catholique furieusement conservateur qui maintint le pays sous la chape de plomb d'un ordre moral suranné pendant des décennies et l'engagea dans des guerres coloniales perdues avant même d'avoir commencées. Peut-être ces événements ont-ils été à l'origine de cette nostalgie que l'on perçoit en parcourant les rues du quartier d'Alfama, d'où s'échappent les tristes mélodies du Fado, ou en grim pant les pentes du Bairro Alto que peinent à avaler les tramways vieillissants qui ont fait la réputation de la ville. Mais Lisbonne, c'est aussi une furieuse envie de vivre, exprimée le temps d'une Révolution aux Œillets qui a chassé les derniers vestiges de la dictature et du colonialisme, envie de vivre qui éclate aux terrasses des cafés et dans les caves des restaurants de la place du Rossio, ou encore en amont du Tage, dans les quartiers futuristes édifiés à l'occasion de l'exposition universelle de 1998 en même temps que le second pont sur le Tage, le pont Vasco de Gama... Tout un symbole ! Oui, il faut accepter les deux faces de cette ville fascinante, passer de la joie à la tristesse, de la contemplation à l'excitation, des collines qui dominent le fleuve aux quartiers à fleur d'eau comme Baxia, éternellement menacés par un prochain tsunami ! Oui, il faut prendre le fameux tramway 28 qui vous conduit dans une promenade fascinante des hauteurs du Bairro Alto au pied du Castelo Sao Jorge, des quartiers résidentiels de Rato autour de l'Avenida da Liberdade aux ruelles populaires du Chiado ! Oui, il faut quitter Lisbonne pour quelques jours ou quelques années pour mieux y revenir, comme ces émigrants qui ont peuplé l'Amérique du

²² Magellan mourut en fait aux Philippines le 27 avril 1521. C'est son second – Juan Sebastian Elcano – qui prit le commandement de l'escadre et fit la première véritable circonvolution de la Terre.

Sud et l’Afrique, qui se sont mélangés plus qu’aucun autre peuple européen, de l’Angola au Mozambique en passant par le Brésil, pour un jour revenir mourir dans une riche demeure de Sintra pour les plus chanceux, dans les quartiers pauvres de Mouraria ou Graça pour le plus grand nombre ! Oui, il faut apprécier une des 365 manières de cuisiner la bacalau²³ dans une auberge chaleureuse aux murs recouverts d’azulejos²⁴, puis s’abimer en dévalant les escaliers et franchissant les coursives dans un de ces bars du bord du Tage où résonnent dès la tombée de la nuit les accents déchirants du fado immortalisés par Amalia Rodrigues.

Toute découverte de Lisbonne commence par la place Dom Pedro IV, plus communément appelé le Rossio. Le Rossio est sans conteste l’âme de Lisbonne, tant par sa situation centrale que par ses cafés, ses commerces et surtout ses pâtisseries et ses marchands de journaux, les uns n’allant pas sans les autres. C’est là que se déroulèrent les grandes manifestations d’avril 1974 qui mirent fin à la dictature déclinante de Caetano, le pâle successeur de Salazar, ainsi que les échanges parfois musclés entre les militants d’extrême-gauche venus de toute l’Europe pour soutenir – ou combattre – la tentative de radicalisation de la Révolution des Œillets conduite quelques mois plus tard par le Parti communiste portugais et une frange de l’armée portugaise. C’est là que se réunissent les Lisboètes chaque fois qu’un événement important agite la ville. C’est là qu’on discute aussi bien les résultats de l’équipe nationale de football que des dernières élections législatives. C’est de là qu’on peut emprunter une de ces rues piétonnes qui descendent vers la Place du commerce, prendre un café avec un pastel de nata sur une terrasse, et bien entendu si l’on parle portugais un journal où l’on commente le prochain match du Benfica ou les derniers exploits de Cristiano Ronaldo qui a eu le mauvais goût de s’expatrier au Real Madrid. Pour qui s’étonne du caractère régulier des rues du quartier, qui n’a rien à envier à la symétrie de Manhattan, on rappellera qu’il fut reconstruit par le Marquis de Pombal au lendemain du grand séisme de 1755, avec un souci d’harmonie que l’on attribua à la proximité du constructeur de la ville avec la Franc-Maçonnerie et à sa dévotion pour le Grand Architecte de l’Univers.

Par les rues adjacentes on peut rejoindre ensuite le Bairro Alto, soit en empruntant un des funiculaires qui escaladent la colline, soit en préférant l’elevador de Santa Justa, un ascenseur construit par un élève de Gustave Eiffel. Ou pour les plus courageux que l’on monte tout simplement à pied par ces rues en pente pavées avec soin... Après tout ce n’est pas l’Himalaya ! Le promeneur se retrouve là dans un quartier plein de vie, avec ses cafés bien entendu, mais aussi ses librairies et ses galeries de peinture, quand le tout ne se mélange pas. On a même la possibilité, le temps d’une photo, de s’asseoir à côté d’une statue en bronze de Fernando Pessoa, le grand écrivain portugais que tout un peuple vénère sans forcément l’avoir lu, et surtout d’admirer le panorama d’un des belvédères (appelés miradouros) qui

²³ Nom portugais de la morue dont on dit qu’il existe une recette pour chaque journée de l’année.

²⁴ Les azulejos sont des carrés de faïence vernissés et bleutés dont la mode fut introduite au XV^{ème} siècle.

surplombent la ville, que cela soit celui de Sao Pedro de Alcantara, ou encore celui de Santa Catarina où les amoureux aiment à se prélasser au soleil.

On peut cependant préférer au Bairro Alto les quartiers tout aussi authentiques situés au nord de Baixa, et que domine la silhouette austère du Castelo Sao Jorge : Mouraria, Graça et bien entendu Alfama... Alfama le quartier le plus emblématique de Lisbonne, que l'on atteint en prenant le fameux tramway 28 qui n'a rien à envier en termes de dénivellation aux trams de San-Francisco. Alfama est un quartier dont le nom d'origine mauresque évoque les anciennes fontaines rencontrées de-ci de-là, dans un entre-lac de rues, de coursives et d'escaliers, peuplés de pêcheurs, de marins et d'artisans, désormais marqué par la profusion des cafés, restaurants et bars où l'on peut écouter un fado de plus ou moins bonne qualité, à des prix parfois prohibitifs. Malgré la horde de touristes dont on fait bien évidemment partie, il faut absolument se rendre à Alfama, y déguster un plat de bacalau sur une terrasse ombragée, et surtout s'y perdre à l'ombre de ses ruelles, avant de déboucher sur une place inondée de soleil et d'admirer la façade blanchie d'une église bordée de palmiers, avec en arrière fond les reflets bleutés du Tage et de ce qu'il est convenu d'appeler la mer de Paille²⁵... Il n'y a pas à Lisbonne de point de vue plus magique ! Et puis il faut y revenir le soir, afin de boire un verre de porto ou de ginja²⁶, écouter deux guitares langoureuses et se donner le frisson de parcourir un quartier mal famé, ce qu'il n'est pas !

Mais il ne faut pas oublier que Lisbonne fut aussi une ville royale, qui abrita une des cours les plus prestigieuses d'Europe, à défaut d'être une des plus drôles. Pour cela rien de mieux que de se rendre à Belem en prenant le tramway 15 devant la gare maritime de Cais do Sodré. Celui-ci vous mènera à destination à travers un dédale de friches industrielles et de docks, et en passant sous le Pont du 25 avril. Belem, symbole de tous les rêves de grandeur du Portugal, qui vit partir tant d'expéditions maritimes, et en premier lieu celles de Vasco de Gama et de Magellan. Il faut bien évidemment visiter tout d'abord le Mosteiro dos Jeronimos²⁷, construit en 1496 par le roi Manuel 1^{er}, celui-ci étant à l'architecture ce qu'Henri le Navigateur fut aux premières découvertes, avec son magnifique cloître qui abrite les restes de Fernando Pessoa, et son église aux dimensions impressionnantes où reposent côte à côte Vasco de Gama et Luis de Camoes, le grand poète national, ce qui montre tout l'amour que les Portugais portent à la littérature. Puis longer ensuite à pied le Tage, du grandiose monument des Découvertes construit en 1960 pour célébrer les pages les plus glorieuses de l'histoire du Portugal à la Tour de Belem, castelet tarabiscoté à l'embouchure du fleuve dont on doute de la valeur militaire mais qui figure dans tous les livres d'images de Lisbonne...

La visite de Lisbonne ne peut se conclure sans une excursion « hors les murs », en particulier si on bénéficie d'une fin de semaine ensoleillée. À la station

²⁵ On appelle ainsi une large baie formée par le Tage face à Lisbonne, qui pourrait constituer son estuaire bien que le fleuve se rétrécisse ensuite du côté de Belem en se jetant dans l'Océan.

²⁶ Alcool de cerise très sucré que l'on sert dans un verre... en chocolat. Excellent pour le régime !

²⁷ Traduit en français par monastère des Hiéronymites, il est en fait lié à l'ordre monastique de Saint Jérôme.

balnéaire à l'architecture bétonnée d'Estoril on préférera la destination de Sintra, lieu de villégiature d'été des rois du Portugal, au milieu des collines arborées qui séparent Lisbonne de la côte atlantique. Pour cela il convient de prendre pour une somme modique le train à la Gare du Rossio, tout à côté de la place du même nom. Si l'on parvient à résister aux vendeurs de circuits touristiques qui se pressent autour de la gare d'arrivée, on se rendra à pied au Palacio nacional, solide bâtisse blanche ornée de deux immenses cheminées coniques qui abrita les séjours de plusieurs générations de rois du Portugal. Outre les cuisines royales, on admirera le dédale de coursives et de jardins qui abrita les plus furieuses conspirations, et on appréciera à chaque fenêtre un paysage unique : d'un côté le regard portera jusqu'à la mer, de l'autre il s'arrêtera à la stature sombre imposante du Castelo dos Mouros qui domine la ville. À moins qu'il se laisse aller en contre-bas à la contemplation de la Quinta da Regaleira, étrange demeure baroque du XIXème, œuvre d'un facteur Cheval qui a fait fortune au Brésil et qui a mis une partie de son argent dans la réalisation de ce rêve éveillé confié à l'architecte Luigi Manini (1848-1936). Les plus courageux, après cette visite et un repas léger dans une des auberges qui parsèment la ville, grimperont à travers des jardins aux parfums capiteux jusqu'au Castelo dos Mouros, rappelant aux visiteurs que la contrée fut occupée pendant quelques siècles par les Arabes. Ils pourront même pousser jusqu'au Palacio de Pena, château rouge et ocre du début du siècle dernier qui trône sur la colline voisine, construction totalement « kitsch » d'un des derniers rois du Portugal, et qui semble inspirée avant l'heure par un dessin animé de Walt Disney (à moins que cela fût le contraire).

Quitter Lisbonne après de si riches émotions constitue une déchirure, et le voyageur a l'impression d'emporter avec lui un peu de cette nostalgie qui habite la ville. Mais qu'il chasse bien vite au fur et à mesure que la certitude qu'il y reviendra grandit dans son esprit.

Article publié dans le numéro 63 de la revue « Largevision Découvertes »,

Quelques bonnes adresses

Pour boire un verre

On n'échappera pas aux terrasses touristiques du quartier d'Alfama, en particulier sur le belvédère de Santa Luzia (Miradouro de Santa Luzia), au pied de l'Église Sao Miguel. Mais la vue y est tellement belle qu'on ne peut pas regretter de devoir la partager avec ses contemporains !

Pour parcourir la ville

Bien évidemment la balade dans le tramway numéro 28 est incontournable. Remarquons cependant qu'il fait rarement l'ensemble du trajet d'une seule traite. Quand on vient du quartier d'Alfama, il faut donc le plus souvent descendre à la

Praça da Figueira, tout à côté du Rossio, pour aller chercher l'autre tronçon sur la Praça Luis de Camoes, au beau milieu du Bairro Alto. Mais cela évite sans doute de se retrouver bloqué dans une rue du quartier Baixa.

Au cimetière de Prazeres, terminus de ce tronçon, il est plus judicieux de prendre le tramway numéro 25 pour retourner dans le centre-ville et visiter ainsi les quartiers sur les bords du Tage qui ont aussi leur charme.

Pour manger de la bacalau

Les endroits ne manquent pas pour déguster la fameuse bacalau, comme la façon de l'accommoder, que l'on soit dans le quartier Baxia, dans le Bairro Alto ou bien à Alfama. Il ne faut pas hésiter à pousser la porte d'un de ses restaurants populaires où se presse la population modeste des ouvriers du port ou des employés du quartier, on est rarement déçu et jamais ruiné !

Pour écouter du fado

Là aussi le visiteur a l'embarras du choix, mais sans doute avec plus de risques, ne serait-ce que d'un point de vue financier. Il faut préférer aux endroits aux devantures clinquantes près des grandes artères les endroits discrets au fond des ruelles. À ce titre nous ne pouvons que conseiller le restaurant « Guitarras de Lisboa », Rua Jardim do Tabaco dans le bas du quartier d'Alfama : une porte cochère dans une rue mal éclairée qui ouvre sur une grande salle décorée de façon rustique, avec sur scène deux guitaristes talentueux qui accompagnent trois chanteuses de fado qui se succèdent. En espérant que l'endroit existera toujours lorsque vous vous y rendrez !

Pour déjeuner à Sintra

Il faut bien évidemment éviter les multiples terrasses qui entourent le Palacio nacional et grimper par les petites rues en direction du Castelo dos Mouros. Là, en haut d'un escalier, une belle demeure aux couleurs ocre, une petite terrasse à l'ombre d'un tilleul, quelques tables à la vaisselle dépareillée et des chaises en osier. Vous êtes arrivés au restaurant « Tascantiga » (anciennement nommé Pateo do Garret) ! Des produits naturels, des recettes simples (sandwiches et tapas), un accueil et un service chaleureux... On ne demanderait qu'à rester là jusqu'au soir, avant de reprendre le dernier train pour Lisbonne.

Et pour aller plus loin :

Il ne faut pas hésiter à parcourir les rues de Lisbonne en tenant en main le petit livre que Fernando Pessoa a consacré à sa ville, « Lisbonne », édité en poche dans la collection 10/18. Une mine d'informations historiques et géographiques sur les différents quartiers de la ville et sur ses musées.

M comme Madère

Madère, au nom si évocateur, est constitué par un confetti d'îles posées au milieu de l'Atlantique, exposées à toutes les aventures maritimes vers l'Amérique et à toutes les tempêtes. C'est d'ailleurs à une tempête que l'on doit la découverte officielle de l'archipel, en 1418, par les navigateurs portugais Joao Gonçalves Zarco et Tristao Vaz Teixeira qui trouvèrent refuge sur l'île de Porto Santo, et qui aperçurent dit-on les hauts sommets de l'île principale à travers la brume, à environ quarante kilomètres de là. Mais certains avancent que Madère était en réalité l'île d'Éole, qui reçut la visite d'Ulysse au cours de son Odyssée, ce dernier emportant dans sa besace le plus sympathique des vents, Zéphyr. Et d'autres que ce fut là que périrent les Roméo et Juliette anglais en voulant échapper à la colère de leurs géniteurs, Roberto Mac Kean et Anne Dorset. Quoi qu'il en fût, les Portugais trouvèrent l'endroit stratégique et non dénué de charmes, et ils en prirent possession au nom du roi du Portugal, Henri le Navigateur, qui – comme son nom ne l'indique pas – ne prit jamais la mer ! Ils ne furent pas les seuls à trouver l'endroit agréable puisque Christophe Colomb en personne y passa plusieurs années après avoir épousé la fille du gouverneur de l'île de Porto Santo, la jeune Felipa Feliz Perestrelo, et cela avant de se lancer dans les grandes traversées qui lui permirent de découvrir l'Amérique centrale. Refuge, Madère le fut aussi pour les têtes couronnées de l'Europe du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle, d'Elisabeth d'Autriche dite Sissi au dernier roi d'Italie, Humberto, en passant par l'ultime empereur d'Autriche, l'infortuné Charles 1^{er}, et sa femme Zita. La statue de Charles 1^{er} – béatifié en 2004 par le pape Jean-Paul II – se trouve d'ailleurs sur le parvis de l'Église de Monté, où celui qui n'a pas réussi à arrêter les fureurs de la première guerre mondiale – trahi par Georges Clémenceau avec lequel il avait entamé des négociations – peut contempler de toute sa hauteur la magnifique baie de Funchal et le jardin tropical de la ville, troublé simplement par le balancement des cabines d'un des plus grands téléphériques du monde qui découpe l'horizon de part en part...

Qu'est-ce qui a pu attirer des personnages aussi célèbres sur ces quelques cailloux rocheux peut-on se demander lorsque l'on pose pour la première fois son pied sur l'île, un peu rebuté par ses hautes falaises, ses volcans abruptes et ses plages de sable noir ? Le voyageur ne tarde pas à le découvrir, même s'il arrive par le monumental aéroport de Santa Cruz conquis de haute lutte sur la mer : la diversité des paysages, la clémence du temps, la luxuriance de la végétation et la gentillesse des habitants.

L'archipel de Madère est d'abord caractérisé par la diversité de ses îles, de l'île éponyme hérissée de sommets vertigineux à l'île de Porto Santo, langue de terre sablonneuse, des îles Désertas, transformées en réserve naturelle et désormais interdites au public aux Selvagens sauvages. Et même dans l'île principale, les contrastes sont grands entre la côte nord-ouest, soumise à des pluies abondantes, et la côte sud-est au climat presque tropical. Au nord-ouest des paysages très verts, une végétation dense et des arbres altiers. Ailleurs des paysages arides et rocailleux, aux

herbes rabougries. Ce déséquilibre a d'ailleurs entraîné la création à travers l'île d'un réseau de rigoles appelées « levadas », réseau qui permet d'acheminer l'eau vers les zones les plus propices à la culture et de se rendre à pied dans les lieux inaccessibles par la route ou les chemins normaux. Il est cependant nécessaire pour le marcheur de se munir d'une lampe de poche car de longs tunnels ont dû être parfois creusés dans le rocher afin de faire passer les « levadas » aux endroits les plus difficiles.

Des sommets de l'île – le Pico Ruivo culmine à 1861 mètres – aux plages de sable noir, on passe de la forêt *laurifère* classée au patrimoine mondiale de l'humanité, où s'épanouit le fameux cèdre de Madère appelé aussi « juniper », aux plantations de bananiers et de canne à sucre cultivées sur des terrasses surplombant la mer, en passant par les plateaux dénudés où l'on peut se laisser surprendre par le brouillard comme sur le Paul da Serra, et bien entendu par les vignobles qui produisent ce vin fameux dans le monde entier. Avec cependant une abondance de fleurs que le climat toujours clémente laisse prospérer en toute saison, y compris sur le bord des routes : orchidées bien entendu, mais aussi genets, lupins, bruyères, fougères arborescentes, et autres lauriers géants qui peuvent atteindre les 30 mètres... Les conditions y sont si propices à la diversité de la flore que de généreux mécènes ont financé quelques-uns des plus beaux parcs botaniques du monde, où des jardins japonais voisinent avec des parterres méditerranéen bordés de vases d'Anduze. On imagine sans peine que la même diversité biologique se déploie au fond de la mer, ce dont témoignent les étals du marché aux poissons de Funchal : des espadons aux reflets argentés côtoient d'affreuses murènes verdâtres, tandis que des sabres noirs à la gueule patibulaire cohabitent avec des cabillauds destinés à composer le plat national du Portugal : la *bacalau*, c'est-à-dire une brandade de morue baignant dans l'huile d'olive, que l'on sert avec des pommes de terre et des oignons.

La population de Madère est à l'image de cette diversité : un vieux fond européen mélangé à un air de Brésil et des accords de la Caraïbe. Car les allers-retours ont été nombreux au cours des siècles : de Madère à l'Amérique du Sud dans les périodes fastes, de l'Amérique du Sud vers Madère quand les conditions se sont faites plus difficiles sur le continent, comme actuellement au Venezuela. Est-ce que cela explique la mélancolie, et parfois même la tristesse, que l'on devine dans les yeux des habitants ? Ici pas de movida jusqu'aux petites heures du matin, ou encore moins de carnivals endiablés. Pas de chants écerclés non plus, ni de danses lascives... Juste un accueil chaleureux dans les tavernes, avec le sourire plein de retenue au coin des lèvres que donne le sentiment de vivre dans un lieu privilégié, en accord avec une nature riche mais exigeante. Sauf peut-être lorsque l'on se laisse aller à déguster un doigt de vin de Madère, ce vin que le temps et le roulis des bateaux au fond des tonneaux ont transformé en un breuvage aux saveurs uniques, digne des dieux... Voyager à Madère donne le sentiment de se rapprocher un peu de ces derniers. Et quitter Madère de s'en éloigner à jamais !

Article publié dans le numéro 52 de Largevision Découvertes

Ou M comme Marie-Galante

« L'Express des Îles » s'éloigna lentement du quai dans un bouillonnement d'eau sale. Peu à peu la place de la Victoire encadrée de palmiers royaux disparut de la vision des voyageurs, ainsi que le marché grouillant de touristes de la Darse et les bâtiments modernes de la capitainerie. Le bateau longea les quais désaffectés du quartier Carénage, désormais livrés aux belles de nuit dominicaines et aux trafiquants de drogue, puis s'engagea dans le chenal à grands renforts de sirènes, obligeant une barque de pêcheurs à se dérouter. Le relief de la Basse-Terre était encore enserré dans la brume matinale, et seul se découpait avec netteté l'archipel des Saintes, avec son chapelet de terres battues par les eaux et le vent. A gauche, on apercevait les constructions enlaidies de la Marina, et les mâts des bateaux de plaisance qui se balançaient doucement, tandis qu'à droite se déroulait la fine ligne de la mangrove peuplée de cormorans et de hérons blancs. Quelques minutes après, la navette franchit la barrière de corail et gagna la haute mer. Le panorama qui s'offrit alors aux voyageurs parut à Vincent un éblouissement de début du monde : d'un côté, la Grande Terre qui s'effilait jusqu'à la Pointe des Châteaux et les contreforts de la Désirade ; de l'autre Marie-Galante, qui ressemblait à un trait de fusain qu'un peintre imprudent aurait tiré sur la mer bleue. On ne devinait pas encore ses plages bordées de cocotiers et ses criques accueillantes, ses doux vallonnements et ses hameaux tranquilles. Juste une silhouette régulière qui barrait l'horizon, improbable sentinelle au milieu de l'océan.

Vincent s'installa à la proue du navire et observa autour de lui le curieux mélange de touristes et d'autochtones qui se rendaient à Marie-Galante. Les uns réalisaient sans doute un rêve de brochure sur papier glacé, les autres rentraient chez eux pour le week-end. Il n'y avait pourtant de part et d'autre ni animosité, ni curiosité déplacée. Au débarcadère, chacun irait de son côté : les uns vers les restaurants de bord de plage et les petits hôtels du bourg, les autres à l'intérieur des terres, dans les habitations qui les avaient vus naître, au milieu des champs de canne et des pâturages [...]

La vue des côtes bleutées de Marie-Galante dans la brume matinale procura à Vincent une paix qu'il n'avait plus éprouvée depuis longtemps. Un vol de mouettes accompagna le bateau durant les dernières minutes du voyage : les maisons de Grand Bourg se dessinaient désormais nettement sur les flancs calcaires d'une colline et une excitation perceptible gagna les passagers de « l'Express des Îles ». Vincent referma le guide, qu'il rangea dans une des poches de son sac, et il se pencha par-dessus le bastingage. L'eau était si claire que l'on voyait le fond, des débris de coraux, quelques blocs de ciment, et un banc de poisson que le ronronnement du moteur attirait. Le bateau accosta sur l'unique quai de Grand-Bourg dans une joyeuse cohue, le flux montant des passagers laissant à peine aux arrivants la possibilité de descendre. Vincent quitta le navire parmi les derniers, et se dirigea vers une petite baraque en planches qui faisait office de bureau de location de voiture. Il dut attendre plusieurs

minutes qu'une employée nonchalante finît de bavarder au téléphone et daignât examiner son permis de conduire et sa carte bleue. Il prit pour 24 heures une Peugeot 106 – le temps qu'il jugea suffisant pour s'installer – et se fit indiquer la route de Capesterre de Marie-Galante. Plus d'ailleurs par acquis de conscience que par réelle nécessité, car il suffisait de suivre la côte vers l'est. Mais la fille lui fut reconnaissante pour cette marque de confiance et le gratifia d'un sourire.

Habitué qu'il était à sa Renault « Espace », Vincent eut du mal à caser ses longues jambes sous le volant. Et il lui sembla que la vue était étrangement limitée dans les véhicules de cette taille. Mais il s'en voulut immédiatement de ces préventions, signe qu'il ne s'était pas totalement débarrassé des oripeaux du vieil homme. Dès la sortie du bourg, il longea une longue plage de sable jaune bordée de cabanes de pêcheurs, devant lesquels reposaient des embarcations colorées, des nasses à langoustes et des filets. Cela aurait pu être une image de carte postale, si ce n'était pas simplement la réalité des gens de Marie-Galante, qui tiraient de la mer l'essentiel de leurs revenus. Puis Vincent dépassa une caserne de pompiers aux véhicules flambant neufs, et un petit aérodrome coincé entre la route et la mer. La piste ne devait guère faire plus de 600 mètres, et Vincent se rappela avec nostalgie les aérodromes de brousse qu'il avait connus au Cameroun. En particulier celui de N'Gaoundéré, où son avion avait atterri un jour en catastrophe. Les passagers avaient dû se réfugier dans une buvette tenue par un vieux blanc *boucané*, tandis qu'un mécano avait escaladé l'aile avec une boîte à outils. À la nuit tombante, ils avaient pu poursuivre leur voyage. Et ce fut ainsi que Vincent avait appris que l'on pouvait réparer un avion avec un tournevis !

Une zone inhabitée et balayée par les vents séparait Grand-Bourg de Capesterre. On n'y voyait aucun arbre, juste une lande d'arbustes maigrichons et obliques, tandis qu'en contrebas de la route, la mer s'écrasait sur des amoncellements de rochers noirs. Le bourg de Capesterre se découvrit à lui au détour d'un virage. Une plage de sable blanc derrière un rideau de cocotiers, un quai et quelques embarcations de pêche, des maisons en planches et une mairie en béton construite dans les années 50. La gendarmerie de l'île était à Grand-Bourg, la sucrerie et les quelques activités industrielles à Saint-Louis. Seuls des fils électriques et quelques antennes de télévision témoignaient de l'intrusion de la modernité. Vincent s'arrêta devant l'unique boulangerie du village, qui faisait aussi office d'épicerie et de buvette, et il s'enquit de la chambre qu'il avait réservée. Une des vendeuses le conduisit à l'étage par un escalier qui se trouvait derrière la boutique. Il y avait là un petit appartement dont un côté donnait sur la rue, et l'autre sur une terrasse qui dominait la mer. La chambre et le salon étaient sommairement meublés, les rideaux en madras aux fenêtres défraîchis, et les ustensiles dans la cuisine d'un autre âge. Mais, luxe inestimable, il y avait un climatiseur flambant neuf dans la chambre, et une télévision trônait dans le salon ! La vendeuse s'éclipsa rapidement, annonçant que la patronne passerait dans la matinée, et Vincent put s'installer tranquillement. Il disposa ses quelques vêtements dans l'armoire, les livres qu'il avait emportés sur la table de chevet, et le micro-ordinateur sur le guéridon du salon. Puis il s'accouda à la terrasse. Il eut un

mouvement de recul : le soleil était désormais au plus haut du ciel, et la partie métallique de la balustrade chauffait comme un tison sortant du feu. Il allait devoir s'habituer ! À ses pieds, une petite route, utilisée uniquement par les pêcheurs dont les bateaux mouillaient à quelques encablures, passait entre la maison et la mer. Et à l'horizon les côtes accidentées de l'île de la Dominique – refuge des derniers indiens Caraïbes et des nègres marron – se découpaient, masse plus sombre dans l'azur. Cette vision eut l'effet de balayer ses derniers doutes : c'était bien l'endroit où il devait échouer. Il ne désirait désormais rien d'autre que cette modeste solitude, ponctuée d'un tissu d'habitudes. Le lever du soleil, les promenades sur la plage ou à l'intérieur de l'île, quelques lectures bien choisies pour ponctuer la langueur des jours. Et préparer avec sérénité l'événement le plus important de sa vie : sa propre mort !

Vincent enfila un maillot de bain et partit à pied le long de la plage de la Feuillère. Ses chaussures de voile se remplirent de sable, et il se dit qu'il aurait besoin d'une paire de sandales. Il s'écarta des groupes de baigneurs, et marcha plusieurs centaines de mètres avant de se décider à poser sa serviette près d'une cabane de pêcheur qui semblait abandonnée. Adossé à un cocotier, il regarda longuement la mer, ne se lassant pas du miroitement des eaux turquoise qui se jouaient de l'ombre des nuages, et des vagues qui se brisaient sur la barrière de corail. Puis il se glissa dans l'eau fraîche et diaphane. Pour l'occasion, il avait ressorti de vieilles lunettes de plongée, et il nagea jusqu'aux premiers récifs de corail. Le spectacle qu'il découvrit là, à quelques mètres sous l'eau, était d'une beauté saisissante : des balistes colorées formant des sarabandes joyeuses autour du nageur, des sergents majors striés et des poissons-perroquets bleutés se faufilant à travers les failles du récif, des anémones de mer agitant leurs bras dérisoires au gré du ressac. Et une murène qui guettait sa proie. C'était un hymne à la vie, à la douceur des îles, à cette communion jamais totalement dissoute entre l'homme et la nature, et Vincent en aurait pleuré d'émotion sous ses lunettes. Mais il n'avait plus l'habitude de plonger en apnée, et il ressentit comme un étourdissement qui l'obligea à remonter à la surface, puis à revenir lentement vers la plage. Il resta étendu de longues minutes sur le sable. C'étaient les prémisses des semaines qui lui restaient à vivre : des douleurs lancinantes qu'il ne pourrait atténuer qu'à coup de drogues, des crises ponctuées de vomissements et de nausées, et de longues phases d'engourdissement. À ce moment-là il eut envie de crier ou d'éclater en sanglots. Heureusement personne n'était là pour contempler sa détresse, et il en éprouva un modeste soulagement...

Extrait de la nouvelle « Chez Anastasia », non publiée.

Ou encore M comme Mékong

Bien qu'en langue thaï son nom signifierait « la mère de tous les fleuves », le Mékong est loin d'être le fleuve le plus long d'Asie, ni le plus puissant. Il fut même décrété non navigable par ses premiers explorateurs venant d'Europe. Son rayonnement résulte plutôt de la place stratégique qu'il tient au cœur de l'Asie du Sud-est, à son régime hydraulique si particulier, et peut-être aussi à la mythologie qu'il a inspirée chez un certain nombre de voyageurs et de romanciers aux siècles derniers, de Francis Garnier à Alexandre Yersin, de Pierre Loti à Marguerite Duras en passant par Jean Hougron ou Pierre Benoit.

Prenant sa source dans les hautes montagnes de l'Himalaya, le Mékong arrose successivement six pays, de la Chine au Vietnam en passant par la Birmanie, le Laos, la Thaïlande et le Cambodge, avant de se jeter dans la Mer de Chine en un delta immense qu'il enserme de ses « neuf bras ». Pendant ce voyage il abreuve une population de près de 100 millions d'habitants, arrose deux capitales – Vientiane et Phnom Penh –, sert de frontière à trois pays (le Laos, la Birmanie et la Thaïlande) et irrigue une des zones de rizières les plus fertiles du monde. On pourrait ajouter qu'un de ses affluents a donné naissance à la plus grande civilisation d'Asie – celle d'Angkor – et que le contrôle de son cours sera sans doute un des enjeux géostratégiques majeurs de la prochaine décennie.

Pourtant le Mékong n'est pas un « long fleuve tranquille ». Cela commence par sa longueur, qu'on peine à mesurer : entre 4 300 et 4 800 kilomètres, au gré de la localisation de sa véritable source. Et puis à ses méandres, ses chutes, ses débordements, ses crues et ses sécheresses. N'est-il pas d'ailleurs le seul fleuve dont un des affluents inverse son cours au moment des moussons ? En effet le Tonlé Sap, qui se jette dans le Mékong au cœur de Phnom Penh, voit ses eaux refluer vers le lac du même nom par la force du courant qui dévale de l'Himalaya, quadruplant ainsi la surface de cette vaste étendue poissonneuse qui alimente les grands bassins de la cité d'Angkor.

Les explorateurs du XIX^{ème} siècle ont découvert le Mékong dans la souffrance et la peur, de son estuaire à sa source, du sud vers le nord, de l'actuel Vietnam jusqu'au fin fond de la Chine, à l'image de Francis Garnier et d'Ernest Doudart de Lagrée, ce dernier laissant d'ailleurs sa vie dans cette aventure, quelque part dans le Yunnan, épuisé par la maladie²⁸. Pourtant il semble plus naturel d'en descendre le cours, en commençant peut-être par l'ancienne cité royale de Luang Prabang, inscrite au patrimoine de l'Humanité. Là, au milieu des douces collines du Nord Laos, le fleuve paraît s'assagir... Pas pour longtemps il faut en convenir. Mais il est agréable de parcourir les rues calmes de cette Venise asiatique, de visiter ses nombreuses pagodes et de croiser cette multitude de bonzes aux tenues safran qui quémangent leur pitance quotidienne dans des écuelles moyenâgeuses. Et de laisser

²⁸ Francis Garnier finit lui, quelques années plus tard, décapité par des « Pavillons noirs » non loin d'Hanoï.

porter son regard à la tombée du jour vers les dentelles de montagnes qui découpent l'horizon, à l'image de ces estampes à l'encre de Chine que l'on propose aux touristes dans les échoppes du centre-ville.

Puis il faut s'arrêter à Vientiane, capitale modeste et encore préservée du pays, pour quelques temps encore. Là, le fleuve redevient une frontière avec l'ennemi héréditaire de la Thaïlande, pourtant si proche par la langue, la religion et la culture. On ne manque pas d'ailleurs de vous expliquer, lorsque vous visitez les temples les plus fameux de la ville, que Bangkok s'enorgueillit toujours de Bouddhas de jade pillés lors de la conquête de Vientiane et jamais restitués à leurs propriétaires légitimes. Heureusement un pont appelé Pont de l'Amitié rejoint désormais les deux rives, avec une zone franche qui rassemble les deux peuples dans une débauche d'activités commerciales plus sûrement que les longs discours de leurs dirigeants. Étonnement les berges du Mékong à Vientiane gardent un caractère champêtre avec leurs guinguettes en bois où l'on peut boire la célèbre bière Lao et déguster du poisson braisé au rythme de chants patriotiques ou de musiques populaires, comme dans une fête de l'Humanité exotique. On y trouve même un « village africain », peuplé de Nigériens que la Chine toute proche avait appelés dans la perspective des Jeux Olympiques d'été pour apprendre l'anglais aux Pékinois. Ces enseignants improvisés se révélèrent de biens piètres pédagogues, mais des orfèvres dans les trafics en tous genres. De guerre lasse, le gouvernement chinois les a expulsés et ils ont trouvé refuge dans le pays le plus proche et le plus accueillant de la région, à savoir le Laos, où ils tiennent des débits de boissons dans des baraquements de fortune près du fleuve, non loin de l'imposant bâtiment qui abrite l'autorité de régulation du Mékong, commune à 4 des 6 pays concernés (Thaïlande, Laos, Cambodge et Vietnam).

Autre capitale traversée par le Mékong, après qu'il a parcouru tout le sud du Laos : Phnom Penh. Le fleuve gagne en majesté, même s'il s'égare parfois dans ses méandres et se sépare en plusieurs bras. En témoigne la magnificence du Palais Royal, où plane encore l'image tutélaire de Norodom Sihanouk, insubmersible souverain du Cambodge pendant près de 40 ans – avec une interruption, il est vrai –, qui a connu la domination française puis américaine, la dictature de Pol Pot et l'envahissement par les Vietnamiens. Désormais Phnom Penh est livré à l'affairisme du pouvoir local, à l'appétit des puissances voisines (Chine, Thaïlande et Vietnam bien entendu, mais aussi Corée du Sud) et aux grands projets immobiliers. Les 4x4 rutilants des ONG américaines côtoient les chariots brinquebalants des vendeurs à la sauvette, ou encore les fauteuils roulants des nombreuses victimes de guerre, tandis que de toutes jeunes filles n'hésitent pas à vendre leurs charmes dès la tombée de la nuit aux abords de la rue Pasteur. Il est même prévu, dernier outrage au fleuve, de transformer le plus grand lac formé par ses circonvolutions (le lac Boeung Kak) en une importante zone d'habitat résidentiel... Non, on n'est pas obligé d'aimer Phnom

Penh, malgré le charme de ce parc au centre-ville couronné d'un petit temple²⁹ qui a donné son nom à l'antique cité, et que peuplent des cynocéphales bouffis à force de manger des cacahouètes offertes par les passants !

Tous les fleuves vont à la mer ! dit-on. Mais de quelle façon ? Quittons bien vite Phnom Penh pour gagner le delta, immense entrelacs de rizières, d'îles broussailleuses et de canaux qu'irriguent les ramifications du Mékong. Sur les cartes murales de nos écoles républicaines, il est facile de repérer cette excroissance limoneuse à la pointe de l'Asie du Sud-est qui empiète sur le bleu usurpé de la mer de Chine, et qui portait du temps de la colonisation le nom de « Cochinchine ». La région fut longtemps considérée comme le fleuron de la colonie, avec sa production d'hévéas et de noix de coco, et ses ressources halieutiques inépuisables. Tout en nourrissant les nombreux rêves de gloire et de fortune des rejetons ratés des grandes familles de métropole, qui finissaient plus sûrement dans les bras de quelque concubine intéressée qu'à la tête de puissants empires commerciaux. C'est là que l'on trouve ces maisons au bord de l'eau montées sur pilotis, ces bateaux à quai servant de domicile et d'échoppe, ou encore ces fameux marchés flottants représentés désormais sur tous les guides accompagnant les voyageurs au Vietnam. Nulle part ailleurs l'expression « fleuve nourricier » semble aussi justifiée... Il est dit que l'on peut y faire plus de deux récoltes de riz par an, qu'il suffit de planter un piquet pour avoir un mois après un arbuste pliant sous ses fruits, et de plonger son filet dans les eaux boueuses pour en rapporter poissons-chats géants, perches et autres pangas. La réalité est sans doute moins séduisante. L'assèchement du fleuve et surtout sa salinisation provoqués par les multiples barrages en amont compromettent l'irrigation des rizières, à l'image de l'exploitation maternelle décrite par Marguerite Duras dans « Un barrage contre le Pacifique ». Par ailleurs les poissons-chats géants du Mékong disparaissent inexorablement, les pangas sont élevés dans des nasses sous les maisons en pilotis, se nourrissant de tous les détritiques domestiques, et les jeunes filles des villages les plus reculés sont obligées de convoler en tristes noces pour quelques millions de dong avec des paysans chinois célibataires dont on organise spécialement la venue de leur lointaine province....

Pourtant ne résistez pas au plaisir d'emprunter une de ces embarcations qui sillonnent le fleuve, que cela soit le luxueux bateau de croisière au nom évocateur de « l'Amant » – en hommage justement à Marguerite Duras – ou une péniche lourdement chargée dédiée au transport de marchandises, ou encore la barque d'un modeste pêcheur qui se faufile dans les canaux au milieu des palétuviers, afin de découvrir, bercé par le clapotis d'une rame ou le ronronnement d'un moteur, la puissance de ce fleuve qui a dévalé les montagnes de l'Himalaya, arraché les terres riches des hauts plateaux laotiens et bravé les cascades de Paksé pour irriguer le delta de ses bienfaits, attirant une population industrielle qui saura vous offrir en signe d'hospitalité une tasse de thé au miel ou encore un fruit aux effluves particulièrement

²⁹ Selon la légende, ce temple aurait été édifié par une certaine madame Penh au sommet d'un monticule (le terme Phnom signifiant « pointe » ou « colline »).

malodorantes mais à la chair succulente. À moins que vous décidiez de suivre l'exemple du Moine aux noix de coco, fondateur d'une de ces sectes éphémères qui se développèrent sous l'occupation américaine, et qui trouva refuge dans une île en face de la ville de Mytho, moine pour le moins original qui se vantait de ne vivre qu'en se nourrissant – comme son surnom l'indique – de noix de coco, et de coucher tous les soirs au milieu de trente vierges sans jamais en toucher aucune !

Article publié dans le numéro 46 de la revue « Largevision Découvertes »

P... comme Porto

La métamorphose d'une ville

C'était en juillet 1975. La révolution des œillets, qui défit la plus vieille dictature d'Europe, avait un peu plus d'un an. Deux jeunes étudiants français arrivaient en stop à Porto, après avoir quitté le matin même Lisbonne. Une Lisbonne en effervescence, une Lisbonne où tout était prétexte à discussions enflammées, une Lisbonne où s'écrivait une nouvelle page de l'histoire du Portugal ! Comme la ville de Porto leur sembla triste, sous la torpeur du soleil estival, accablée par la misère : les rues défoncées, les façades des immeubles décrépies, les ordures délaissées sur les trottoirs que se disputaient des chiens faméliques. Telle était l'image que Porto, la grande ville du Nord, leur laissa : une ville du tiers-monde au cœur de l'Europe ! Une image forcément faussée et injuste, mais une image que dissipait à peine la dégustation de quelques verres de Porto sur les quais du Douro. Alors ils n'eurent qu'une hâte, repartir vers le nord, vers un de ces villages au milieu des oliviers et des vignes alignées avec soin, où des amis portugais qui étudiaient en France les attendaient. 45 ans après, un de ces deux étudiants revient à Porto, un peu moins jeune, un peu moins élancé, beaucoup moins de cheveux, et il peine à reconnaître cette ville, tant elle a changé. Bien sûr il y a toujours le Douro qui la traverse, il y a toujours ces caves de vin de Porto qui bordent ses quais, (il y a toujours ces magnifiques églises aux façades aux faïences bleutées appelées azulejos). Et puis au sommet de la colline qui domine la ville, cette imposante cathédrale-forteresse qui semble résister à tous les assauts, même celui du temps. Mais dans les quartiers du centre, c'est à une activité frénétique auquel il assiste : les maisons que l'on ravale, les rues que l'on éventre et que l'on repave, les magasins dont les vitrines s'ornent des derniers vêtements à la mode. Et puis tout ce monde qui se presse dans les cafés près de la gare de Sao Bento, ou sur les quais du quartier Ribeira, ou encore sur le tablier vertigineux du pont Dom Luis, dont la construction est due à un élève de Gustave Eiffel. Oui, en cet été 2019, dernier été avant la crise sanitaire, dernier été d'insouciance, toute l'Europe s'est donné rendez-vous à Porto... C'est l'endroit où il faut être, où il faut prendre des « selfies » face à la citadelle pour les « poster » sur une de ces applications dont il est désormais impossible de se passer. Tels sont les fruits de 45 ans de démocratie, de 45 ans de construction européenne, de 45 ans d'ouverture et d'échanges, résultat du « doux commerce » cher à Montesquieu !

Au départ modeste comptoir romain, il s'en est fallu de peu que Porto ne devienne la capitale du Portugal à l'issue de la période de reconquête sur les Maures. D'ailleurs le nom de Portugal n'est-il pas dérivé de Porto ? Et n'est-ce pas à Porto que naquit Henri le Navigateur, sans doute le plus connu des princes portugais bien qu'il n'ait jamais navigué ? Mais sans doute l'estuaire du Douro était-il moins propice à la navigation de grands bateaux que celui du Tage ? À moins que le caractère rebelle de ses habitants ait été un obstacle insurmontable à la domination de la couronne portugaise ?

Sa bonne fortune, c'est évidemment aux produits de l'arrière-pays que Porto la doit, cette province du Haut Douro riche en fruits, en légumes et bien sûr en vignobles. Que serait Porto sans le vin qui porte son nom ? Pour s'en persuader, il suffit de longer les quais sur la rive gauche du Douro, dans le quartier dénommé Vila Nova de Gaia, où s'alignent les entrepôts et désormais comptoirs de dégustation aux noms prestigieux : Sandeman, Ferreira, Porto La Cruz, Ramos Pinto... Nous nous arrêterons là car la ville compte plus d'une quinzaine de caves ! Mais il serait dommage de se limiter à la simple visite des chais, cette boisson aussi divine soit-elle, car Porto recèle bien d'autres richesses architecturales et culinaires ! Il faut sans doute, au prix d'une escalade un peu raide, commencer la découverte de Porto par la cathédrale de Sé qui domine la ville avec sa silhouette imposante. S'agit-il d'ailleurs d'une cathédrale ou d'un château fort ? Il serait bien malaisé de le dire. On appréciera surtout la vue qu'offrent ses remparts sur la ville, avec ses clochers et ses toits, et en contre-bas les larges boucles du Douro qui serpente au milieu des collines.

Non loin de là on appréciera la Tour des Clercs à l'architecture baroque, connue surtout pour être la plus haute du royaume (plus de 75 mètres). Seule une solide motivation peut vous convaincre de gravir ces plusieurs centaines de marches avant d'atteindre le sommet. Et puis il convient de se diriger vers les rues commerçantes de Porto, entre la gare Sao Bento (où on admirera les superbes azulejos de la salle des pas perdus) et le marché Bolhao (si la rénovation de celui-ci est finie), sans doute un des plus vivants et authentiques du Portugal...

De là, en suivant la pente douce des rues piétonnes, on se dirigera vers le quartier Ribeira qui borde le fleuve, un concentré d'églises aux façades bleutées et d'immeubles aux balcons en fer forgé. Si l'on aime le baroque flamboyant, on visitera l'église Sao Francisco, dont la nef regorge de boiseries sculptées et de dorures. Ou sinon on préférera le style néo-classique de l'impressionnant Placio da Bolsa, construit au milieu du XIXème siècle, et qui correspondrait aujourd'hui à une chambre de commerce ou à une bourse aux valeurs. En revanche on n'échappera pas à une promenade sur les quais du Douro, au pied du magnifique pont Dom-Luis qui figure sur toutes les cartes postales de la ville.

On admirera là l'harmonie des maisons, surtout lorsque le soleil couchant irise les façades multicolores, tout en se régaland du spectacle des barges qui sillonnent le fleuve, hier destinées à transporter les barriques de vin, aujourd'hui à transporter des hordes de touristes. Et de l'autre côté du fleuve on regardera les devantures chamarrées des entrepôts des principaux producteurs et négociants de Porto qui cherchent à retenir l'attention du chaland. On peut cependant préférer à cette agitation touristique les quartiers plus calmes en aval du fleuve, où l'on peut se rendre avec l'antique tramway qui longe le fleuve.

Il ne faut donc pas rater le jardin du Palais de cristal et surtout le musée du romantisme. Endroit magnifique s'il en est, qui domine l'embouchure du fleuve, à tel point qu'il a su séduire un roi en exil. Il s'agit de Charles-Albert, dernier roi du

Piémont et de Sardaigne, qui élit domicile dans cette maison blanche aux belles proportions qui surplombe le parc, et qui se fit enterrer dans une modeste chapelle à la pierre grise et au toit vermoulu dans le parc. Seule déception, le Palais de cristal, magnifique serre aujourd'hui disparue et remplacée par une énorme verrue arrondie en béton et en cuivre servant à accueillir des concerts et des spectacles folkloriques... Charles-Albert doit s'en retourner dans sa tombe !

Bien sûr ces quelques lieux ne résument pas l'intérêt de Porto. Il convient de faire un tour si on a le temps à la librairie Lello e Irmao, un petit joyau dédié à la littérature, avec des rangées de livres qui grimpent jusqu'au plafond. On ne ratera pas en particulier l'escalier extravagant en son centre, qui aurait inspiré l'auteur de Harry Potter et qui explique sans doute la curiosité disproportionnée que suscite l'endroit.

On appréciera aussi le midi boire une bière fraîche ou déguster une brandade de morue dans le quartier plus populaire qui se situe autour de l'église des Carmélites, église aux murs recouverts d'azulejos, même si malheureusement les câbles du tramway en défigurent la façade principale. Enfin le soir, on n'hésitera pas à revenir sur ses pas et à emprunter la plus grande rue commerçante de Porto, Santa Catarina, pour prendre un thé avec quelques pastéis de nata en fin d'après-midi au « Majestic Café », pur joyaux « art déco » avec ses moulures et ses miroirs garantis d'époque ! De quoi prendre quelques forces avant de redescendre dans le quartier Ribeira et finir sa soirée à une terrasse de café où se bouscule une jeunesse insouciant et heureuse, qui ne se souvient pas que le Portugal a connu une des dictatures les plus dures d'Europe, et a conduit d'interminables guerres coloniales aux confins de l'Afrique australe jusqu'au milieu des années 1970. Vive la paix, la démocratie et la liberté sur les berges du Douro !

À paraître dans le numéro 72 de la revue « Largevision Découvertes »

Pour aller plus loin

La vallée du Douro

Le fleuve du Douro qui se jette dans l'Atlantique en aval de Porto constitue l'artère vitale et l'âme du nord du Portugal. Il prend pourtant sa source en Espagne, à près de 900 kilomètres de son embouchure, à 2 160 m d'altitude, dans la sierra de Urbión appartenant à la cordillère ibérique, dans la province de Soria. Il serpente ainsi pendant 612 km sur les hauts plateaux espagnols, avant de marquer pendant 122 km la frontière entre l'Espagne et le Portugal. Mais ensuite, pendant ses 206 derniers kilomètres, il est totalement portugais et constitue un élément essentiel de la vie économique et culturelle de la région. En effet ce sont sur ses rives, exactement entre Peso da Régua et la frontière espagnole, que sont produits et vinifiés ces raisons magiques qui font le vin de porto. C'est ensuite sur ses eaux que le précieux breuvage est descendu vers Vila Nova de Gaia où il est commercialisé et désormais offert à la

dégustation des touristes. Cela se faisait jusqu'à une période récente à l'aide de barques à fond plat appelés rabelos. Le transport du vin de porto ne se fait désormais plus par bateau, mais le souvenir de cette activité fluviale reste vivace, et les nombreuses rabelos transformés en bateau de croisière en portent témoignage. En train ou en bateau, remonter le Douro constitue d'un enchantement. On pourra s'arrêter d'abord à Vila Real, agréable ville universitaire, où l'on peut visiter la Casa de Mateus, un magnifique palais du XVIII^e siècle entouré d'agréables jardins. Le bâtiment en lui-même est un chef-d'œuvre baroque attribué à Nicolau Nasoni, l'architecte qui a également imaginé la tour Clérigos à Porto. Plus près du centre-ville, se trouvent d'autres sites remarquables, tels que la Casa de Diogo Cão, la Capela Nova et la cathédrale de Vila Real.

En remontant le fleuve, on arrive ensuite à Peso da Régua, une ville riveraine située au cœur de la vallée du Douro. Au XVIII^e siècle, elle constituait la base du commerce du vin de Porto, car c'est là que les tonneaux étaient mis dans des bateaux en bois pour être acheminés vers Vila Nova de Gaia. Aujourd'hui encore, le vin du Haut-Douro doit passer par cette ville avant d'atteindre Porto. L'attraction de la ville est sans nul doute le Museu do Douro. Installé dans un ancien entrepôt, ce musée moderne retrace l'histoire de l'industrie du vin dans la région du Douro. Bien entendu on n'échappera pas à la sortie à la dégustation des meilleurs vins de Porto.

On poursuivra sa route ensuite vers Lamego, charmante ville qui regorge de monuments historiques et de quelques caves qui proposent notamment des vins mousseux, en n'omettant surtout pas de s'arrêter au Miradouro de Sao Leonardo da Galafura, où un inoubliable point de vue s'offre au regard du touriste. Entre les boucles du fleuve, accrochés aux collines et écrasés de soleil, se déroulent jusqu'à l'horizon les vignobles dont les fruits ont fait la réputation mondiale de la région. Le voyageur en train lui pourra pousser jusqu'à la petite ville de Pinhao où il aura la chance d'être accueilli dans une des plus belles gares du Portugal. Construits au XIX^e siècle, ses murs sont décorés de carrelage peint à la main qui célèbrent le voyage du vin de Porto, des vendanges au stockage dans les caves de Vila Nova de Gaia.

Mais quel que soit le moyen de transport utilisé, on n'oubliera pas au cours de l'étape de midi de déguster un sandwich de chorizo avec une bière bien fraîche à l'ombre d'un des figuiers qui ornent les berges du Douro, ou bien de prendre un peu de hauteur pour admirer l'un des plus beaux paysages du Portugal.

Le vin de porto

Produit uniquement dans la haute vallée du Douro, le porto doit son goût si particulier à l'ajout au cours de la fermentation du jus d'une eau-de-vie de raisin appelée « brandy ». Cette opération stoppe la fermentation, conservant le sucre du jus

et donnant ainsi au vin sa douceur et sa rondeur, tout en lui permettant de titrer à plus de 18 degrés. Le vieillissement renforce ses qualités, pour le plus grand bonheur des amateurs.

Le porto doit son succès à... Colbert. En effet c'est à la suite d'un embargo décidé par le royaume de France vis-à-vis de l'Angleterre, que celle-ci – grande consommatrice de vin de Bordeaux, se tourne vers le Portugal grâce au traité de Methuen en 1703³⁰. Les difficultés de transport du vin portugais incitent un négociant anglais d'ajouter de l'alcool pour en arrêter la fermentation. Ainsi est né le vin de Porto !

Le succès du porto entraîne comme on s'en doute des excès et le marquis de Pombal, ministre du roi Joseph 1^{er}, décide en 1756 de délimiter la zone de production à la haute vallée du Douro, entre Peso da Regua et la frontière espagnole, et d'édicter un cahier des charges. Ainsi est née la notion d'appellation contrôlée ! Les fûts de vin de porto devaient être donc descendu le long du fleuve dans de grandes barques appelées « rabelos » jusqu'au quartier de *Vila nova de Gaia*, en face de Porto, où se trouvent les principales maisons de commerce de vin de porto. Ces barques ne servent plus au transport des fûts, mais font désormais le bonheur des touristes.

³⁰ Ce traité prévoyait la libre circulation des marchandises entre les deux pays. D'ailleurs le célèbre économiste David Ricardo prit l'exemple du commerce de la laine produite par l'Angleterre et le vin portugais pour prouver l'avantage du libre-échange pour les nations qui le pratique.

P comme Prague

Une ville écrivain bousculée par les tragédies de l'Histoire

Faut-il mieux voir Prague en été ou bien en hiver ? Bonne question pour le voyageur trop occupé ou trop désargenté pour s'offrir le luxe – car le temps est bien un luxe – d'y revenir deux fois au cours d'une vie malheureusement trop courte ! L'été, avec la contemplation des rives riantes de la Vitava, les promenades sur les collines arborées du quartier Mala Strana, ou encore la déambulation sans but sur la Place de la Vieille Ville ? Ou bien l'hiver, quand un vent glacial balaye les rues du quartier Staré Město, que la neige recouvre les toits de la Cathédrale Saint-Guy, ou les tombes du vieux cimetière juif de Josefov, et que l'on ne pense plus qu'à se réfugier dans une brasserie pour avaler un goulasch ou boire une bière, une des meilleures et des moins chères d'Europe, dit-on ? Avouons-le sans ambages, nous avons une préférence pour l'hiver, dont les températures et les couleurs s'accordent mieux à la nostalgie de cette ville écrivain bousculée par les tragédies de l'Histoire, et lorsqu'un air polaire saisit les hordes de touristes entre les statues du fameux pont Charles, reproduit jusqu'à satiété sur les cartes postales, les T-shirt et les magnettes qui ornent les réfrigérateurs...

L'histoire de Prague aurait pu prendre un autre chemin... En effet tout souriait à cette ville blottie dans le méandre d'un des affluents de l'Elbe, au cœur de l'Europe. Ne fut-elle pas choisie par deux fois pour être la capitale du Saint-Empire germanique ? Ne connut-elle pas des heures de gloire et de prospérité, dont témoigne sa richesse architecturale ? Même entre les deux guerres mondiales ne fut-elle pas un des pays les plus développés du monde, avec une industrie mécanique de haute précision ? Pourtant une malédiction semble s'attacher à elle, entre les massacres, les pillages, les invasions diverses... Sans doute sa situation à équidistance entre l'Atlantique et la Mer Noire, Paris et Moscou, Berlin et Vienne et l'esprit rebelle de ses habitants y sont pour beaucoup ! Il convient donc de parcourir ses rues marquées par l'histoire avec la conscience que l'apparente légèreté d'une société gagnée par le consumérisme est aussi le résultat d'une réaction aux tragédies qu'elle a traversées. Et rendre hommage à la capacité de résilience de ce peuple qui a survécu aux guerres de religion entre protestants et catholiques, à l'occupation allemande, et à quarante ans d'un régime communiste aux ordres de Moscou, qui a réprimé dans le sang toutes ses velléités d'indépendance et de liberté.

La visite de Prague commence tout d'abord par une déambulation dans les rues piétonnes du quartier Staré Město, déambulation qui finit inmanquablement par déboucher sur la Place de la Vieille Ville, haut lieu de l'histoire de Prague. C'est là que furent décapités les responsables de l'insurrection de 1627 (déjà !) contre les Habsbourg, que s'acheva en 1948 l'annexion de la Tchécoslovaquie au bloc communiste (le fameux « Coup de Prague »), et qu'en 1990 Vaclav Havel proclama le retour de la démocratie. Comment ne pas être émerveillé par cet ensemble architectural, édifié au cours des siècles, avec des alignements d'édifices aux

fonctions et aux styles divers, mais que le temps a unifié dans un ensemble sans pareil ? Le regard pourrait se perdre devant tant de merveilles, mais il est attiré inexorablement aux extrémités de la place par deux monuments qui la dominent et lui donnent son équilibre : l'église Notre-Dame-du-Tyn, d'un gothique finissant, avec ses flèches de près de 80 mètres de haut d'une part, l'hôtel de ville de la Vieille Ville avec sa fameuse Tour de l'horloge d'autre part. On aimera assurément parcourir autour de Notre-Dame-du-Tyn l'enchevêtrement de ruelles et de coursives récemment rénovées, bordées de boutiques de souvenirs et de restaurants, où l'on imagine sans peine Milos Forman tourner un film de cape et d'épée. Et sur le côté de l'hôtel de ville attendre impatiemment le carillon de midi, avec l'apparition à chaque sonnerie des douze apôtres. Une petite merveille de précision mécanique qui rythme la vie de la vieille ville depuis près de 500 ans ! La légende veut d'ailleurs que son artisan eut les yeux brûlés pour éviter qu'il reconstruise le même joyau dans une autre cité !³¹

Au milieu de la place le touriste ne manquera pas d'admirer un ensemble statuaire en bronze impressionnant qui rend hommage à un des héros de l'histoire de la Bohême, Jan Hus. Né en 1369 dans le sud du pays, Jan Hus fut un éminent théologien qui traduisit la Bible en tchèque et contribua ainsi à fixer les caractéristiques de la langue nationale, et en particulier ces curieux accents inaccessibles à nos claviers d'ordinateur français. Annonciateur de la réforme par ses critiques de l'Église catholique, il fut condamné et brûlé vif à Constance en 1415. Sa mort déclencha une révolte dans tout le pays, mêlant les aspirations religieuses et les aspirations nationales, révolte qui dura près d'une vingtaine d'années. La mémoire de Jan Hus est toujours honorée en République tchèque, et l'on peut même assister encore à l'Église Saint-Nicolas, de l'autre côté de la place, à un culte hussite qui se caractérise par la communion sous les deux espèces (le vin et l'hostie), pouvant d'ailleurs être administrée par une femme, autre caractéristique de la religion fondée par Jan Hus.

À quelques encablures de la Place de la Vieille Ville, sans que l'on s'en aperçoive vraiment, on pénètre dans Josefov, qui fut le quartier juif de Prague. Il n'est pas évident au premier abord, dans ces larges avenues bordées d'immeuble « Art nouveau » construits au début du XXème siècle, d'imaginer ce que fut le ghetto juif de Prague. Et pourtant on y trouve près d'une dizaine de synagogues, parmi les plus anciennes et les plus prestigieuses d'Europe centrale, comme la synagogue Vieille-Nouvelle où dit-on le Rabbi Löw créa le Golem, cette étrange créature d'argile qui hantait les rues du ghetto la nuit, ou encore la magnifique Synagogue espagnole aux arcades mauresques et au riche intérieur tapissé de velours rouge.

C'est aussi dans le quartier Josefov, attenant à la Synagogue Pinkas, que l'on trouve le fameux vieux cimetière juif, qui abrite derrière des hauts murs plus de

³¹ L'histoire ne se finit pas là... Pour se venger, l'horloger gagna avec l'aide de ses fils la Tour de l'horloge et en détruisit le mécanisme, rendant ainsi muette sa réalisation pendant quelques siècles !

12 000 pierres tombales en désordre, dans un foisonnement extraordinaire de motifs divers et d'inscriptions hébraïques. Ici une harpe qui désigne la tombe d'un luthier, là un pilon et un mortier celle d'un apothèque, ou un ciseau celle d'un tailleur ! Tous ces lieux témoignent de la richesse culturelle de cette communauté juive de Prague qui survécut dans une relative et précaire tranquillité jusqu'à la tentative d'anéantissement total mise en œuvre par les troupes d'occupation nazies. Sur les 120 000 juifs que comptait la ville au début de la seconde guerre mondiale, les deux tiers périrent pendant cette période. Près de 80 000 personnes dont les noms figurent sur les murs blanchis à la chaux de la Synagogue Pinkas, avec les dessins bouleversants des enfants juifs du camp de Terezin, dont bien peu revinrent...

Du quartier de Josefov on arrive naturellement sur les berges de la Vitava, le magnifique fleuve qui coupe la ville en deux et qui parfois, dans ses excès, la recouvre d'eau... De là on peut admirer d'un seul coup d'œil l'autre partie de la ville, Mala Strana, avec ses collines hérissées de tours et de clochers, du Château royal à la Cathédrale Saint-Guy, en passant par les églises Saint-Nicolas, Saint-Thomas ou Saint-Joseph. Mais avant il faut emprunter un des joyaux de la ville, sans doute le lieu le plus prisé des touristes, qui est à Prague ce que la Tour Eiffel est à Paris, ou encore la porte de Brandebourg à Berlin : le pont Saint-Charles. Long de 500 mètres et large de 10 mètres, reposant sur 16 piliers, son tablier de grès rose noirci par la pollution supporte outre les milliers de touristes qui la parcourent une profusion de statues de saints érigées au fil des années, dans un souci évident d'affirmer la préséance catholique face aux tentations hussites et luthériennes. À chaque extrémité du pont se dressent deux tours altières qui rappellent que les inondations ne furent pas les seuls dangers que recelait le fleuve.

S'il faut un autre témoignage de la vigueur de la contre-réforme mis en œuvre par la hiérarchie catholique, il convient de visiter sur les pentes de Mala Strana l'autre Église Saint-Nicolas, d'un baroque enivrant par sa richesse, ses excès et osons-le son mauvais goût. Sans oublier en face le Palais Liechtenstein, transformé en tranquille école de musique, mais qui abrita le sanglant comte du même nom, qui fit décapiter déjà en 1620 27 protestants et confisqua à son profit tous leurs biens. De bien curieux poteaux en bronze que des esprits facétieux comparent à des parcmètres commémorent d'ailleurs cet événement ! L'endroit n'eut pas une postérité plus rigolote puisqu'il fut pendant la guerre le siège du commandement allemand, puis l'école des cadres du parti communiste tchécoslovaque...

De là il ne reste plus qu'à escalader les rues touristiques qui mènent à Hradcany, un des plus anciens quartiers de Prague, qui abrite rien moins que le Château royal et la Cathédrale Saint-Guy, au milieu d'un ensemble unique de palais et d'églises qu'il serait trop long d'énumérer ici. La pente est raide, la foule serrée et les pavés glissants par temps de pluie ou de neige, mais le spectacle qui attend en haut de cette colline le touriste justifie cet effort, surtout s'il a la chance d'arriver lors de la relève de la garde devant le palais présidentiel, ou encore si la vue est suffisamment dégagée pour embrasser les boucles de la Vitava et les maisons

enserrées de la vieille ville... Après un peu de repos, la redescente vers le fleuve est l'occasion pour le piéton d'admirer par-dessus les murets les jardins des différents palais qui se font concurrence, avant d'arriver à l'un des plus majestueux, celui du Palais Wallenstein où une exposition gratuite sur le peintre Kupka le récompense de ses efforts !

Mais Prague ne se limite pas à ses anciens quartiers, héritages d'une histoire parfois glorieuse et souvent tragique. Il faut aussi visiter ses nouveaux quartiers, portés par la révolution industrielle, où s'est épanoui comme nulle part ailleurs ce qu'il est convenu d'appeler « l'Art nouveau ». Le plus emblématique de ces quartiers porte d'ailleurs le nom de « Nové Mesto », même si ce nom date... du Moyen-Âge, à une époque où la ville était déjà trop à l'étroit dans ses murailles. On y admire l'Opéra, le Musée national, la gare centrale Wilsonova, ainsi que les fameuses allées Venceslas, les Champs-Élysées pragoises, où un jeune étudiant du nom de Jan Palach s'immola par le feu en janvier 1969 pour protester contre l'invasion soviétique et la fin du Printemps de Prague ! Une plaque commémore d'ailleurs son sacrifice non loin de la statue équestre de Venceslas...

Autre lieu héroïque, dans le même quartier mais cette fois-ci tout près du fleuve, l'Église Saints-Cyrille-et-Méthode. C'est là, dans une crypte sous la sacristie, que trouva refuge en 1942 le commando de résistants polonais qui commit l'attentat contre Reinhard Heydrich, le « Reichsprotektor » de Bohême-Moravie. Dénoncés par un des leurs, ils résistèrent pendant six heures à plus de 800 SS, avant de mettre fin à leurs jours... On peut visiter cette crypte et mesurer le courage inouï de ces hommes, qui marquèrent par leur geste le soulèvement du peuple tchèque contre la tyrannie nazie.

Après cette visite poignante, il est bon de contempler sur les berges du fleuve la silhouette facétieuse de la « maison dansante », œuvre de l'architecte Frank O. Gehry datant de 1996, dont les formes originales donnent l'impression d'un mouvement perpétuel. Il en va ainsi aussi de la ville de Prague, qui ne s'est pas arrêtée de vivre malgré les tragédies de l'Histoire, et qui a su à toutes les époques se réinventer pour offrir au cœur de l'Europe un visage admirable de la culture, de la démocratie et de la tolérance !

Article publié dans le numéro 66 de la revue « Largevision Découvertes »

Pour aller plus loin

Le musée Kafka

Il ne faut pas oublier que Prague fut aussi la ville de Franz Kafka. Si sa maison accolée à l'Église Saint-Nicolas (celle de la Place de la Vieille Ville), régulièrement en travaux, ne présente guère d'intérêt, on trouve des traces de l'auteur de « La métamorphose » dans divers endroits de la ville : une statue où il chevauche un corps

dans tête érigée en 2003 face à la Synagogue espagnole, une autre près du Théâtre national, représentant sa tête à l'aide de 42 plaques de chrome mobiles ou encore l'immeuble de la société d'assurance rue Porici dans le quartier Nové Mesto où il travailla de nombreuses années. Mais le mieux reste encore de visiter le musée qui lui est consacré dans le quartier Mala Strana, sur les berges de la Vitava. Une expérience exceptionnelle !

Le restaurant « Café Imperial »

Toujours rue Porici se trouve un des restaurants les plus emblématiques de Prague. Récemment rénové, il offre dans un magnifique décor « Art nouveau » une cuisine locale roborative et délicieuse pour des prix très raisonnables. Nul doute que Franz Kafka fréquenta l'endroit, à deux pas de l'ennuyeuse compagnie d'assurance où il gagnait péniblement sa vie.

Le musée du Communisme

Toujours dans le même quartier, au premier étage d'un bâtiment moderne, à quelques pas de la fameuse « Maison municipale », célèbre pour ses fresques « Art nouveau », se trouve un musée qui retrace l'histoire du communisme tchécoslovaque de 1921 à 1989. Conçu par un politologue américain d'origine tchèque, le parti-pris est évident. On n'ignore rien des méfaits du régime communiste, de 1948 (le « Coup de Prague ») jusqu'à la « Révolution de velours » de 1989 en passant par la répression féroce du « Printemps de Prague ». Pourtant un certain nombre de faits ignorés peuvent retenir l'attention du visiteur, surtout s'il maîtrise parfaitement l'anglais. Ainsi l'histoire de cette monumentale sculpture de Staline, finie quelques semaines avant sa mort, et qu'il fallut détruire entièrement à la suite du XXème Congrès du Parti communiste d'Union soviétique. Son concepteur en mourut de chagrin !

S comme Saïgon

Il m'est arrivé dans un précédent article³² sur Hanoï de dire du mal de Saïgon et je m'en repends. Il est vrai que Saïgon porte en elle un péché originel : la ville du sud, la ville de la luxure, la ville de la compromission avec tous les pouvoirs coloniaux, les Français bien entendu, mais aussi les Américains et les régimes fantoches des généraux Diem et Thieu. Et même rebaptisée Ho-Chi-Minh-Ville, Saïgon garde l'image de la ville de tous les trafics, de tous les commerces et de toutes les décadences. Et pourtant aucune autre ville d'Asie n'a suscité autant de passions dans l'imaginaire occidental, de Pierre Loti à Jean Hougron, de Somerset Maugham à Graham Greene³³ en passant par Pierre Benoit, Lucien Bodard et Marguerite Duras. Et sans doute fut-elle à l'origine de ce « mal jaune » qui frappa de nombreux voyageurs découvrant l'« Orient compliqué » à son contact...

Tout oppose en effet Saïgon à sa grande rivale du Nord, Hanoï. Et en premier lieu l'Histoire... Point de naissance héroïque pour Prey Nokor, petit port de pêcheur appartenant au royaume khmer qui englobait alors le sud du Vietnam actuel, et qui dut faire face à l'arrivée massive de populations viet et chinoise venant du Nord. C'est au XVII^e siècle, sous l'impulsion de la dynastie des Nguyen, installés à Hué, que la ville de Prey Nokor prit le nom de la rivière qui la baignait – Saïgon – et qu'elle fut progressivement fortifiée. Et au début du XIX^e siècle qu'elle devint officiellement la capitale des provinces de la Cochinchine.

En 1859 Saïgon tomba aux mains du corps expéditionnaire français envoyé au Vietnam par Napoléon III pour officiellement mettre fin aux persécutions que subissaient les missionnaires catholiques de la part des Nguyen. Ce fut le début de la colonisation du sud du Vietnam, qui se traduisit en tout premier lieu par de grands travaux d'agrandissement et d'embellissement de Saïgon. On assécha les marais, on traça de grandes perspectives, on planta des milliers d'arbres. Le tout donna à la ville la physionomie occidentale et aérée qu'elle garde encore, et qui la différencie tant du centre de Hanoï avec son quartier enserré des Trente-six rues. Saïgon fut au fil des années enrichie de nombreux bâtiments coloniaux dont la plupart sont restés à l'exception de la résidence du gouverneur, détruit en 1962 lors d'une tentative de coup d'État : la cathédrale Notre-Dame bien entendu, mais aussi la Poste centrale dont la charpente est due à Gustave Eiffel, puis au tout début du XX^e siècle l'Hôtel-de-ville et le Théâtre municipal. La ville était si belle qu'on la surnomma « le petit Paris de l'Extrême-Orient ». La vie y était à l'image de ce joyau de la colonisation française : cultivée et superficielle, trépidante et lascive, brillante et

³² Voir le n° 35 du magazine Largevision l'article « Hanoï, dans la boucle du Fleuve rouge ».

³³ La lecture de « Un Américain bien tranquille » paraît incontournable pour qui veut s'imprégner de l'atmosphère du Saïgon des années 50. *Un Américain bien tranquille*, traduction Marcelle Sibon, Paris, coll. Pavillons, Robert Laffont, 1957 ; réédition 10-18, 2003 (ISBN 2-264-03794-6)

pathétique. Aux terrasses des cafés se croisaient les romanciers en reportage et les planteurs de caoutchouc en goguette, les fonctionnaires coloniaux et les belles concubines indochinoises, les riches commerçants chinois et les derniers membres de la lignée des Nguyen, dont l'Empereur Bo-Daï fut le représentant le plus emblématique. Atmosphère délétère bien évidemment, où les Européens ne se montraient pas à leur avantage et qui nourrissait en secret le désir d'indépendance des Vietnamiens les plus conscientisés, aboutissant dans les années 20 à la fondation de la première cellule du parti communiste vietnamien.

La domination française se poursuivit pendant la seconde guerre mondiale, malgré l'occupation par le Japon du Vietnam, sous l'autorité d'un thuriféraire du régime de Vichy, l'amiral Decoux. En 1945 un corps expéditionnaire français reprit pied à Saïgon, puis à Hanoï, aidé par les troupes britanniques présentes sur place. Et cela en niant l'aspiration à l'indépendance des Vietnamiens et en bafouant les accords signés avec le Vietminh qui avait mené la lutte pendant l'occupation japonaise et conquis déjà de vastes territoires au Nord. Ce fut le début de la guerre d'Indochine, qui finira comme chacun le sait en 1955 avec la reddition de Dien-Bien-Phu. La défaite consommée, un régime anticomuniste fantoche fut installé au sud, avec Saïgon comme capitale, et les Américains prirent le relais des Français. Saïgon devint le centre névralgique de la présence américaine au Vietnam : des tonnes de matériel militaire s'y déversèrent, des milliards de dollars y furent dépensés, des milliers de soldats y stationnèrent, avec tout le corolaire d'une ville occupée : trafics en tous genres, prostitution, jeux, criminalité... Mais aussi ces dizaines de journalistes, reporters, agents simples, doubles ou triples qui s'installèrent dans les grands hôtels de la ville – le Continental, le Majestic, le Rex –, envahirent les terrasses des cafés et emplirent la ville de mille rumeurs, parfois totalement fantaisistes. Cette période prit fin le 30 avril 1975 quand les chars de l'armée régulière du Nord-Vietnam entrèrent sans coup férir dans la ville et qu'un soldat du Vietminh arracha du balcon du Palais présidentiel le drapeau du Sud-Vietnam pour le remplacer par celui du gouvernement révolutionnaire provisoire (GRP), émanation de la résistance communiste au sud.

S'abattit alors pendant dix années une chape de plomb sur Saïgon. Si la ville, rebaptisée Ho-Chi-Minh-Ville ne connut aucun des massacres qui accompagnent en général ces victoires, elle n'échappa pas à une sévère mise au pas, avec la fermeture des bars et des cercles de jeux, la gymnastique obligatoire dès 6 heures du matin, l'espionnage généralisé et, pour les cadres de l'ancien régime, les camps de rééducation. Ce qui provoqua l'exil sur des embarcations de fortune de dizaines de milliers de Vietnamiens du sud... Moment nécessaire plaideront certains face à la dégénérescence extrême de la ville ; fin d'un monde de liberté et de tolérance rétorqueront d'autres. On se souvient de la polémique entre Jean d'Ormesson et Jean Ferrat, qui inspira à ce dernier une de ses plus belles chansons³⁴. Mais, bien heureusement, cette période de fermeture économique et sociale prit fin en 1987, lorsque le gouvernement vietnamien lança sa politique de renouveau sous le

³⁴ Un air de liberté, paroles et musique de Jean Ferrat, Éd. Alléluia, 1975, TEME

nom de « Doi Moi ». Saïgon s'empara alors de cet espace de liberté économique pour renaître, tel un Phénix, de ses cendres. La ville put enfin laisser libre cours à son inépuisable talent à échanger, à innover, à créer, à bouger. Dans l'excès évidemment quand on observe les magasins de luxe qui s'alignent le long du boulevard Le Loi ou de l'avenue Nguyen Hué, dans la démesure quand on contemple les grattes ciels sur les bords de la rivière Saïgon, dans la fébrilité et parfois l'épuisement quand on doit traverser une place envahie par les scooters ou se faufiler entre les étals du marché central. Mais c'est évidemment cette vie trépidante, haletante, épuisante, qui n'arrête de vibrionner que quelques heures par jour, qui fascine et qui donne à Saïgon son charme inépuisable...

Comment aborder une ville comme Saïgon ? À notre avis par touches successives, à la manière d'un peintre impressionniste, si l'on ne veut pas en sortir tétanisé et anéanti. Il faut alors commencer par la ville coloniale, autour de la cathédrale et de la poste centrale, avec ses espaces arborés, ses petits cafés « à la française » et son ancien hôpital civil. Le visiteur poussera ensuite, selon son goût, soit vers le palais de la Réunification, transformé désormais en musée, soit vers l'ancien Hôtel-de-ville – construction un peu kitsch qui abrite désormais le comité populaire de Saïgon – et le toujours actuel théâtre. Il pourra aller à cette occasion prendre un pot sur la grande terrasse de l'hôtel Rex pour le panorama sur la ville (et non pour l'architecture, quelque peu tape-à-l'œil) ou à l'abri de la chaleur dans les jardins de l'Opéra. Pour reprendre quelques forces avant d'affronter le Saïgon commerçant en empruntant le boulevard Le Loi jusqu'au Marché central, lieu unique avec à l'extérieur ses étals de vêtements, de chaussures et de souvenirs, et à l'intérieur ses boutiques d'épices, de fruits, de légumes, de poissons et de viandes les plus diverses (on peut regretter à cet égard que la vente des espèces animales protégées ne soient pas plus réglementée). Le visiteur plus intrépide prendra un taxi pour Cholon, l'ancien quartier chinois, qui n'a d'intérêt que par la densité de son activité marchande et la présence de nombreux temples et pagodes. Pour sacrifier à l'esprit de l'époque, il reviendra enfin par le quartier Pham Ngu Lao, un entrelacs de petites rues animées où foisonnent les hôtels de routards, les bars où s'attablent de nouveau les filles courtement vêtues, les magasins de souvenirs et les agences de voyage abordables. Peut-être est-ce là l'occasion de prendre un tour en minibus pour visiter le détroit du Mékong avec ses marchés flottants, ou bien faire une excursion vers Tay Minh, capitale d'une étonnante religion syncrétique appelée Cao Dai, à moins qu'il ne préfère visiter les tunnels de Cù Chi, haut lieu de la résistance vietminh contre les Américains ?

Le soir nous conseillons à notre visiteur une promenade sur la Rivière Saïgon à bord d'un de ces bateaux illuminés comme des arbres de Noël. Croisière malheureusement trop courte où l'on a juste le temps de dîner en écoutant une musique en général assourdissante, tandis que les rives noires et industrielles de Saïgon se déroulent sous ses yeux. En revanche le retour à 21 heures 30 tapantes dans une ville qui ne s'endort jamais laisse le temps d'aller boire un verre au sommet du Majestic, sans doute le plus bel hôtel de la ville, ou bien d'écouter de l'excellente

musique de jazz au Saxn'Art Club³⁵, à moins qu'on ait envie de déguster au restaurant japonais MOF³⁶ tout à côté un délicieux matcha³⁷.

Mais au-delà de ce périple et de ces haltes convenues devant les principaux monuments de la ville, l'intérêt de Saïgon – on l'a compris – réside dans cette formidable soif de vivre de ses habitants, dans cette inventivité qu'ils déploient chaque jour pour gagner leur pitance – qu'elle soit maigre ou riche –, mais aussi dans ces moments de pause qu'ils s'accordent à la terrasse d'un café, à la table d'un restaurant à étages d'où l'on domine l'animation de la rue, ou encore dans un de ses parcs où l'on voit le samedi et le dimanche matin des personnes âgées faire du Tai Chi, des cadres ou des mères de famille disputer des parties acharnées de Babington, ou de jeunes amoureux languir sur les bancs publics. Et c'est à cela sans doute que l'on reconnaît cet esprit du sud, joyeux et frondeur, qui agace et charme à la fois, et qui a su résister à toutes les vicissitudes de l'Histoire.

*Article publié dans le numéro 40 de la revue « Largevision
Découvertes ».*

³⁵ 28 Boulevard Le Loi District 1, HCM Ville

³⁶ Au 30 du boulevard Le Loi,

³⁷ Le matcha est une boisson glacée à base de thé vert en poudre.

T comme Tay Minh

Aujourd'hui je me sens mieux. Le bruit de l'aspirateur dans le couloir – il n'y a qu'au Vietnam que l'on commence à faire le ménage dans les hôtels à sept heures du matin – l'odeur du café dans le hall d'accueil, le sourire de la serveuse, tout cela me reconforte un peu. Je descends dans la salle du petit déjeuner et comme tous les matins je demande mon œuf au plat « double side ». L'hôtel propose bien de la nourriture vietnamienne mais je t'avoue qu'à cette heure-là j'ai un peu de mal. Les deux Françaises au grand nez arrivent... Je ne sais pas si elles ont deviné ma nationalité. On continue cependant à se saluer en anglais et elles s'assoient dans le coin opposé de la pièce. Le Malaisien ne tarde pas non plus à arriver. Je suis impressionné par la quantité de nourriture qu'il peut ingurgiter : il commence par le petit déjeuner occidental pour finir par le petit déjeuner local. Je suis content de voir que l'Anglais n'est pas là. Je crois d'ailleurs ne l'avoir rencontré au petit déjeuner qu'une fois, incompatibilité sans doute des rythmes de vie... Je repasse dans ma chambre avant de regagner l'agence de voyage qui se trouve à quelques rues de là. Je prends mon appareil photo, mon carnet de notes et le guide de la concurrence. Le minicar est déjà stationné devant la boutique. Je monte et j'aperçois mes deux Françaises, et juste derrière elles le voyageur malaisien. Je m'assois à côté de ce dernier et nous faisons connaissance. Un trader de Kuala Lumpur qui a fait ses études à la London School of Economics et qui découvre seul l'Asie. Il n'est pas marié, cela ne l'intéresse pas... Je me dis que cela sera un compagnon de voyage agréable pour cette journée.

Le chauffeur attend que le car se remplisse. Essentiellement des Australiens, des Néo-Zélandais et des Américains pour cette visite de Tay Minh, le siège du culte Cao Dai, à une centaine de kilomètres de Saïgon. Je regarde ce que raconte le guide concurrent sur cette étrange religion syncrétique fondée dans les années 20 et qui mélange bouddhisme, confucianisme et taïisme, avec une touche de christianisme. Le projet est plutôt sympathique. Dommage que ses dignitaires n'en soient pas restés à l'aspect spirituel de leur projet, allant même jusqu'à fonder une véritable armée dans les années cinquante. Visiblement ils ont toujours choisi les mauvaises causes : supplétifs des Japonais, ils ont ensuite aidé les Français pour finir avec les Américains ... Etonnant qu'ils aient continué à exister sous le régime communiste ! Même si quelques uns de leurs dirigeants ont été passés par les armes, cela montre un certain degré de tolérance du pouvoir en place ! Il faudra que je me renseigne un peu plus sur cette drôle de secte. La traversée de Saïgon et de ses faubourgs n'en finit pas. On construit sans cesse de nouvelles résidences, plus luxueuses les unes que les autres, du moins si on en croit les panneaux publicitaires à l'entrée des chantiers. De véritables Edens pour les couples de la nouvelle classe moyenne vietnamienne : piscine, tennis, et centres commerciaux de proximité. Au sortir de l'agglomération, la route qui mène à Tay Minh n'est guère affriolante : une succession ininterrompue de gros bourgs commerçants, avec partout les mêmes boutiques de matériaux de construction, d'électronique, de vêtements et d'alimentation. Régulièrement des hôtels faussement fastueux offrent leur enseigne

colorée et leur entrée en marbre blanc. Je me demande qui peut venir dormir dans ces endroits. Sans doute des couples illégitimes : patrons ou secrétaires, collègues de travail, serveuses de bar et clients argentés... Et toujours une circulation incessante et désordonnée, qui oblige parfois le chauffeur de notre car à faire de grandes embardées. Je commence à regretter de m'être embarqué dans ce voyage... J'aurais dû aller à Mytho, sur les bords du Mékong : les marchés flottants, les longues barques qui se faufilent entre les îles et les palétuviers qui abritent dans leurs racines des colonies d'aigrettes auraient constitué une excursion plus agréable.

Enfin nous arrivons à Tay Minh. Un grand porche marque l'entrée de la cité des Cao Dai. Un îlot de verdure, avec de grandes allées tracées en équerre et bordées d'eucalyptus. On y voit même des cynocéphales se balancer d'une branche à l'autre. Au fur et à mesure que l'on s'approche du centre, une série de bâtiments de style colonial défile sous nos yeux, sans doute les locaux nécessaires à l'administration de la secte et l'hébergement de ses dignitaires. Le temple est une respectable bâtisse sur une grande place déserte. Le fronton, avec ses deux clochers, ne la distinguerait guère d'une cathédrale chrétienne, mais d'autres tours au-dessus de la nef lui offrent un air plus oriental. Les couleurs sont vives et récentes, et les ornements sur les bas-côtés surprenants, comme cet œil qui vous regarde au milieu d'un triangle, et ce portrait de Victor Hugo, vénéré comme un dieu. Le car s'arrête et nous descendons. Les deux Françaises se précipitent pour photographier les cynocéphales qui attendent les touristes. Avec mon compagnon de voyage nous nous dirigeons vers le temple. La foule qui s'y presse est déjà nombreuse. Il semble que nous arrivions à l'heure d'un office. À moins que celui-ci se déroule dès que le grand prêtre estime le nombre de touristes suffisant pour commencer le show. Après nous être déchaussés, nous sommes autorisés à prendre place sur la balustrade qui longe l'édifice et qui permet de dominer la salle. La cérémonie s'apparente à une mécanique bien huilée, au milieu des odeurs d'encens et des sons cristallins des clochettes. Les simples fidèles sont habillés en blanc, les dignitaires en longues robes de différentes couleurs : rouge symbole du confucianisme, bleu du taôisme et jaune du bouddhisme. Mon nouvel ami mitraille la scène avec son appareil photo dernier cri. Je sens comme un étourdissement. Je m'assois contre un mur, personne ne semble faire attention à moi... Et puis je m'écroule... Quand je reprends connaissance, je suis allongé sur le marbre et vois une adepte penchée sur moi, qui m'humidifie le front avec une serviette. Et mon compagnon de voyage malaisien qui me tient les jambes en l'air. Je me sens ridicule. Comment ai-je pu perdre ainsi mes esprits ? Une baisse de tension ? Un coup de fatigue ? Une illumination religieuse ? Ai-je été en communication avec les esprits – Bouddha, Jésus, Victor Hugo – comme l'a été le fondateur de la religion Cao Dai ? Je sens comme un mélange de crainte et de vénération dans le regard des disciples. Je préfère m'éloigner avant d'être pris en otage et sacrifié sur l'autel de la secte. Tout le monde s'inquiète de savoir si tout va bien, je cherche à rassurer les uns et les autres dans un mélange d'anglais et de français. Pour peu j'aurais reçu aussi le don des langues et répondu en vietnamien. Mon nouvel ami malaisien – qui s'appelle Najid – insiste pour me raccompagner vers la sortie. Dehors le soleil frappe dur et je me mets sous un arbre. Les deux Françaises se photographient l'une et l'autre devant

le porche d'entrée. Cela les passionne plus que les subtilités de la religion Cao Dai... Elles font un geste de la main à mon compagnon afin qu'il vienne les prendre ensemble. Je hoche la tête pour qu'il y aille sans crainte. Et je les regarde tous les trois qui rient. Pourquoi n'ai-je pas l'esprit aussi léger ? Bien évidemment la précarité dans laquelle je me trouve m'inquiète. Mais plus encore ton image m'obsède. Et ton silence me torture. Je récupère mes chaussures et rejoins le parking. Gentiment le chauffeur m'ouvre la porte du bus et met le moteur en marche pour faire fonctionner la climatisation. Rien de bien écologique à cela... Mais je me sens un peu mieux !

*Extrait du roman « Quelques nouvelles de toi » publié aux Éditions Encre bleue,
Janvier 2014*

V comme Vientiane

Nous nous retrouvâmes donc tous au Lane Xang Hotel, une grande bâtisse sans grâce de Vientiane construite à l'ère soviétique sur les bords du Mékong, et qui avait sans doute connu des jours meilleurs. En comptant les interprètes il y avait quatre membres par délégation, et puis moi, le seul Occidental. Tu étais avec deux collègues de ton ministère qui n'étaient pas à la réunion interministérielle de Seamreap, une jeune femme au regard espiègle prénommée Diêu, ainsi qu'un homme plus âgé appelé Hung mais que je ne tardais pas à surnommer « le commissaire politique » tant son respect pour les lois et règlements qui régissaient la santé publique au Vietnam tournait à l'obsession. En revanche j'appréciai de retrouver Huy, qui assurait déjà l'interprétariat à Seamreap, un universitaire discret et efficace qui arrondissait ses fins de mois grâce à des conférences et colloques internationaux. Il parlait aussi le français, ce qu'il nous avait caché lors de notre première rencontre. En souriant je réalisai que nous aurions pu tenir en sa présence des propos désobligeants vis-à-vis de nos partenaires, mais Birgit était trop professionnelle pour se laisser aller à de telles errements. Je retrouvai aussi Kamol, l'interprète cambodgien jeune et branché, grand amateur de littérature américaine et fêtard invétéré, qui s'était trouvé à ma table lors du repas de gala de Seamreap, et qui avait vite deviné l'intérêt que je te portais.

Nos travaux se déroulaient dans une grande salle du rez-de-chaussée aux tentures jaunies, dont le système de traduction simultanée datait du siècle dernier. Nous partagions les repas de midi. En revanche nous prenions les petits déjeuners à notre convenance, et les soirées étaient libres. Les Laotiens, qui étaient pour la plupart de Vientiane ou y avaient de la famille, disparaissaient à ce moment-là, et les dames des délégations vietnamiennes et cambodgiennes semblaient répugner à l'idée de sortir de l'hôtel. Il en était de même de Hung et du seul représentant masculin du Cambodge, visiblement plus âgé que les autres membres du groupe. Je me retrouvais donc le plus souvent avec les deux interprètes, et nous nous lancions dans une exploration minutieuse des lieux animés de la ville. Vientiane me fit l'effet d'un gros village, que la folie de gigantisme des agglomérations asiatiques n'avait pas encore saisi. Les berges du Mékong étaient un vaste terre-plein herbeux, où s'étaient installés de nombreuses gargotes et marchands ambulants. Avec les drapeaux rouges qui flottaient au-dessus des stands et les chants patriotiques que diffusaient de criardes sonorisations, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la Fête de l'Humanité à La Courneuve, qui avait été pour moi pendant de nombreuses années un lieu de rendez-vous incontournable du mois de septembre, avant bien entendu de rencontrer Élise. C'était là que la plupart du temps nous buvions une bière – la célèbre bière Lao – avant d'aller déguster un poisson grillé dans une des rues perpendiculaires au fleuve. Après des journées studieuses confinés dans la salle de l'hôtel, nous apprécions ces moments de convivialité, et parfois un ou deux Laotiens se joignaient à nous. C'est d'ailleurs l'un d'entre eux qui nous conduisit tout au bout du boulevard qui longeait le fleuve, là où le bitume cédait la place à la terre battue, dans un endroit surnommé le « village africain ». C'était en réalité trois-quatre

gargotes tenues par des ressortissants nigériens expulsés quelques mois auparavant de Chine. Leur histoire – qu’ils nous racontaient avec un petit sourire gêné – avait quelque chose de pathétique et drôle à la fois. L’ambassade de Chine à Abuja les avaient faits venir en grand nombre pour enseigner l’anglais à la population de Pékin dans la perspective des Jeux Olympiques, mais ils s’étaient révélés de biens piètres pédagogues et des virtuoses de trafics en tous genres. Excédées, les autorités chinoises avaient mis fin brutalement à leurs contrats, et ils s’étaient retrouvés dans le pays le plus proche et le plus accueillant de la zone, le Laos. Il paraît que tout cela a désormais disparu, « village africain » comme gargotes laotiennes, car le gouvernement laotien avec des prêts de la Banque mondiale y a entrepris de titanesques travaux, surélevant et cimentant les berges et construisant une voie rapide.

J’étais d’autant plus heureux de ce séjour à Vientiane que les journées m’offraient tout loisir de te voir et de te parler. Malgré la réserve que tu affectais, j’avais l’impression que nos relations prenaient un tour nouveau, une forme de complicité de plus en plus prononcée. Dès le premier jour, je te fis le reproche de ne pas avoir répondu à mon message accompagnant les photos de Seamreap. Tu eus un petit sourire espiègle, laissant un silence s’installer quelques secondes. Puis tu m’affirmas ne pas l’avoir reçu. C’était évidemment un mensonge et je fis semblant de te croire. Mais il te paraissait de plus en plus naturel de t’asseoir à mes côtés pendant les réunions, malgré le regard soupçonneux de ton commissaire politique ; il t’arrivait même parfois de griffonner sur un coin de feuille des portraits de nos collègues – eh oui, tu dessines très bien et il est dommage que tu ne fasses pas fructifier ce talent ! – que tu me montrais furtivement avant de les faire disparaître dans ton sac à main. Et parfois nos jambes se frôlaient. Bien évidemment tu retirais rapidement ta jambe, tout en t’excusant. Mais il me semblait qu’il y avait là plus qu’une distraction de ta part, ou de la mienne ! Tu t’échappais toutes les fins d’après-midi, aux termes de nos travaux, avec ta collègue en ville. Je pensais qu’il s’agissait d’aller faire quelques emplettes dans la perspective de ton retour. En fait, et je l’apprenis par monsieur Huy, tu fréquentais une pagode qui abritait les reliques d’un saint homme dont son action pour la fertilité était connue à travers toute l’Asie du Sud-est. Cela me laissa perplexe, comme le fait que tu évoquais parfois ton mari, mais je préférerai taire en moi ce motif d’interrogation.

J’espérais malgré tout que nos relations débordent à un moment ou à un autre ce cadre professionnel convenu. Heureusement il était prévu à la fin du séjour une sortie collective en ville à laquelle les dames des délégations ne pouvaient échapper. Je notais d’ailleurs une certaine excitation des unes et des autres à la perspective de cette escapade, comme si ce moment de détente tant attendu ne pouvait se dérouler que dans un cadre quasiment officiel. Le choix se porta sur un restaurant non loin du marché central que Kamol et Huy avaient repéré lors de nos tribulations vespérales. Nous occupâmes une salle entière au premier étage, libres de parler, d’échanger, après une semaine de travail particulièrement dense. La bière coulait à flot, les plats défilaient devant nous et certains repartaient avant même d’être terminés, et nous levions plus souvent qu’à notre tour nos verres à l’amitié entre les peuples et au

succès de notre projet. La langue la plus souvent utilisée était l'anglais, mais il arrivait aussi que des expressions en russe ou en allemand fussent prononcées. En effet plusieurs Laotiens avaient étudié en Allemagne de l'est, et j'appris sans surprise que mon ami commissaire politique ainsi que le plus âgé des membres de la délégation cambodgienne avaient fait leurs études de médecine à Moscou. Tous se rappelaient ces périodes de formation chez les grands frères communistes avec une certaine nostalgie – à les entendre les filles des Komsomols comme de la FDJ n'étaient pas très farouches –, et un des grands moments de la soirée fut un récital de chansons russes entonnées en chœur juste avant la fin du repas. Bien évidemment tu étais trop jeune pour avoir connu ces années héroïques du communisme, et tu ne parlais ni russe ni allemand. Je remarquai d'ailleurs que tu ne participais pas – comme ta collègue Diêu – à cette liesse générale. Et quand nous rentrâmes au Lane Xang Hotel, tu te tins à l'écart du groupe bruyant que nous formions. Je ralentis le pas et marchai à tes côtés. Ces quelques centaines de mètres dans les rues désertes de Vientiane eurent quelque chose de magique, que couronna l'arrivée sur les berges du Mékong éclairées par une pleine lune riche de promesses, à l'image du drapeau du Laos. Alors que je m'émerveillais de ce spectacle, tu me dis que les bords de la Saïgon River étaient plus beaux encore, et que tu te chargerai prochainement de me les faire découvrir. Il me sembla que cette invitation contenait plus de promesses qu'elle n'en avait l'air, et mon cœur se mit à battre la chamade.

Les délégations partirent le lendemain soir. En revanche j'avais prévu de rester un week-end supplémentaire pour aller visiter l'ancienne ville royale de Lua Pra-bang, dans le nord du Laos. Je m'y rendis en avion, et nous nous retrouvâmes par hasard à l'aéroport de Vientiane. Décidemment les aéroports prenaient une grande importance dans notre relation, la suite le montrerait. « Mon ministère va demander que la prochaine réunion ait lieu à Ho-Chi-Minh-Ville » me soufflas-tu à l'oreille. Tu me le dis comme s'il s'agissait d'un secret d'État que tu me confiais au péril de ta vie, loin des micros et des oreilles indiscrettes... Et je pris l'air entendu de celui qui était prêt à subir les pires sévices sans ouvrir la bouche afin de protéger l'anonymat de ses sources ! Peut-être à cause de ce dernier échange à l'aéroport, je garde un souvenir ému de ce week-end à Lua-Pra-Bang. Tu étais présente pendant toutes ces heures où je parcourus les rues de la cité royale, à déjeuner dans les petits restaurants et à visiter les temples. Et je dois te le confesser, tu t'endormis à mes côtés dans ce petit hôtel charmant situé sur une colline qui dominait la ville et les méandres du fleuve.

*Extrait de « Quelques nouvelles de toi », publié aux éditions Encre bleue,
Janvier 2014*

Ou V comme Vienne

Pour qui s'intéresse à l'Histoire, le nom de Vienne évoque des images contrastées, de la figure tutélaire de François-Joseph au personnage rebelle d'Elisabeth d'Autriche – plus connue sous le nom de Sissi –, de valse de Johann et Richard Strauss aux expériences atonales de Schönberg, du « Baiser » langoureux de Klimt à la peinture torturée de Schiele, du baroque surchargé de l'Église Saint-Charles aux lignes dépouillées de certaines réalisations de l'architecte Adolph Loos. C'est que l'ancienne capitale de l'empire austro-hongrois n'en est pas à un paradoxe près. Sa situation géographique en constitue le meilleur exemple : cité bordée par le Danube, symbole de la Mitteleuropa, elle se trouve à l'extrémité orientale de l'Autriche, plus près de Budapest que de Munich ou de Strasbourg. Siècle d'une monarchie des plus traditionnelles, elle couva en son sein un mouvement d'une étonnante modernité auquel on donnera le nom de « sécession » et qui, de la musique à la peinture, de l'architecture aux sciences humaines, plongera la ville dans un extraordinaire bouillonnement culturel et social, avant que l'envahissement en 1938 par les troupes nazies chasse la plupart des intellectuels et des artistes qui en furent les artisans.

Visiter Vienne, c'est parcourir une histoire faite de drames et grandeurs, de ruptures et de continuités. C'est surtout plonger successivement dans des mondes que tout oppose et que relie pourtant de secrètes filiations. S'impose au premier regard la Vienne des Habsbourg, celle de la Hofburg et du Palais d'été de Schönbrunn, où l'on découvre le destin stupéfiant de l'empereur François-Joseph qui régna pendant plus de soixante-huit ans. Petit-fils de l'Empereur François 1^{er} d'Autriche, il accéda au trône en 1848 à l'âge de dix-huit ans, épousa à vingt-quatre ans Elisabeth, vit sa première fille mourir à l'âge de deux ans, fusiller son frère Maximilien, éphémère empereur du Mexique, se suicider son fils Rodolphe avec sa jeune maîtresse à Mayerling, succomber son épouse Elisabeth sous les coups de couteau d'un anarchiste italien sur les bords du lac Léman, avant que l'assassinat par un nationaliste serbe de son neveu François-Ferdinand à Sarajevo embrase en 1914 l'Europe entière. La seule chose qui fut épargnée au vieil homme fut la vision de la défaite de 1918 et de la désagrégation de son empire, puisqu'il mourut en 1916 dans son lit à Schönbrunn à l'âge de quatre-vingt-six ans. Souverain autoritaire, représentant d'une époque révolue, catholique fanatique, on doit lui reconnaître cependant deux mérites : gros travailleur, il se levait tous les jours à 5 heures pour se coucher à près de minuit ; amoureux fidèle, il soutint en toutes circonstances son épouse, malgré la neurasthénie, les emportements et le refus des obligations de la cour que celle-ci manifestait.

Étrangement, c'est sous le règne de François-Joseph qu'émergea une modernité inédite en Europe. Celle-ci fut d'abord picturale, en rupture avec l'académisme et même l'impressionnisme de la fin du XIX^{ème} siècle : aux paysages bucoliques d'un Monet ou d'un Sisley succédèrent les visages angoissés, les mains noueuses, les corps dénudés et même suppliciés de Schiele et de Kokoschka, comme

une prémonition des guerres totales et des dictatures du XX^{ème} siècle. L'expressionnisme venait de naître ; il prospéra aussi en Allemagne avec les mouvements « die Brücke³⁸ » et « der Blaue Reiter³⁹ », provoquant l'ire des nazis qui organisèrent une exposition sur « l'art dégénéré » et en brûlèrent de nombreuses toiles. Heureusement, ni la persécution des nazis ni la grippe espagnole qui tua Schiele et Klimt en 1918 ne réussirent à éteindre ce mouvement qui essaima ensuite dans toute l'Europe avec Chaïm Soutine, Edward Much, Georges Rouault et tant d'autres.

Cette modernité fut aussi littéraire et intellectuelle, grâce à l'éclosion d'œuvres qui décrivaient la fin d'une civilisation et la naissance d'un nouveau monde que les avancées scientifiques et techniques ne dispensaient pas de la barbarie : « l'homme sans qualité » de Robert Musil, « la marche de Radetzky » de Joseph Roth, et bien entendu les romans et les nouvelles du plus traduit des écrivains de langue allemande : Stefan Zweig. La vie de ce dernier résume la tragédie d'une époque et d'une ville : à la veille de l'arrivée des nazis à Vienne, il s'exila au Brésil, puis se suicida avec sa compagne en 1942, persuadé que le monde d'intelligence et de tolérance qu'il avait connu et aimé était définitivement condamné à disparaître. Autre exilé célèbre de la période d'intense activité intellectuelle qui agita Vienne au cours du premier tiers du XX^{ème} siècle : Sigmund Freud, dont on peut visiter l'appartement viennois où la fine fleur de la bourgeoisie locale venait consulter, et où il découvrit les ressorts de l'inconscient. Malheureusement le fameux divan auquel est désormais associée la psychanalyse est resté à Londres, où Freud trouva refuge en 1938, et où il mourut un an plus tard.

Cette modernité fut enfin architecturale, et de nombreux bâtiments ou lieux publics en témoignent : la caisse d'épargne postale que l'on doit au grand architecte Otto Wagner, le Loos American Bar ou encore le café Stein, pour ne citer que les exemples les plus emblématiques. Car à Vienne, l'art est indissociable de la vie quotidienne. Comme le disait Otto Wagner, « rien ne peut être beau si ce n'est en même temps utile ». Cette visite du patrimoine architectural est aussi l'occasion de découvrir cet autre aspect de la vie viennoise, qui en fait tout autant sa réputation que le destin tragique de Sissi : les cafés. On peut y manger à toute heure des plats simples et roboratifs pour un prix particulièrement abordable : de l'escalope de veau panée appelée aussi « Wiener Schnitzel » au goulash d'origine hongroise, du jarret de porc à la saucisse fumée, le tout accompagné de salade de pommes de terre tièdes ou de « knödel », sorte de boule de pomme de terre et de mie de pain. Et bien entendu, si l'on n'est pas totalement rassasié, terminer son repas par une pâtisserie, comme le « apfelstrudel », délicieux feuilleté aux pommes, aux raisins secs et à la cannelle, ou encore la tarte au chocolat de chez Sacher...

³⁸ Le Pont

³⁹ Le cavalier bleu

Mais au-delà des palais, des cafés chics et des musées, il y a aussi une Vienne populaire qu'il ne faut pas ignorer : celle du marché Naschmarkt, au milieu du boulevard Wienzeile, où les étals des marchands de fruits et légumes succèdent aux estaminets grecs, turcs ou libanais, pour finir par une gigantesque brocante qui semble receler les vestiges de toutes les anciennes fortunes d'Europe orientale. Celle des banlieues rouges, qui à plusieurs reprises se révoltèrent, contre l'Empire et la République bourgeoise de l'entre-deux guerres, et dont les cités ouvrières sont vouées peu à peu à la rénovation et l'appropriation par les classes moyennes. Enfin celle des « villages vigneron »⁴⁰ au nord de Vienne, désormais enserrés dans la ville, mais où poussent encore des vignes au-dessus des jardins ouvriers et où l'on peut déguster un verre de vin blanc sous les treillages d'une de ces auberges où Beethoven aimait – paraît-il – se détendre. Pour finir bien entendu par le Prater, gigantesque parc d'attraction sur les bords du Danube, sublimé dans le film « Le troisième homme » par une poursuite éperdue dans les égouts, qui se termine face à la silhouette pathétique de la Grande Roue de Vienne. Et là, évidemment, c'est une autre époque qui se rappelle à l'imaginaire du voyageur : celle de l'immédiate après-guerre, quand la ville détruite à plus de 25% fut divisée comme Berlin entre les vainqueurs en quatre grandes zones, et devint sans doute le plus grand nid d'espions, d'agents doubles et de trafiquants que l'on puisse imaginer. Mais heureusement le Prater a retrouvé son ambiance bon-enfant, ses attractions mécanisées, ses flonflons de fête, ses odeurs mélangées de frites, de gaufres et de barbe-à-papa. Assurément la ville de Vienne a ressuscité de ces décennies maudites, qui l'ont privée tour à tour de son art de vivre, de son intelligentsia et de son charme si particulier !

Article publié dans le numéro 48 de la revue « Largevision Découvertes »

⁴⁰ Les plus célèbres sont Grinzing et Heiligenstadt.

Y comme Yaoundé

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand Vincent rejoignit Ibrahim devant le monument de la Réunification, et la sueur commençait à dessiner de larges auréoles sur sa chemise. Ibrahim l'attendait adossé à un grand palmier. Avant de s'asseoir sur le siège en skaï brûlant du véhicule, Vincent regarda le panorama qui s'offrait à lui. Le site était magnifique, un écrin de collines et de verdure pour une ville foisonnante et grouillante, bruyante et exaspérante. Et il se rappela la description qu'il en avait faite dans un de ses livres : « l'endroit était resté rebelle, rebelle au goudron et à la viabilité, rebelle à l'assainissement et à l'urbanisme bureaucratique. Les nids de poule se reformaient dès les premières pluies, les voitures luxueuses se recouvraient inexorablement de poussière à la saison sèche, et les pauvres gens reconstruisaient leurs baraques de fortune là où il ne fallait pas. De tout cela, le chef Essono devait bien en rire du fond de sa tombe, lui qui avait proposé en février 1889 à l'explorateur allemand Richard Kund d'installer son camp sur les bords de la petite rivière du Mfoundi. C'était – il est vrai – le plus beau site du pays Fang. Mais jamais à cet endroit ensorcelé la nature ne s'était pliée aux injonctions des hommes. Et le chef Essono n'imaginait pas qu'il y aurait près d'un siècle plus tard des gens assez fous pour chercher à bâtir là une ville moderne et fonctionnelle ». Tout cela restait parfaitement vrai, vingt-cinq ans après !

– Ibrahim, il faut maintenant que nous gagnions l'agence du journal « Le Messenger » à Yaoundé. Vous savez où cela se trouve ?

– Je crois... Pas très loin du marché central...

– Eh bien, allons-y !

Ils descendirent du plateau, traversèrent de nouveau la place de la Cathédrale qui était désormais dégagée, et s'engagèrent sur l'avenue Ahidjo. Ils retrouvèrent les embouteillages aux abords du marché central. Mais avec un savoir-faire consommé, Ibrahim se glissa entre les véhicules stationnés en dépit du bon sens et les barrières signalant les travaux engagés sur la chaussée et jamais finis pour le déposer devant la modeste agence du « Messenger », dont le siège officiel était à Douala. Il s'agissait juste d'une boutique dont on avait recouvert la vitrine avec la dernière édition du journal. Plusieurs personnes s'agglutinaient devant pour découvrir les nouvelles, tandis qu'un petit malin proposait tout à côté du café en poudre dans une carriole aux couleurs d'une marque internationalement connue.

– Je vais me garer devant l'hôtel. Je vous attendrai là-bas !

– Excellente idée. Cela me permettra de me dégourdir un peu les jambes et faire quelques achats.

Quand il poussa la porte de l'agence, il s'attendait à tout sauf à voir une superbe jeune femme assise derrière un bureau, en train de pianoter sur son ordinateur. Elle devait avoir la trentaine, de longs cheveux tressés qui tombaient sur ses épaules, des traits fins et des doigts manucurés qui courraient sur le clavier. Elle était vêtue d'une robe moulante en tissu de pagne et sa présence dans cet antre poussiéreux paraissait aussi incongrue que celle d'une gazelle sur un parking de supermarché. Quand elle leva les yeux, elle lui lança un regard à la fois interrogatif et narquois qui lui fit perdre pendant quelques secondes tous ses moyens.

– Bonjour, je cherche Martin Fotso...

– Il est allé boire une bière, mais il ne devrait pas tarder. Si vous voulez l'attendre ici, ou bien faire un tour avant qu'il ne revienne.

– D'accord, je reviendrais dans un quart d'heure. Pouvez-vous lui dire de m'attendre ?

– Qui dois-je annoncer ?

– Vincent Lemerrer. Mon nom ne lui dira sans doute rien, mais je suis journaliste en France.

Elle hocha la tête en le gratifiant d'un beau sourire qui acheva de le conquérir.

Le marché central était constitué par une immense structure en béton qui s'élevait sur plusieurs niveaux. Si l'alimentaire occupait le rez-de-chaussée et débordait sur les trottoirs, les étages supérieurs étaient consacrés essentiellement à l'électronique et à l'habillement. Il sembla à Vincent qu'à l'époque où il vivait à Yaoundé, le marché central n'était qu'un vaste hangar. Mais l'ambiance n'avait pas changé depuis ces années-là : la même cohue, les mêmes apostrophes des vendeurs et des rabatteurs, et les mêmes bruits – ceux des chariots et des diables qui claquaient contre les trottoirs, ou encore des machines à coudre et des sonos criardes qui résonnaient dans les niveaux supérieurs –. Les mêmes odeurs aussi, qui mêlaient poisson séché et farine de manioc, viande livrée aux mouches et épices de toute nature. Vincent eut le sentiment qu'il n'avait jamais vraiment quitté ce pays, malgré les années écoulées et cette vie autre qu'il avait bâtie, et qui désormais s'étiolait. Ce qui le frappait désormais était le nombre d'articles manufacturés bon marché provenant d'Asie et qui s'étaient substitués à la production locale : les T-shirts fluorescents remplaçant les boubous colorés, les chaussures de sport les sandalettes en cuir, les bassines en plastique les récipients en fer blanc. À partir de ce simple constat, il imagina sans peine ce petit monde artisanal qui disparaissait progressivement sous les coups de la mondialisation. Tout au plus sollicitait-on désormais un couturier afin de raccourcir un pantalon... Et à quoi bon un cordonnier pour réparer la semelle d'une paire de baskets décollée ? Indifférent aux sollicitations

des uns et des autres, Vincent déambula dans les allées jusqu'à l'heure de son rendez-vous, sans autre but que de s'imprégner de cette ambiance qui lui avait été si familière.

*Extrait du roman « Un meurtre oublié » publié aux éditions Encre Bleue
Septembre 2015*